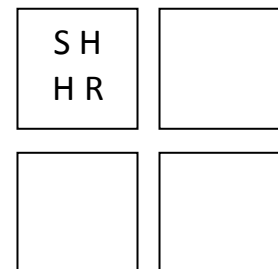


ISSN : 0990 - 6894

**ANNUAIRE
DE LA
SOCIETE
D'HISTOIRE
DE LA
HARDT
ET DU RIED**



NUMERO 25 2013

COMITE DIRECTEUR

- Président :** STRAUDEL Jean-Philippe
5, rue de la Paix 68320 GRUSSENHEIM
- Vice-présidents :** BIELLMANN Patrick
32, rue de la Krutenau 68180 HORBOURG-WIHR
HAEGI Marcel
2, rue de Baldenheim 67600 RATHSAMHAUSEN
LOMBARD Norbert
Mairie de Saasenheim 67390 SAASENHEIM
- Secrétaire :** CONRAD Olivier
19, rue de la Paix 68600 OBERSAASHEIM
- Trésorier :** FLESCH Gérard
3, rue de Belfort 68600 NEUF-BRISACH
- Assesseurs :** BAUMANN Fabien
6, rue du Travail 67230 HUTTENHEIM
BERINGER Emile
13, rue des Seigneurs 68740 FESSENHEIM
DEBES Paul
1, rue des Alliés 68320 FORTSCHWIHR
LINDER Antoine
1, route du Rhin 68600 BIESHEIM
MARCK Pierre
1, rue Rouvillois 67170 BRUMATH
OHREM Jean-Pierre
28, rue de l'Est 68320 HOUSSEN
OTT Jean Jacques
chemin de la Krutenau 68320 MUNTZENHEIM
SCHLAEFLI Louis
13, rue des Jardins 67800 BISCHHEIM
SCHMITT Lucienne
4, rue du Muguet 68320 WIDENSOLEN

Président d'honneur : URBAN Ernest 41, rue Principale 68320 KUNHEIM

Inscription au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Colmar
Volume XXXVIII n°56 -5 mars 1986-

Les opinions publiées dans cette publication n'engagent que leurs auteurs.

LE MOT DU PRESIDENT

Pour la troisième fois, j'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter notre annuaire, annuaire qui est la fierté de notre association et de ses membres. Cette année, à l'occasion de notre assemblée générale, c'est la commune de Mussig qui nous reçoit, sur invitation de son maire Jean-Claude Hilbert, que je remercie.

La coordination des articles et la mise en page de l'annuaire ont été assurées par Olivier Conrad, notre secrétaire. Le cercle des auteurs contribuant à l'annuaire s'est élargi grâce aux contributions d'Anne-Sophie Stockbauer, Béatrice Bataille-Winterhalter, Jean Fuchs, Rémy Losser et Gilles Bataille-Winterhalter.

Le 31 décembre 2012, nous avons eu à déplorer le décès de Günter Boll, membre et auteur de la SHHR, spécialiste de l'histoire juive de notre secteur. Né le 5 août 1940, cet enseignant aura été l'instigateur de la redécouverte et la mise en valeur de la partie ancienne du cimetière juif de Mackenheim dont la première mention date de 1608. A l'origine il servait également pour les communautés israélites de Breisach, Biesheim, Riedwihr, Grussenheim, Marckolsheim, Muttersholtz, et Diebolsheim, jusqu'à ce qu'ils aient eux même un cimetière. Günter Boll nous avait fait l'honneur d'une conférence sur le cimetière juif de Mackenheim, lors de notre assemblée générale dans l'ancienne synagogue de cette même commune en 2003.

Les actions en faveur de l'histoire ont été nombreuses depuis notre dernière assemblée générale :

- Au mois octobre 2012, à l'Espace Ried Brun, les associations d'anciens combattants de la Communauté de communes, ont présenté une exposition sur la guerre d'Algérie.
- En décembre 2012, la commune de Kunheim a publié un ouvrage retraçant la vie du village au 20e et 21e siècle, illustré de 400 photographies. Ernest Urban, président d'honneur de la SHHR a fait partie de l'équipe de réalisation.
- Le 1er juin, la commune de Logelheim a inauguré sa nouvelle mairie, où une vitrine présente des découvertes archéologiques remises par Joseph Armspach, membre et auteur de la SHHR.
- Le 15 juin 2013 à Grussenheim une exposition organisée par les Amis d'Annette de Rathsamhausen, a rassemblé une soixantaine de reproduction de cartes postales datant de 1898 à 2012.
- Après seulement trois d'existence, *Mémoires Locales Marckolsheim* a édité son premier annuaire. L'association a également intégré la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie forte de près de 120 sociétés affiliées. C'est ici l'occasion de rappeler que la SHHR, y est affilié depuis 1986, tout juste un an après sa création en 1985. Plusieurs membres de notre comité ont siégé au comité directeur de la Fédération : Michel Knittel (1993-1998), Jean-Philippe Strauel (1999-2001 et 2005-2011), Louis Schlaefli (2005-2008) et Norbert Lombard (depuis 2011).

Je tiens à remercier tous les membres qui tiennent une permanence, sur notre stand au salon du livre de Colmar, ainsi que ceux qui viennent tous simplement nous y saluer. En effet, notre stand est toujours bien animé, et les discussions et les échanges y sont très enrichissants.

Jean-Philippe STRAUDEL

SOMMAIRE

Patrick Biellmann	Une bague juive trouvée à Oedenburg-Biesheim	p.5
Patrick Biellmann	De la dynamique de l'occupation d'Oedenburg-Biesheim par la répartition spatiale des monnaies	p. 7
Jean-Philippe Strauel	Le moulin de Grussenheim	p.29
Pierre Marck	Migration de familles de Balgau-Nambsheim à Mussig au dix-septième siècle	p.37
Robert Schelcher	Le relais de la poste aux chevaux de Fessenheim	p.39
Anne-Sophie Stockbauer	† Max † Mox † Marla : découverte d'un <i>bauopfer</i> à Mussig	p.47
Olivier Conrad	Droits, privilèges et exemptions : la seule survie pour Neuf-Brisach au dix-huitième siècle ?	p.49
Pierre Marck	Etude de l'évolution de la population de Mussig aux dix-huitième et dix-neuvième siècles	p.53
Anne-Sophie Stockbauer	D'un lieu de culte à un autre : fragments d'histoire autour des églises de Mussig (1802-1892)	p.55
Norbert Reppel	Dans le chœur de l'église de Mussig : les très beaux vitraux de Saint – Oswald	p.63
Louis Schlaefli	Une rareté bibliographique : un ouvrage imprimé à la ville-neuve de Brisach	p.70
Olivier Conrad	Pharmacies et pharmaciens à Neuf-Brisach au dix-neuvième siècle	p.71
Rémy Losser	Les écoles de Mussig	p.77
Claude Muller	L'œil épiscopal. La visite des églises du canton d'Ensisheim par Apollinaire Freyburger en 1865	p.83
Jean Fuchs	Un novateur : l'abbé Vetter, curé d'Urschenheim (1911-1955)	p.87
Louis Schlaefli	Notes relatives à l'église d'Urschenheim et à l'œuvre novatrice du curé Vetter	p.93
Violette Gross	Le sabotier Henri Stahl (1883-1967) de Muttersholtz	p.100
Violette Gross	Charles Diebold. Un pionnier du ski français	p.103
Joseph Armspach	Une tranche de l'histoire locale. Le Crédit mutuel à Logelheim	p.106
Patrick Baumann	Crasch d'un avion en mars 1944 à Artolsheim, Mussig, Hilsenheim	p.111
Jean-Philippe Strauel	Pour un sentier de la mémoire à Grussenheim : 27, 28 et 29 janvier 1945	p.114
Norbert Lombard	La fête de la jeunesse agricole chrétienne du Ried à Saasenheim. 6 juillet 1952	p.128
Norbert Lombard	La reddition de la place de Neuf-Brisach ou les mobiles du Haut- Rhin à la recherche de leur honneur perdu. 10 novembre 1870.	p.143
Béatrice et Gilles Bataille Winterhalter	Le siège de Neuf-Brisach en 1870	p.155
Aloyse Brunsperger	Neuf-Brisach, Neubreisach de 1870 à 1918. Bref aperçu historique	p.177
Louis Schlaefli	Complément	p.186
Norbert Lombard	« Die Quartierleistung für die bewaffnete Macht im Frieden » 18 avril 1900	p.187
Assemblée générale du 12 octobre 2012		p.190
Revue de presse		p.193
Hommage à Gunter Boll		p.195
Pierre Marck	Index de l'annuaire 24	p.196

UNE BAGUE JUIVE TROUVEE A OEDENBURG-BIESHEIM

Patrick BIELLMANN

En hommage à Günter BOLL décédé le 31 décembre 2012

La prospection systématique du site du village disparu d'Oedenburg entre Biesheim et Kunheim par l'équipe de l'Association Archéologie et Histoire de Biesheim apporte chaque année de nouveaux éléments. Ainsi, en 2011, c'est la première fois que l'on y a découvert un objet juif. Evidemment, il n'est pas à mettre en relation avec l'agglomération romaine ni même avec le village d'Oedenburg qui ne comportait pas de communauté juive. Mais le lieu de découverte se situe en bordure d'un chemin qui mène vers Grussenheim.

Il s'agit de la partie supérieure d'une bague-sceau juive en laiton (inv 11 UNT 203) qui a été trouvée par l'auteur.



Bague sceau de Biesheim

Afin d'étudier l'objet, Gérard Leser, président de la Société d'Histoire de Munster, nous a orienté vers A. Marx de Brumath qui a procédé à une première étude reprenant l'article de Robert et Martine Weyl¹. « C'est une bague sceau masculine, ce qui explique que les caractères soient à l'envers; elle se lit de droite à gauche. La bague représente les mains bénissantes du Cohanim (le prêtre) soit "les deux mains reliées par les pouces, les index et majeurs se touchant, écartés des autres doigts en éventail"².

Concernant les deux étoiles et les dix cercles, il pourrait s'agir d'une référence aux 12 tribus, parmi lesquelles Lévi et Juda, représentées par les étoiles. »

Günter Boll, spécialiste de l'histoire juive, auteur de nombreux articles dans l'annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried, nous a également proposé son analyse.

¹ WEYL (Robert) WEYL (Martine), « Sceaux juifs alsaciens », SAISONS D'ALSACE, n° 55-56, 1975.

² Dictionnaire Encyclopédique du Judaïsme, Paris, Laffont, 1996, "Prêtres, (bénédiction des)".

« Il s'agit avec certitude d'une bague-sceau appartenant à un prêtre, *Cohen* ou *Kohen* (Pluriel *Kohanim*), qui s'est servi du symbole des mains levées bénissantes comme sceau. A Biesheim, il y avait de nombreux *Kohanim* : les Greilsammer, Katz, Kahn.

Les lettres (de droite à gauche) **Alef** (A,E) / **Beth** (B) ou **Kaf** (K) / **Yod** (Y,I) ou – (tiret) / **Schin** (Sch) ou **Sin** (S) sont probablement une abréviation du nom hébreu. La forme octogonale du tampon coïncide parfaitement avec celui d'un sceau juif de Müllheim daté de 1761. La bague-sceau de Biesheim date du XVIII^e siècle ou au plus tard du début du XIX^e siècle. »



Image inversée

La photo de la bague sceau a été ajoutée par Joachim Hahn sur le site de Biesheim www.alemannia-judaica.de Il est le webmaster de ce site : http://www.alemannia-judaica.de/biesheim_synagogue.htm.

**Besondere Erinnerung an
die
jüdische Geschichte:
Siegelring aus
jüdischem Besitz, gefunden
in Biesheim
(Foto erhalten von Patrick
Biellmann,
Société d'Histoire de la
Hardt et du Ried)**



Oben: positiver Abdruck des Siegelringes. Erkennbar sind Hände ("segnende Hände der Kohanim") und vier hebräische Buchstaben (vermutlich Abkürzungen für den/die Namen des Besitzers); der Ring dürfte aus der Zeit des 18. oder Anfang des 19. Jahrhunderts stammen
(Hinweise von Günter Boll)

DE LA DYNAMIQUE DE L'OCCUPATION D'OEDENBURG-BIESHEIM PAR LA REPARTITION SPATIALE DES MONNAIES

Patrick BIELLMANN
Cartographie : Diamantino GIL

Avertissement

Le présent article est la synthèse d'une prospection exhaustive de 50 ha qui a couvert près du quart de la superficie estimée du site d'Oedenburg sur le secteur ouest encore largement inexploré. Nous ne développerons pas une analyse numismatique classique mais présenterons la prospection sous la forme d'une suite chronologique de plans de répartition des monnaies romaines grâce au travail de Diamantino Gil.

L'équipe de prospection était composée des membres de l'Association Archéologie et Histoire de Biesheim qui fête cette année ses 40 ans d'existence : Patrick Biellmann (titulaire des autorisations préfectorales), Diamantino Gil (responsable de la mise en place du carroyage et du report sur plan cadastral), Thierry Kilka (responsable de la restauration du mobilier métallique), Paul Debès, Raymond Bach, Olivier Affholder, Denis et Jean-Claude Herzog, Jean-Jacques Maurer, Jean-Philippe Strauel (président de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried) et son fils Antoine.

Ce travail de longue haleine s'est déroulé sur 8 ans avec plus de 200 jours sur le terrain et plusieurs milliers d'heures de nettoyage, classement et étude du matériel pour réaliser l'inventaire des 8920 objets dont 6396 sont des monnaies romaines.

Une journée de prospection concerne généralement un carré de 50 m de côté, qui est entièrement balayé à l'aide de détecteurs de métaux par 4 personnes en moyenne pendant environ 3 h. Les objets sont laissés sur place dans des boîtes en plastique numérotées et indiqués par des piquets de couleur. Le relevé des boîtes et de leurs coordonnées précises nécessite environ 1h30 suivant le nombre d'objets récoltés. Le mobilier, une fois identifié et inventorié, est reporté sur le plan cadastral. Depuis l'arrivée d'un agent du cadastre dans notre équipe, ce travail a été amélioré et est à présent réalisé à l'aide d'un outil professionnel, un GPS différentiel de précision submétrique. Si tous les membres de l'association ont été rendus particulièrement attentifs aux objets non métalliques visibles lors du balayage, essentiellement la céramique, il faut reconnaître que les appareils de détection ont énormément évolué ces dernières années et permettent aujourd'hui de signaler les toutes petites monnaies dont la masse est inférieure au gramme. Cette évolution technologique nous a permis de progresser dans la période de l'Antiquité tardive où ces espèces sont utilisées.

La problématique

La prospection n'est pas un simple ramassage d'objets archéologiques mais répond à une problématique définie par Michel Reddé sur l'occupation d'Oedenburg (Biesheim-Kunheim). Il faut rappeler que l'ensemble des fouilles pratiquées depuis 1998 ne dépasse pas une surface d'un hectare alors que la superficie estimée du site approche les 200 ha.

Si les archéologues étudient spécifiquement les monnaies en contexte dans les couches archéologiques, ils ont rarement l'occasion d'analyser le matériel hors stratigraphie et hors fouilles. La prospection pédestre pratiquée à Oedenburg par les membres de l'Association Archéologie et Histoire de Biesheim porte exclusivement sur les artefacts en surface tant les objets métalliques que

les céramiques et autres objets en terre cuite, verre, os ou pierre. A travers les plans de répartition du mobilier quantitativement le plus répandu (72 % de l'ensemble du mobilier sont des monnaies), nous pouvons suivre l'évolution de l'occupation humaine du secteur. Les premières prospections sur l'ensemble du site par notre équipe entre 1988 et 2000 ont été publiées en 2008 sous la direction de Vincent Ollive³ avec la mise en évidence de la forte occupation des camps julio-claudiens au I^{er} siècle, la fréquentation des temples du I^{er} au III^e siècle et l'abandon des zones basses au IV^e siècle pour le déplacement du site vers l'ouest, à l'abri des inondations rhénanes. Ce travail a été résumé dans *Oedenburg 2* par Michel Reddé⁴ qui propose de nouveaux axes de recherches pour la compréhension du site. La question récurrente posée pendant les fouilles est la place de l'habitat du III^e siècle. C'est donc dans ce nouveau cadre qu'a été organisée la campagne de « micro-détection planifiée » que nous présentons ici. Elle a commencé en 2005 sur Unterfeld dans le cadre des fouilles trinationales que Michel Reddé de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes a dirigées sur tout le site d'Oedenburg (Biesheim-Kunheim) entre 1998 et 2012. Elle a été poursuivie entre 2007 et 2012 au rythme de 7 à 8 ha par an avec autorisation spécifique du Service Régional de l'Archéologie pour l'utilisation de détecteurs de métaux sous la responsabilité scientifique de l'auteur. Pendant toute la durée des fouilles, l'équipe locale a pu vérifier que les derniers états d'occupation, en particulier les sols, manquaient mais que le mobilier archéologique correspondant se retrouvait encore dans la terre arable. Les objets superficiels cartographiés et les structures découvertes en fouille concordent parfaitement. Les résultats⁵ de cette expérimentation ont été présentés en 2011 lors des Journées Archéologiques Régionales. Le progrès, dans ce domaine, est la reconnaissance de la pertinence des artefacts superficiels par rapport à la fouille et par conséquent leur utilité dans l'interprétation de la dernière phase d'occupation au minimum. Nous avons prouvé que l'idée reçue selon laquelle les objets superficiels dérivent au gré des labours est à rejeter irrémédiablement.

La cartographie des monnaies

Nous présentons les plans de répartition des monnaies organisés en 28 périodes romaines définies dans le cadre de notre étude numismatique. Nous utilisons délibérément la date de frappe des monnaies pour les classer avec une seule exception celle des monnaies coupées et percées donc celles qui ont subi un traitement spécifique ne relevant pas de l'usure habituelle des monnaies. Notre choix repose sur la problématique qui cherche à comprendre à quel moment on s'installe à un endroit donné ou on le quitte. Nous disposons d'une étude récente de Stéphane Martin⁶ qui, à travers le faciès monétaire des camps julio-claudiens d'Oedenburg, a clairement mis en évidence le lien entre mouvement de troupe et approvisionnement monétaire. Sur les sites militaires, et Oedenburg en est un, la monnaie fraîche arrive avec les soldats et quand l'armée quitte un site l'approvisionnement en monnaies neuves cesse. La petite monnaie subsiste alors dans le commerce micro-régional.

Grâce à la prospection géomagnétique la plupart des structures d'Oedenburg construites en pierre sont à présent connues. L'analyse de la répartition spatiale des monnaies par tranches d'une quinzaine d'années en moyenne permet alors de faire apparaître des densités ou des vides à des endroits précis et ainsi de formuler des hypothèses d'occupation d'une structure pour une période

³ OLLIVE (Vincent) PETIT (Christophe) GARCIA (Jean-Pierre) REDDE (Michel) BIELLMANN (Patrick) POPOVITCH (Laurent) CHÂTEAU-SMITH (Carmela), « Roman Rhine settlement dynamics evidenced by coin distribution in a fluvial environment (Oedenburg, Upper Rhine, France) », *Journal of Archaeological Science* - Vol. 35 - 2008 - pp. 643-654.

⁴ REDDE (Michel), „L'agglomération d'Oedenburg dans son contexte régional“, *Oedenburg 2.2* 2011, p.280.

⁵ Communication de Patrick Biellmann aux Journée archéologiques régionales 2010 au Palais du Rhin de Strasbourg : Biesheim-Oedenburg : « Un aspect méthodologique ou de la pertinence d'une prospection superficielle par rapport à la fouille ».

⁶ MARTIN (Stéphane), « La circulation monétaire à Strasbourg et sur le Rhin supérieur au I^{er} s. ap. J.-C », N. Holmes (éd.), *Proceedings of the XIVth International Numismatic Congress (Glasgow 2009)*, Glasgow 2011, pp. 816-821.

donnée. A ce titre, nous avons opté de présenter tous les plans pour suivre l'évolution chronologique de l'occupation du site. Si les bâtiments construits en pierre apparaissent parfaitement sur la prospection géomagnétique, l'habitat en bois et en terre n'est pas visible. Cependant, lors des fouilles 2010 sur Unterfeld, nous avons compris que les nombreuses taches circulaires visibles sur la prospection magnétique étaient en fait des puits dont la margelle est construite avec les mêmes basaltes que les maisons. Cette nouvelle donnée permet à présent de cerner les zones d'habitat en bois.

Le lieu

Le lieu-dit Unterfeld est situé sur le ban de Biesheim entre la route CD 468 et le bois des Romains (Römerwald) à l'est du canal du Rhône au Rhin. Il s'y trouve la partie ouest de l'habitat tardo-antique au bord du CD 468 et les nécropoles où ont été dégagés 4 sarcophages monolithiques en grès rose ainsi qu'une trentaine de tombes en pleine terre. La partie prospectée sur le lieu-dit Westergass correspond à la partie nord-est du site d'Oedenburg au bord de la Limesstrasse (Bâle-Strasbourg). Il s'y trouve notamment le *praetorium* fouillé par l'équipe du Pr Nuber de l'Université de Freiburg entre 1998 et 2002.

Les campagnes de prospection

La connaissance des structures d'Oedenburg a longtemps reposé sur les photos aériennes avant les campagnes de prospection géomagnétique lancées par Michel Reddé pendant les fouilles. Ces dernières ont apporté des résultats exceptionnels parce que la plupart des constructions étaient réalisées en basaltes du Kaiserstuhl. La première découverte identifiée et fouillée avait été le *praetorium* de Westergass puis la forteresse d'Altkirch, tous deux inconnus jusqu'alors. On observe par ailleurs que l'habitat en dur se groupe autour de la route actuelle, l'antique Limesstrasse. La prospection géomagnétique couvre 70 ha mais une grande partie du secteur Unterfeld n'en a pas bénéficié. Aussi les prospections ont-elles permis de compléter l'exploration du site en cherchant ses limites et de documenter l'important système viaire par la recherche d'indices de fréquentation ou de construction : spécialement la voie romaine en direction de Niederhergheim (en 2005) au sud-ouest, l'ancien chemin de Durrenentzen (en 2006), la voie romaine de Horbourg (en 2007 et 2008) vers l'ouest, la voie de Grussenheim (en 2011) vers le nord-ouest et les abords ouest de la voie principale de Bâle à Strasbourg (en 2009 et 2010). En outre, la problématique s'est articulée autour de la datation d'une nouvelle structure, l'enceinte « tardo-antique », apparue sur les dernières prospections géomagnétiques de 2010 et de ce fait, nous avons étendu la prospection sur Westergass (en 2011). En 2012, nous avons terminé l'exploration d'Unterfeld en comblant les carrés qui n'avaient pas encore été prospectés.

Commentaires des planches

Le I^{er} siècle (planche 1)

La répartition des monnaies du I^{er} siècle montre une occupation précoce avec quelques espèces gauloises que nous présentons sur le premier plan. Des monnaies de cette époque ont été trouvées de façon sporadique dans les fouilles sans qu'on puisse leur associer des structures. D'autre part, les numismates considèrent que l'usage des potins et quinaires gaulois se poursuit dans la première moitié du I^{er} siècle notamment dans les temples où l'on offre les « vieux jetons » aux dieux⁷.

⁷ REDDE (Michel) in Oedenburg 2.2 p. 259



Oedenburg-Biesheim : extrait de la prospection géomagnétique (document Michel Reddé) .

La période julio-claudienne, de -27 à 41, se révèle comme l'une des plus denses. Elle correspond à l'arrivée de l'armée entre 14 et 20 ap. J.-C.⁸ et au fonctionnement des deux camps julio-claudiens successifs à l'est du site. La construction d'un camp sur Rheinacker (ban de Kunheim) marque la mise en place de nombreux aménagements dans les zones basses du Ried. Le réaménagement du camp vers 40 accélère le développement de l'agglomération civile. Avec nos prospections, il semble donc assuré que l'occupation ne se fait pas seulement dans les zones basses mais aussi sur le secteur ouest.

Au plan numismatique, la présence d'as onciaux frappés entre le II^e s. av. J.-C. et le I^{er} s. av. J.-C., majoritairement coupés en deux (1/2 as), correspond pour Stéphane Martin⁹ à une période d'usage entre 30 et 50. Lors de la conquête de la Germanie vers 73, l'armée quitte le secteur pour s'établir d'abord à Riegel semble-t-il puis une centaine de km plus à l'est et construire de nouveaux camps sur le *limes*. Le départ de l'armée est marqué par le retour à l'activité agro-pastorale comme dans tous les *vici* de la plaine jusqu'à la perte du *limes* en 270. Dans la zone basse, il subsiste néanmoins un bâtiment officiel le *praetorium* Westergass II jusqu'au début du III^e siècle¹⁰.

Le II^e siècle et la première moitié du III^e siècle (planches 2 et 3).

⁸ Et non pas en 12 av. J.-C. comme on le pensait avant les fouilles d'Oedenburg par Michel Reddé

⁹ « A Oedenburg, l'approvisionnement cesse avec Vespasien, ce qui correspond à l'arrêt de l'occupation. On remarque également un pic d'as républicains, dont M. Peter a montré qu'ils étaient typiques d'une circulation des années 30/50, qui ne se retrouve ni à Strasbourg, ni à Windisch. En l'absence d'une étude plus poussée, il est difficile de dire s'il s'agit d'une spécificité micro-régionale, puisqu'on la retrouve également à Augst, ou d'un approvisionnement différencié, dû à une plus grande concentration de troupes, ou à un autre facteur à déterminer. »

¹⁰ Datation du Pr Nuber issue des prospections.

L'équivalence du nombre de monnaies (autour de 50 par période) et leur positionnement le long des voies accusent le caractère rural d'Oedenburg à cette époque avec une légère augmentation du numéraire pendant le règne de Marc Aurèle. Une occupation entre les voies au sud est à noter sous la période flavienne et pendant le règne de Trajan (96-117). Soulignons qu'au plan numismatique, le II^e siècle se définit par l'usage massif du sesterce et du denier alors qu'au III^e c'est le denier qui domine avec ses problèmes de fausse monnaie et de dévaluation du titre de l'argent. Par conséquent, la bonne monnaie d'argent est très souvent soustraite de la circulation pour être thésaurisée et cachée¹¹ et ne subsiste alors que la fausse monnaie, les deniers saucés, majoritaires dans nos prospections. Un moule de faux-monnaieur de l'époque de Sévère Alexandre a d'ailleurs été trouvé pendant ces prospection sur Unterfeld¹². Ces pratiques expliquent la raison pour laquelle il n'y a pratiquement pas de monnaies en surface aux périodes entre 222 et 259.

La deuxième moitié du III^e siècle (planches 4 et 5)

Avec le retour de la frontière sur le Rhin vers 270, on constate une activité commerciale et cultuelle dans la zone des temples, mais aucune structure défensive ou d'habitation n'avait pour l'instant été décelée pour cette époque à Oedenburg. Pourtant, dans le secteur sud d'Unterfeld, une concentration de monnaies de la période 251-260 s'observe et pourrait bien être le vicus du Bas-Empire donc l'habitat civil à partir du règne de Valérien et Gallien puis des empereurs gaulois. C'est précisément à cet endroit, qu'a été trouvée la borne miliaire portant le nom de Postume¹³. La densité du numéraire de la période 268-275 montre une réoccupation de tout le site avec une nuance d'ordre numismatique. En effet, les monnaies radiées de cette période ainsi que leurs imitations vont rester en usage pendant toute la fin du III^e siècle jusqu'à la période constantinienne.

La première moitié du IV^e siècle (planches 5 et 6)

Au contraire, les monnaies du début du IV^e siècle, les *nummi* (appelés anciennement *folles*), espèces argentées de grande dimension vont faire l'objet d'une thésaurisation immédiate comme le montre par exemple le trésor de Selz¹⁴ où plus de 4475 de ces monnaies (frappées entre la 1^{ère} Tétrarchie et 308) ont été trouvées en 1930. Il n'est donc pas étonnant qu'elles soient si rares dans la circulation (planches 5 et 6). A partir de 317, c'est-à-dire dès le moment où Constantin I^{er} a éliminé tous ses rivaux, l'occupation militaire s'affirme. On constate cette reprise tant à Horbourg qu'à Breisach où ces monnaies pourraient indiquer la construction des camps.

Le fossé tardif sur Unterfeld.

Le vestige le plus emblématique sur le secteur Unterfeld est un grand fossé entourant la forteresse d'Altkirch. Découvert par prospection géomagnétique, il n'est identifiable sur le terrain que par un dénivelé au nord. Sa forme est trapézoïdale et il entoure une aire d'environ 12 ha. Au nord, son tracé rectiligne se poursuit de part et d'autre de la route moderne jusqu'au Riedgraben. Il coupe également le fossé du *praetorium* sur Westergass. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de le suivre des deux côtés de la route sur les lieux-dits Im Winkel et Westergass en 2011. Au sud, il n'est pas identifiable à l'est de la route moderne. Par contre à l'ouest, il a été fouillé sur 50 m par Michel Reddé lors de la campagne 2010 et une coupe NS a été pratiquée sur le chantier 2012. La

¹¹ BIELLMANN (Patrick) DEBES (Paul), *Le trésor de Horbourg-Wihr*, à paraître.

¹² BIELLMANN (Patrick), « Un moule monétaire en plomb d'un denier de Sévère Alexandre trouvé à Oedenburg-Biesheim (Haut-Rhin) », *Cahiers Numismatiques* 196, juin 2013, p. 35-38.

¹³ NUBER (Hans Ulrich), « Ein Leugensteinfragment des Postumus aus Oedenburg-Biesheim », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried* 2000, XIII, pp.15-18.

¹⁴ DROST (Vincent) et AMANDRY (Michel), « Seltz VI », *Trésors monétaires XXIII, trésors de la Gaule et d'Afrique du Nord au IV^e siècle de notre ère*, Paris BNF2009, pp.75-81.

largeur du fossé est de 5 m et son comblement nous apprend qu'il s'agit d'un fossé palissadé vers l'intérieur. Il est à noter que ce fossé coupe toutes les structures romaines décelées en fouille, par conséquent sa datation est postérieure au II^e siècle sans que les fouilles n'aient pu préciser davantage l'époque de sa mise en place.

Au plan des découvertes numéraires, c'est la très forte concentration des monnaies qui marque l'intérieur de l'enceinte tardo antique alors qu'à l'extérieur elles sont plus dispersées. Or, en observant le plan établi par notre cartographe Diamantino Gil pour la période 21 (317-330), il apparaît que pratiquement toutes les monnaies de cette période sont confinées à l'intérieur de l'enceinte. Aussi pouvons-nous poser comme hypothèse que ce fossé a été creusé entre 317 et 330. Les fouilles 2012 ont permis de trouver deux phases d'abandon : un remplissage rapide puis un comblement lent clos par les tombes du début du VI^e siècle période à laquelle le secteur ne semble plus habité puisqu'on y enterre les soldats en armes sous la forme des typiques « Reihengräber ». Enfin, la voie pénétrant dans la forteresse d'Altkirch ne suit plus la « Limestrasse » sur ce tronçon mais une nouvelle pénétrante est créée au nord ; elle commence au niveau de l'enceinte tardive. En résumé, le fossé tardo antique a été creusé pendant la période constantinienne et a été utilisé jusqu'au V^e siècle.

Le praetorium de Westergass

Les planches 6 et 7 montrent de façon spectaculaire, la période de construction (317-330), d'occupation (330-354) et d'abandon (354-364) du *praetorium* de Westergass I. L'occupation du *praetorium* de Westergass s'affirme particulièrement à partir de 330 corroborant la datation issue des fouilles de l'université de Freiburg sous la direction des professeurs Hans Ulrich Nuber et Gaby Seitz¹⁵. Ce bâtiment rectangulaire de 24 x 29 m et le balnéaire de 7 x 14 m situé à l'arrière est entouré d'un fossé de forme carrée de 70 m de côté aux coins arrondis. La construction remonte à la période des fils de Constantin I^{er} dans les années 330-350 et les toits étaient couverts de tuiles estampillées au nom de la Legio Prima Martia¹⁶.

Son occupation se poursuit entre 341 et 354 (planche 6) à l'identique. Mais pendant la période suivante (celle des empereurs Constance II, Constance Galle et Julien entre 354 et 364), il n'y en a plus aucune monnaie dans l'enceinte du *praetorium*. On peut en conclure une totale désaffectation de ce bâtiment alors que l'enceinte tardive est encore largement occupée.

On voit aussi que le vicus au sud est occupé parallèlement et qu'il existe un vide qui peut être interprété comme un glacis entre les ouvrages militaires et civils aux périodes 317-330 puis 341-354, démarquant clairement les deux entités.

La prospection sur Westergass a montré une forte occupation au nord du *praetorium*, à l'extérieur du fossé entourant les deux bâtiments, indiquant que le relais n'est pas isolé mais s'inscrit dans un ensemble plus vaste. Mais la partie nord reste à prospecter.

La deuxième moitié du IV^e siècle (planches 6 et 7)

Pour les périodes qui suivent nous n'avons fait apparaître sur les plans que les monnaies valentiniennes et théodosiennes entières. Les monnaies fragmentées¹⁷ qui ont subi un rognage ou ont été coupées apparaissent sur le dernier plan de la planche 7, par contre elles sont comptabilisées dans notre histogramme comme étant frappées sous ces empereurs. Nous savons qu'elles marquent un

¹⁵ NUBER (Hans Ulrich) REDDE (Michel), „Das römische Oedenburg / Le site romain d'Oedenburg“, *Germania* 80, 2002, t1 p.223

¹⁶ BIELLMANN (Patrick), Les tuiles estampillées, in REDDE (Michel) (éd.), *Oedenburg I: les camps militaires julio-claudiens*, RGZM M 79,1 2009, pp. 329-354.

¹⁷ KILKA (Thierry) BIELLMANN (Patrick), « Moneta fragmentata : observations sur les monnaies du IV^e siècle de la campagne de prospection Unterfeld 2008 sur le site d'Oedenburg (Biesheim-Kunheim) », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, XXI, 2009, pp.25-34

usage postérieur à 388 soit au règne de Maxime et de son fils Flavius Victor et qu'elles correspondent par leur poids à celles du V^e siècle.

L'époque valentinienne 364-378 jusqu'à la bataille d'Argentaria (planche 7)

C'est précisément la période valentinienne qui montre l'occupation la plus importante de toutes les périodes avec 3053 monnaies récoltées sur Unterfeld. Sur le plan de répartition des monnaies neuves de cette période, on remarque l'extrême densité numéraire dans l'enceinte tardive à l'ouest de la forteresse d'Altkirch. Ce secteur a aussi fourni 21% des céramiques d'Argonne décorées à la molette¹⁸ de ces périodes (alors que 73% se retrouvent justement à l'intérieur de la forteresse) corroborant la donnée numéraire.

Sur le point le plus élevé du site, le dernier ouvrage décelé et fouillé est la forteresse d'Altkirch qui n'a pas fait l'objet de ces campagnes de prospection mais de la nouvelle qui est en cours depuis 2013. Ce bâtiment rectangulaire à bastions d'angle à double saillant, avec deux bastions intermédiaires sur la longueur et un seul sur la largeur percé d'une porte, mesure 125,77 x 92,95 m avec de gros murs épais de 3 m. Son plan ressemble au palatiolum de Trèves-Pfalzel et la technique de construction est typiquement valentinienne¹⁹ et remonte à 369-370 d'après le Pr Nuber.

Outre la construction de la forteresse qui a elle seule a dû mobiliser beaucoup d'hommes, cette période est encore marquée par l'événement majeur qu'a connu le site d'Oedenburg. Il s'agit de la bataille d'Argentaria que l'armée de Gratien a menée contre les Alamans Lentiens en 378. Cette bataille qui se déroule « *apud Argentariam* » généra des mouvements de troupes importants comme le signale Ammien Marcellin²⁰.

« ...Il (Gratien) rappela les cohortes qu'il avait déjà envoyées en avant dans les Pannonies, en rassembla d'autres, maintenues en Gaule par des dispositions prudentes, ... »

Seuls 5000 Alamans (sur les 40000) arrivent à franchir le Rhin et à s'échapper. Gratien, arrivé sur les lieux, décide de les poursuivre de l'autre côté du Rhin pour les anéantir.

La présence de ces milliers de soldats et de l'empereur Gratien avec son état-major expliquent, à notre sens, l'exceptionnelle quantité de monnaies de cette période trouvées à Oedenburg (près de 100 fois plus qu'à Horbourg). On pourrait même y ajouter le mobilier militaire typique de cette période comme la centaine de fibules militaires en arbalète, les *hastae plumbatae*, jusqu'à l'exceptionnel lingot d'argent exposé au musée gallo-romain de Biesheim qui proviennent tous du secteur Unterfeld.



Origine des monnaies valéoniennes d'Oedenburg.

La carte ci-dessus montre la proportion des ateliers de frappe identifiés sur les monnaies valéoniennes trouvées sur le site d'Oedenburg. On constate la parfaite concordance des lieux d'origine des monnaies et de ceux d'où viennent les soldats rappelés : les Pannonies (ateliers de Siscia 18% et Aquilée 20%) et l'intérieur de la Gaule (ateliers d'Arles 31% et Lyon 22%).

¹⁸ BIELLMANN (Patrick), « La sigillée d'Argonne décorée à la molette, in Michel REDDE (éd.), *Oedenburg II: l'agglomération civile et les sanctuaires*», RGZM M 79,2.2 2011, pp. 205-225.

¹⁹ REDDE (Michel), *Les fortifications militaires*, DAF 100, 2006, p.234

²⁰ G.SABBAH, Ammien Marcellin, *Histoires* T VI, Paris 2002, livre XXXI.10, p.130-136

L'époque théodosienne 378-395 (planche 7) après la bataille d'Argentaria.

On trouve aussi une très importante quantité de monnaies de la période théodosienne sous les règnes de Gratien, Valentinien II et Théodose. Au plan numismatique, cette période coïncide avec une réforme monétaire (en 381) qui voit frapper une toute nouvelle espèce lourde l'aes 2 et une petite l'aes 4 alors que pendant toute la période valentinienne ne circulait que l'aes 3. Il est donc très facile de distinguer celles qui arrivent après la bataille de 378. Ajoutons que les monnaies valentiniennes et théodosiennes ne se concentrent plus seulement à l'intérieur de l'enceinte mais débordent très largement. Cela signifie que le secteur continue à être occupé densément après la bataille et que l'on peut avoir affaire par exemple à des soldats à l'intérieur et une population civile à l'extérieur. Il est aussi possible qu'il s'agisse, au cours du V^e siècle, d'une population romaine ou romanisée à l'intérieur et d'une population non romaine à l'extérieur.

Le V^e siècle et les monnaies coupées (planche 7)

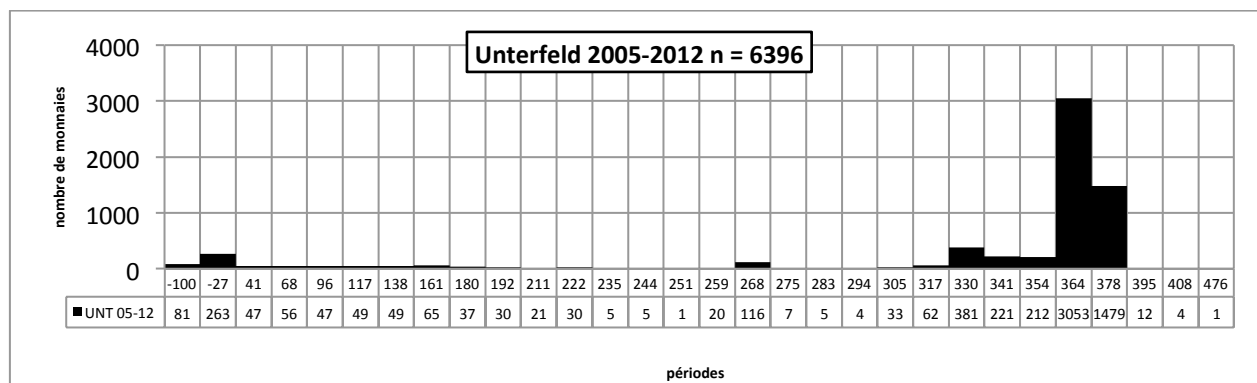
C'est après 395 que cessent les frappes de monnaies en Gaule. Pour l'Occident, elles se poursuivent encore à Aquilée et Rome jusque vers 402 avec les aes 4 du type SALVS REI PVBLICA (faiblement représentés sur le site). L'approvisionnement en monnaies neuves ne se fait plus. C'est à cette période que les aes 3 de 2,50 g vont être coupés, majoritairement en leur enlevant 1/3, pour les faire passer à 1,70 g soit le poids de l'aes 4. Puis le poids des monnaies passera sous le gramme et même les aes 4 seront amputés. Nous avons la preuve de l'occupation du lieu après l'invasion de 406 par les sigillées d'Argonne décorées à la molette et 3 siliques de l'usurpateur Constantin III (407-411). Par la détection de toutes petites masses, nous avons récolté plus d'un millier de monnaies tardives coupées ou rognées à Oedenburg. Or nous avons constaté que ces *moneta fragmentata*²¹ ne se retrouvent pas sur les sites alentours. La répartition de ces espèces coupées sur le site (planche 7) montre encore que c'est tout le secteur ouest qui est densément occupé à l'instar des périodes précédentes. On peut en conclure que le site d'Oedenburg est sans doute resté densément peuplé durant le V^e siècle et a dû jouer un rôle majeur. Rappelons à ce propos qu'on l'identifie parfois à Olino ou Olitio, le siège du duc de Séquanie, qui apparaît dans la Notitia Dignitatum, ce document administratif romain de l'extrême fin du IV^e siècle au début du V^e.

Le Moyen Age (planche 8)

La donnée la plus inattendue concernant l'occupation du site d'Oedenburg est la répartition des objets du haut Moyen Age. En effet, les principales structures militaires romaines, ne recèlent pas d'objets mérovingiens ou carolingiens. C'est au sud d'Unterfeld, dans ce qui nous semble dessiner l'habitat civil, que se concentrent tous les artefacts post-romains. On sait que les peuples germaniques ne s'installent pas sur les ruines romaines mais préfèrent habiter autour dans des maisons en bois. Nous présentons sur cette planche les monnaies post romaines. Le premier plan montre la répartition des monnaies romaines tardives percées que l'on trouve habituellement dans les tombes mérovingiennes. Leur répartition correspond exactement aux autres artefacts mérovingiens et carolingiens comme le montre le second plan. Sur le troisième plan nous avons fait apparaître les monnaies médiévales du XI^e siècle jusqu'à 1638 date admise pour la fin de village d'Oedenburg. Ce quartier sud déjà occupé pendant les périodes romaines, continue son occupation de façon ininterrompue bien au-delà du X^e siècle et semble être l'emplacement du village disparu Oedenburg.

²¹ KILKA (Thierry) BIELLMANN (Patrick), « Moneta fragmentata : observations sur les monnaies du IV^e siècle de la campagne de prospection Unterfeld 2008 sur le site d'Oedenburg (Biesheim-Kunheim) », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, XXI, 2009 pp.25-34

Le faciès monétaire du secteur ouest d'Oedenburg



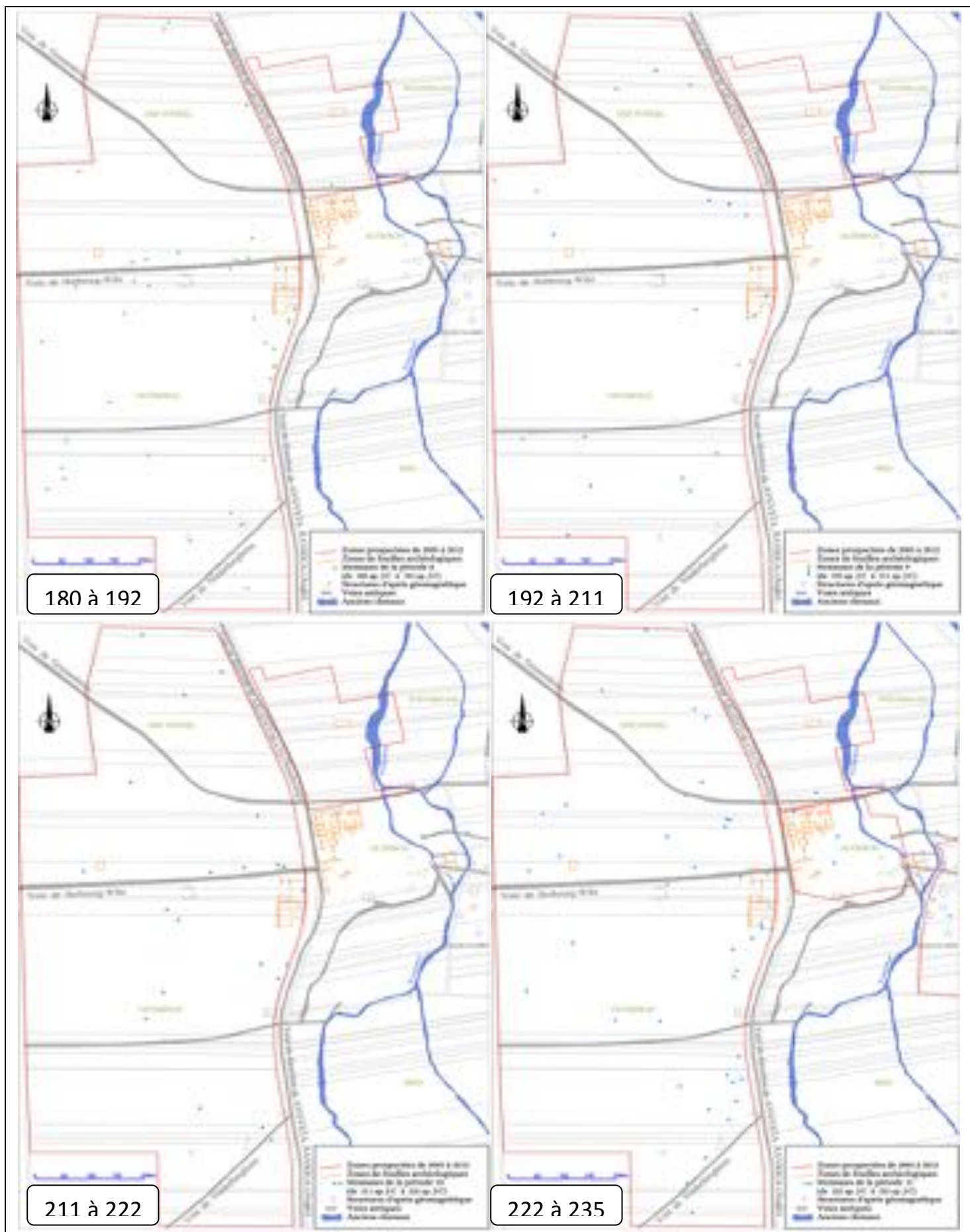
histogramme : le faciès numéraire de la prospection Unterfeld

Le faciès numéraire de cette partie du site d'Oedenburg montre, si on le compare au faciès global (état 2012), un net déficit pour les périodes julio-claudiennes. Cela tient évidemment au fait que les camps sont situés dans la zone basse de Rheinacker à plus de 500 m de notre zone de prospection. Par contre, on y retrouve exactement la formidable occupation de l'Antiquité tardive.

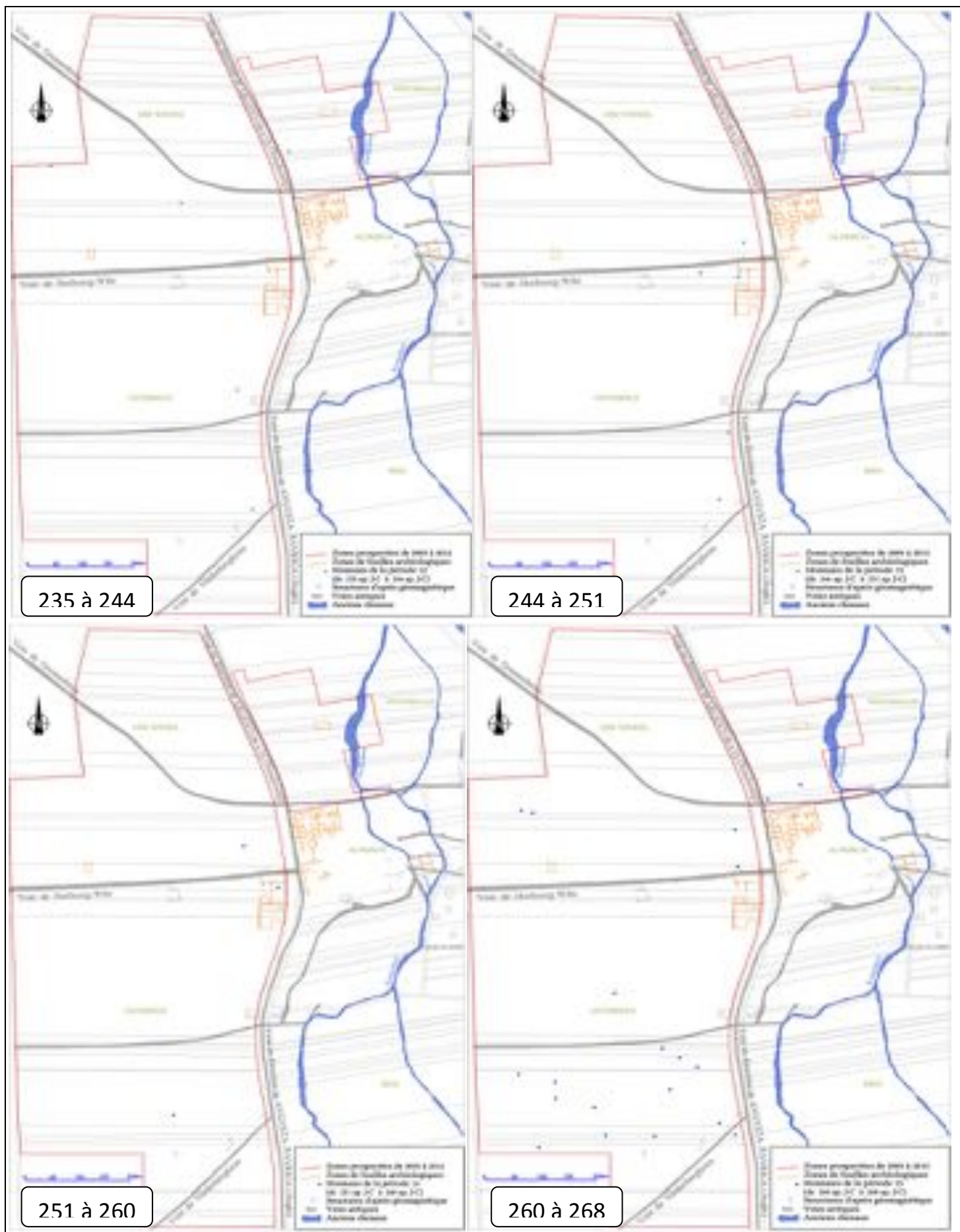
A la suite des plans de répartition des monnaies, nous allons comparer les faciès numéraires des sites romains autour de Biesheim.

Planches

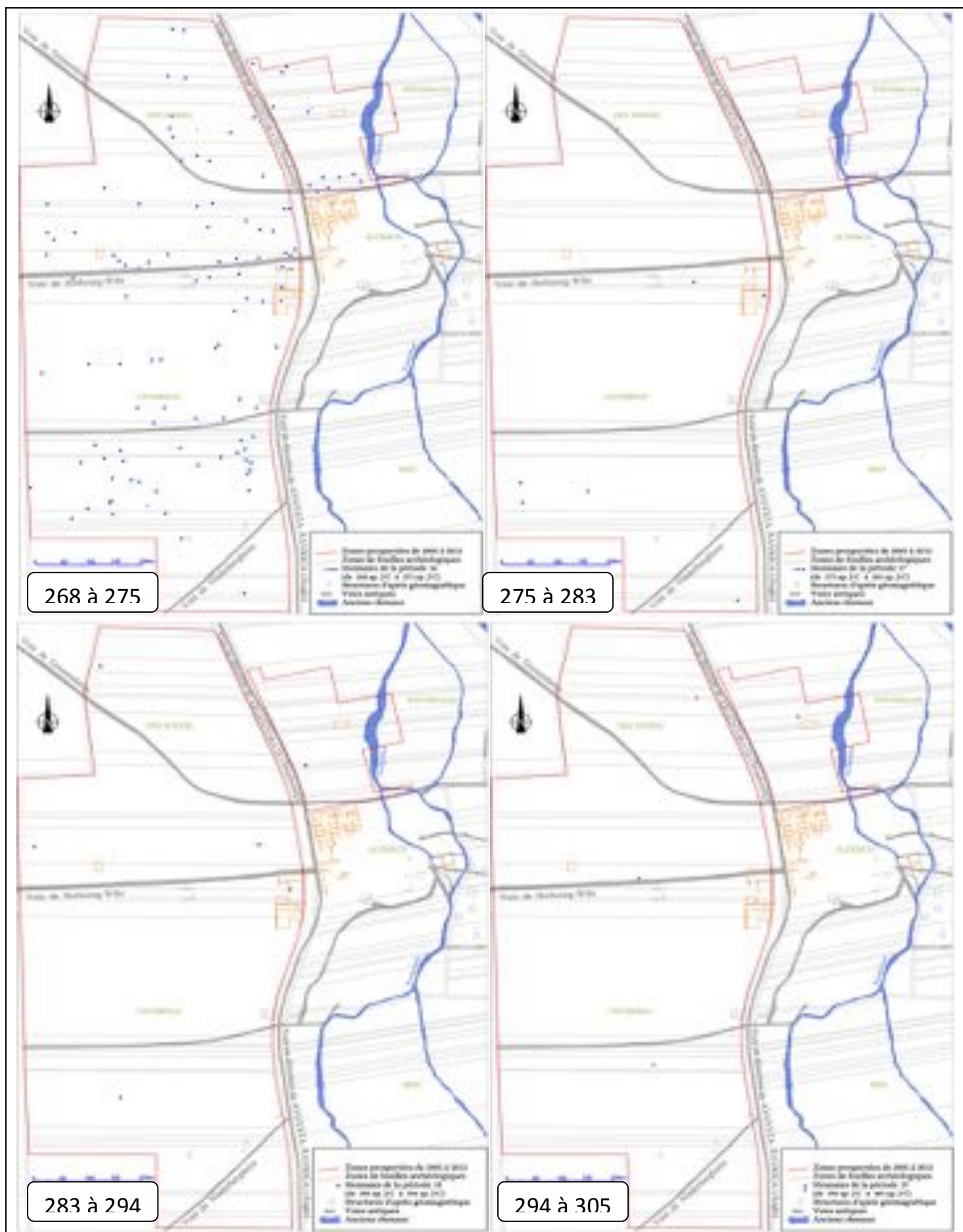
- 1 Les monnaies du I^{er} siècle
- 2 Les monnaies du II^e siècle frappées entre 96 à 180
- 3 Les monnaies de la fin du II^e et du début du III^e siècle frappées entre 180 à 235
- 4 Les monnaies du III^e siècles frappées entre 235 à 268
- 5 Les monnaies de la fin du III^e siècle et début du IV^e frappées entre 268 à 305
- 6 Les monnaies de la première moitié du IV^e siècle frappées entre 305 à 354
- 7 Les monnaies de la deuxième moitié du IV^e siècle frappées entre 354 et le début du V^e siècle
- 8 Les monnaies percées et les artefacts post-romains



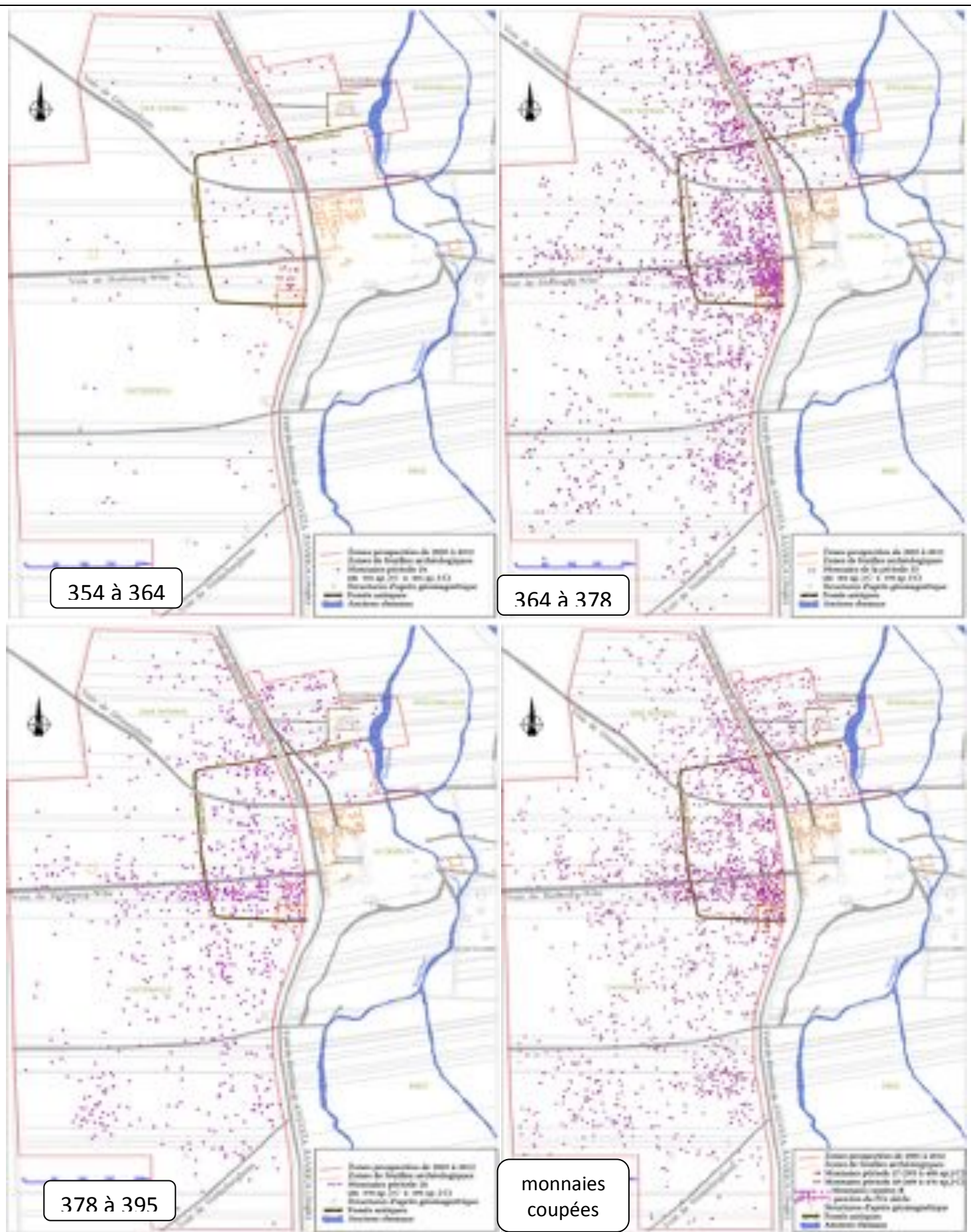
3 Les monnaies de la fin du II^e et du début du III^e siècle frappées entre 180 à 235 (DAO Diamantino GIL)



4 Les monnaies du III^e siècles frappées entre 235 à 268 (DAO Diamantino GIL)



5 Les monnaies de la fin du III^e siècle et début du IV^e frappées entre 268 à 305 (DAO Diamantino GIL)



7 Les monnaies de la deuxième moitié du IV^e siècle frappées entre 354 et le début du V^e siècle



8 Les monnaies percées et les artefacts post-romains (DAO Diamantino GIL)

Comparaison du faciès monétaire des sites alentours

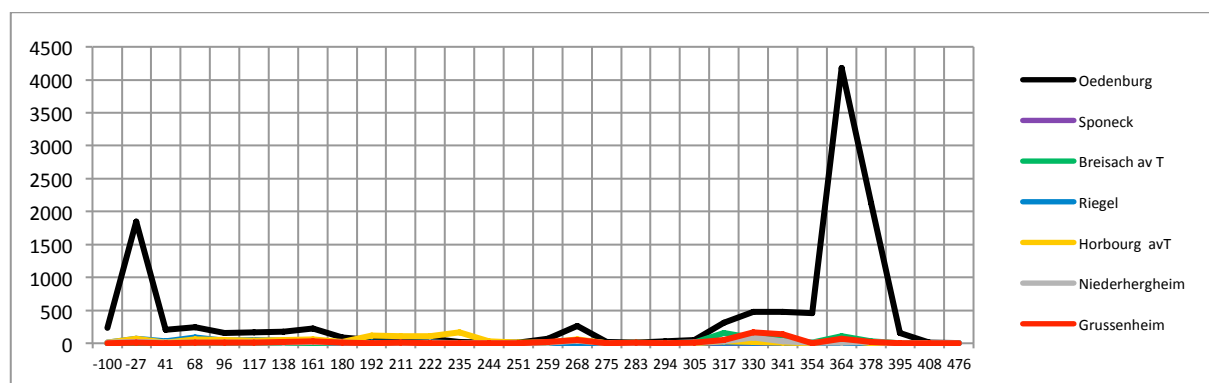
Nous présentons ici le faciès global de toutes les monnaies découvertes sur le site d'Oedenburg depuis 1972. Nous avons rassemblé les données disponibles sur les sites romains proches de Biesheim-Oedenburg à travers les publications récentes

²² et les études que nous avons publiées dans l'annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried. La comparaison sous la forme d'histogrammes permet de présenter les différents nombres de monnaies sous une manière homogène et de faire apparaître les pics qui traduisent les temps forts de l'occupation.

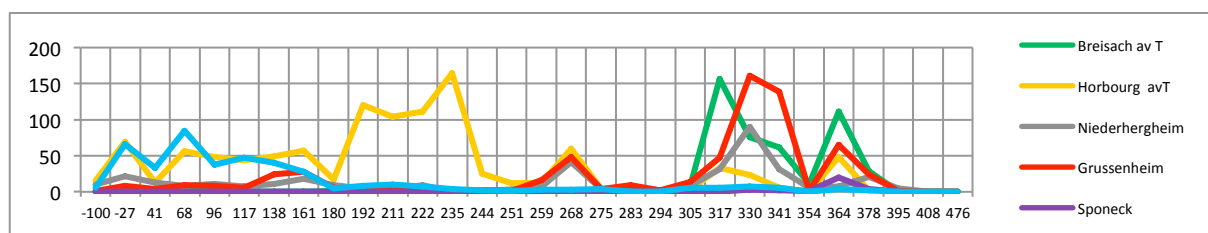
Pour Oedenburg, tout en observant une occupation continue pendant toute la période romaine, on distingue clairement les périodes de présence militaire au I^{er} siècle avec les camps julio-claudiens et au IV^e siècle avec la construction du *praetorium*, de la forteresse d'Altkirch et de l'enceinte tardive. La comparaison avec les autres sites permet de relever des points communs comme l'important numéraire du milieu du III^e siècle qui correspond au retour de la frontière de l'Empire sur le Rhin après la chute du limes. Les périodes constantiniennes sont particulièrement bien représentées et semblent corroborer l'hypothèse de construction de *castra* tout comme la période valentinienne qui correspond à une réorganisation de la défense du Rhin avec comme point d'orgue la bataille d'Argentaria où les armées de Gratien ont vaincu les Alamans Lentiens en 378. Nous présentons deux courbes afin de faire apparaître dans le détail tous les sites qui disparaissent dans l'énorme masse monétaire d'Oedenburg.



Les sites romains proches d'Oedenburg



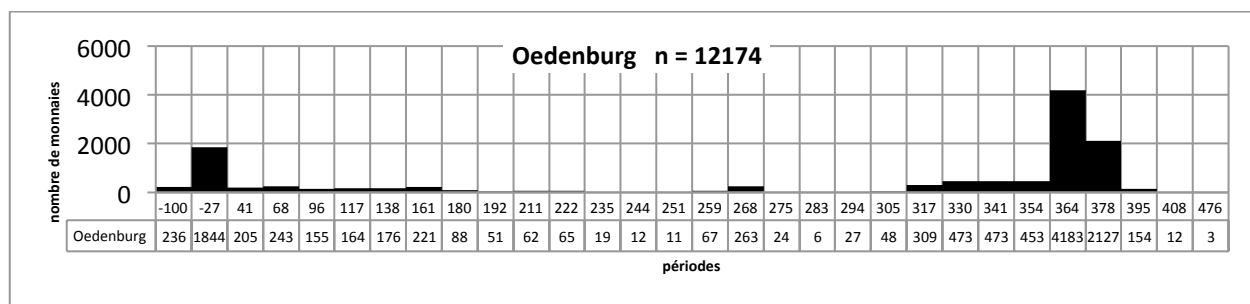
²² Pour Breisach : Bernhard Overbeck, « Die Fundmünzen vom breisacher Münsterberg (Grabungen 1972-73 und 1975-76) » in Helmut Bender et Gerhard Pohl , *der Münsterberg in Breisach I*, Munich, 2005, pp.219-233 Marcus Zagermann, *der Münsterberg in Breisach III*, Munich 2010, pp.79-90 ; pour Riegel : Christian Dreier, *Forumbasilika und Topographie der römischen Siedlung von Riegel am Kaiserstuhl*, 2011 ; pour Sponeck : Bernhard Overbeck « Die Fundmünzen » in Roksanda M. Swoboda, *die spätrömische Befestigung Sponeck am Kaiserstuhl*, Munich, 1986 pp.99-105 ; pour Horbourg : Matthieu Fuchs (dir), *Horbourg-Wihr à la lumière de l'archéologie, Actes 2*, ArchiHW 1996, complété par les études que nous avons menées dans le cadre des fouilles du PAIR 2008 et 2012 pour Pascal Flotté et Géraldine Alberti, pour Niederhergheim : la publication des travaux de Denis Herzog in annuaire SHHR 23 et pour Grussenheim : ceux de Jean-Philippe Strauel in annuaire SHHR 24..



Nous savons que le passage principal du Rhin dans l'Antiquité se situe à hauteur du Sponeck comme le montre bien l'orientation des camps d'Oedenburg sur un axe Niederhergheim-Emmendingen déjà reconnu par Cestre au XIX^e siècle. Au deuxième siècle, Riegel semble bien faire office de chef-lieu du secteur avec la découverte d'un forum qui assure de son importance administrative et de son statut. Les deux camps flaviens que l'on y a découverts semblent succéder à ceux d'Oedenburg après 70. Le faciès monétaire du lieu faiblit après le retour de la frontière sur le Rhin vers 270. Curieusement le faciès monétaire de Breisach montre une absence de monnaies avant 270. Breisach semble inoccupé avant cette date et son occupation prend la suite de Riegel. La fortification de Breisach à l'aube du IV^e siècle est bien marquée dans le faciès numismatique. On peut y voir la construction probable du camp vers 317-330 et son fonctionnement entre 330 et 354. De même, l'occupation de la fortification du Sponeck correspond parfaitement à celle d'Oedenburg et de Breisach, marquant clairement leur appartenance à un même dispositif.

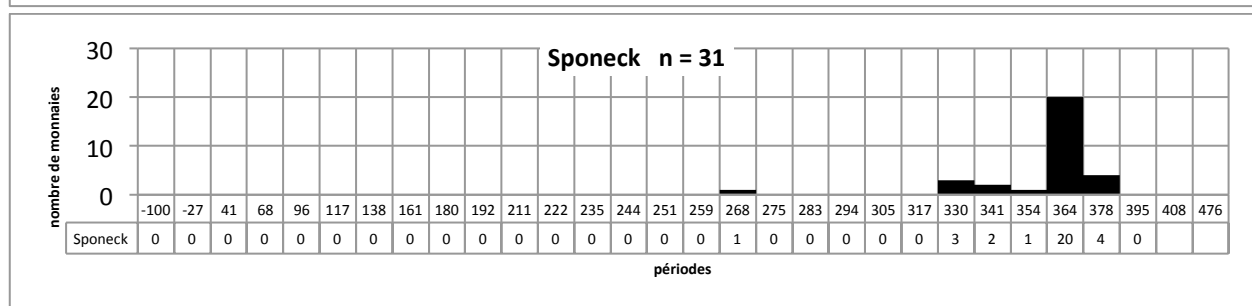
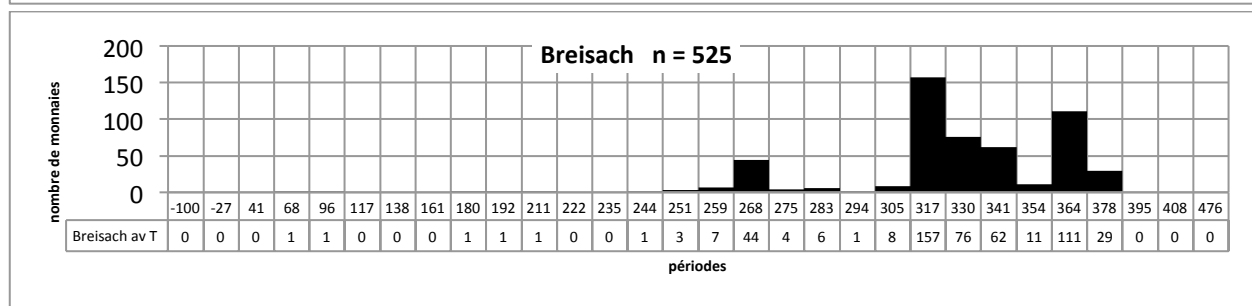
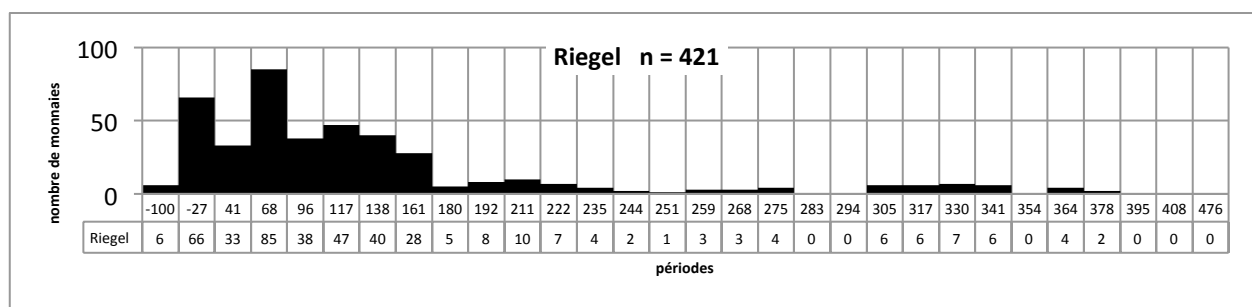
Alors que les sites de la rive droite connaissent des hiatus, ceux de la rive gauche montrent tous une occupation continue et régulière. A l'instar de la fouille exemplaire du Kreutfeld à Horbourg, le caractère rural est particulièrement marqué par la régularité du nombre de monnaies à chaque période. Si le nombre de monnaies de la fin du II^e et du début du III^e siècle est plus important à Horbourg cela tient à la découverte d'un trésor de thésaurisation²³ dans un quartier agricole. Le faciès numéraire de Horbourg permet d'observer que la période constantinienne marque un renouveau qui comme dans le cas de Breisach pourrait correspondre à la construction du castellum. Par contre la faiblesse du nombre de monnaies valentiniennes corroborée par l'absence de céramiques sigillées d'Argonne décorées à la molette de même époque n'est pas en accord avec localisation supposée de la bataille d'Argentaria en ce lieu. Au même titre, ce fléchissement au niveau des monnaies de la période 364-378, particulièrement marqué à Niederhergheim, montre parfaitement que la bataille n'a pas eu lieu dans ce secteur. Au contraire, les milliers de monnaies de cette période découvertes en jonchée sur tout le site d'Oedenburg sont un argument de poids pour ce sujet. Niederhergheim montre une large occupation constantinienne comme Grussenheim où l'on rencontre un faciès tardif assez semblable à celui de Breisach dont il est proche. On remarquera encore que tant Grussenheim que Niederhergheim montrent des pics entre 330 et 341 soit dans la période d'activité qui suit la construction supposée des camps de Breisach et Horbourg.

Si l'approvisionnement en monnaies neuves cesse entre 395 et 402, on ne recense, pour l'instant, aucune monnaie fragmentée hors d'Oedenburg.

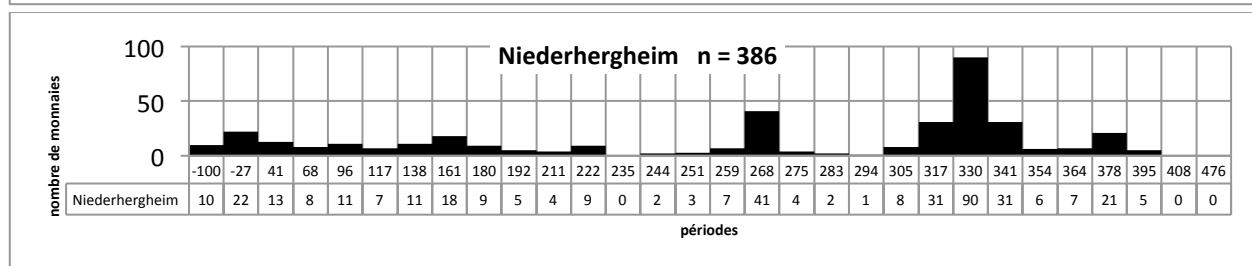
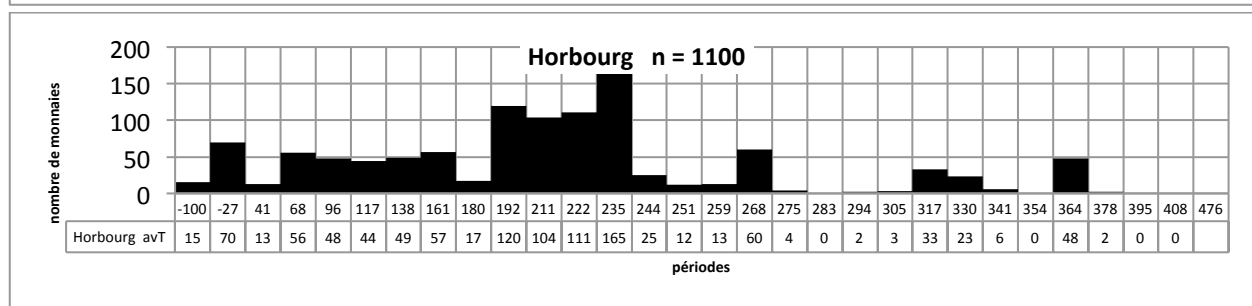
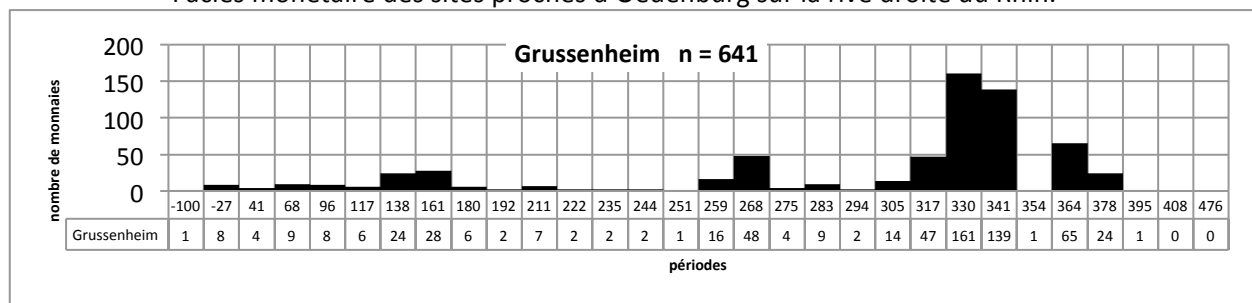


Faciès monétaire d'Oedenburg 1972-2012.

²³ BIELLMANN (Patrick) DEBES (Paul), *Le trésor de Horbourg-Wihr*, à paraître



Faciès monétaire des sites proches d'Oedenburg sur la rive droite du Rhin.



Faciès monétaire des sites proches d'Oedenburg sur la rive gauche du Rhin.

En conclusion, la répartition des artefacts numéraires sur le secteur Unterfeld prospecté entièrement sur plus de 500 000 m² apporte de nombreuses données nouvelles avec une hypothèse de datation de l'enceinte tardive, la mise en évidence d'un nouveau secteur qui s'oppose à la partie militaire du site et qui semble être l'habitat civil. Ce vicus sud est le seul qui perdure sur tout le site au haut Moyen Age. Il pourrait bien marquer l'emplacement de l'ancien village d'Oedenburg. Souhaitons que nous puissions prospector les autres secteurs pour obtenir une image complète de la dynamique de l'occupation du site d'Oedenburg.

La comparaison avec les monnaies des sites alentours apporte un éclairage nouveau et ouvre des pistes de recherche sur l'occupation romaine du Rhin supérieur.

Remerciements

Si les fouilles ont énormément fait progresser la connaissance du site, nous devons particulièrement à Michel Reddé l'encouragement à poursuivre le travail de prospection systématique d'Oedenburg.

Cette synthèse des prospections sur Oedenburg n'aurait pu être réalisée sans l'investissement énorme de Diamantino Gil qui a reporté sur le plan cadastral toutes les prospections en informatisant toutes les données. Je tiens à remercier toute l'équipe de l'Association Archéologie et Histoire de Biesheim pour les nombreuses heures passées sur le terrain par tous les temps :

Thierry Kilka, Diamantino Gil, Paul Debes, Raymond Bach, Olivier Affholder, Denis et Jean-Claude Herzog, Jean-Philippe Strauel ainsi que Jean-Jacques Maurer qui ont porté ce projet, car, sans eux, il n'y aurait pas eu de découvertes.

J'associe à mes remerciements les propriétaires des parcelles Alain Maurer, Dominique Metzger et la famille Obrecht qui nous ont autorisés à prospector sur leurs parcelles.

Enfin, que la commune de Biesheim et l'ASCB qui par leur aide financière nous soutiennent depuis 40 ans et permettent à l'association tant à s'équiper qu'à publier leur rapport annuel, indispensable à la poursuite de l'activité, trouvent dans ces lignes l'assurance de toute notre gratitude.

UNE RARETE BIBLIOGRAPHIQUE : UN OUVRAGE IMPRIME A LA VILLE-NEUVE DE BRISACH

Louis SCHLAEFLI

Dans le premier annuaire de notre Société d'Histoire, nous avons fait paraître une étude sur la Ville de Paille¹, dans laquelle nous faisons évidemment mention de l'imprimeur du lieu, Jean-Jacques Decker. Nous nous doutions bien qu'il était chargé d'imprimer les actes du Conseil souverain d'Alsace, mais nous ne connaissions alors aucune de ses autres publications. Le hasard du catalogage a mis sous nos yeux un petit ouvrage de Georges Scharlapaur, de Riquewihr, édité par Decker :

"Conciliator Pacis Repraesentatus inque lucem editus à GEORGIO SCHALAPAU, Alsatia-Richovillano". A la Villeneuve saint Louis les Brisac, par Jean-Jacques Decker, s.d. (1682). In-16°, 13 cm, sign. A-D. Provenance : *"collegii reg. et Sem. episc. Arg. Soc. J. cat. inscriptus J 1652"* (BGS Als. Cb 9)

Decker affiche sa qualité : "Imprimeur de Nosseigneurs du Conseil Souverain d'Alsace". Si la date ne figure pas sur la page de titre, elle apparaît au bas de la dédicace, adressée à Claude Le Laboureur, seigneur d'Audouin² : *"Richovillae"*³ 22. Aug. 1682". Nous ne saurions fournir aucune donnée nouvelle sur le compte de cet imprimeur⁴. Nous ne nous étendrons pas sur le contenu de l'opuscule, relatif au droit en temps de guerre et en temps de paix, dans lequel abondent les renvois à ses études secondaires, à Aristote, Cicéron, César, Sénèque ..., le tout en latin. Nos maigres connaissances en droit et en latin judiciaire ne nous permettent pas de juger du contenu, mais l'auteur ne semble pas avoir réglé le problème qui est toujours d'actualité.

Le nom de l'auteur nous a frappé par son étrangeté. Il s'agit probablement du parent d'un immigré hongrois, Johann Christoph Scharlapaur, immatriculé comme *hungarus* en 1676 au collège de Montbéliard⁵. Il est le fils de Georges-Jacques (I) Scharlapaur, administrateur du bailliage et de l'église de Riquewihr de 1658 à 1666, puis conseiller des Wurtemberg, décédé à Riquewihr le 16.11.1678. Le fils est né le 15.04.1660 et décédé le 12.02.1685 à Riquewihr⁶. Ses qualifications juridiques lui auront probablement permis d'occuper une charge administrative comme son père, mais sa carrière aura été de courte durée. La BNUS possède ses *"Theses inaugurales : De dominio revocabili"*, Strasbourg, 1682. Par contre, il ne semble pas qu'il faille compter parmi ses œuvres un traité juridique édité à Strasbourg en 1711 : *"Quaestiones aliquot illustres de Societate 24 Juni 1711"*. A cette date, notre auteur ne vivait plus et il est difficile de croire qu'il puisse s'agir d'une œuvre posthume. Sans doute faut-il l'attribuer à un homonyme.

¹ "Un monde éphémère : la société de la Ville-Neuve de Brisach", p. 31 à 62. L'éditeur avait malencontreusement interverti 3 pages, rendant le texte en partie incompréhensible. Le lecteur qui voudrait s'y reporter devra faire de la page 47 la 44, de la 46 la 45 et de la 44 la 46.

² Conseiller d'honneur, puis président au Parlement de Metz (1682), il devint le premier premier président du Conseil souverain d'Alsace (NDBA p. 2290).

³ Traduit, par erreur, en Richwiller sur un site Internet.

⁴ Voir : NDBA p. 596.

⁵ Indication de "kleio" sur Internet.

⁶ KLEINDIENST (Jean-Louis), Famille Scharlapaur de Riquewihr, *Généalogiste de Haute-Alsace* N° 32, p. 51.

LE MOULIN DE GRUSSENHEIM

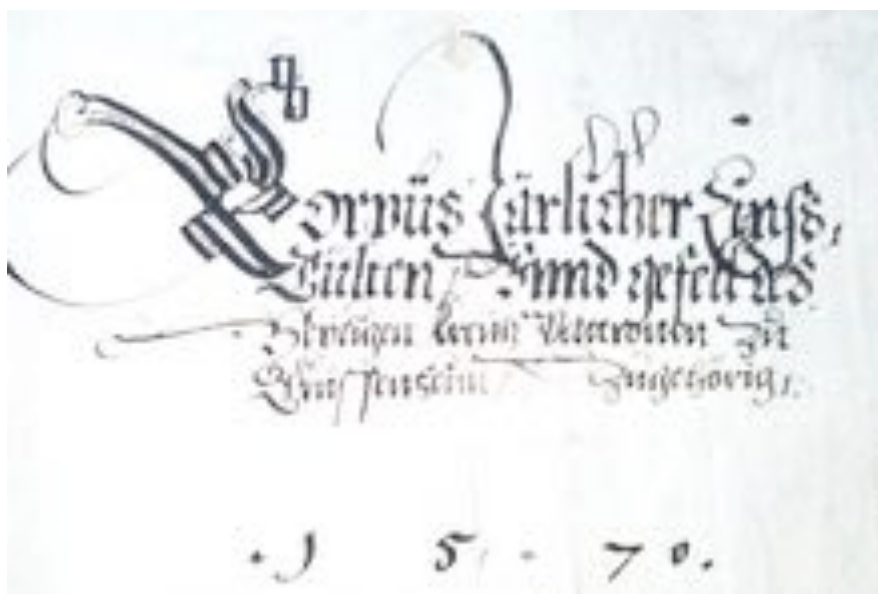
Jean-Philippe STRAUDEL

Le chemin communal prolongeant la rue de la 2^e Division Blindée, qui conduit au char mémorial Chemin des Dames porte le nom de Mulhweg, ce qui signifie le chemin du moulin. En effet, la parcelle située en face du char était l'emplacement du moulin de Grussenheim, aujourd'hui disparu. Récemment, la création d'une zone artisanale et d'un lotissement à l'extrémité ouest de la rue de la 2^e Division Blindée a nécessité la création d'une nouvelle rue baptisée rue du Moulin. Cela nous donne l'occasion de revenir sur son histoire.

Le moulin est cité pour la première fois dans l'histoire de Grussenheim en 1042, alors que Guillaume, évêque de Strasbourg, confirme les biens de l'abbaye d'Ebersmunster¹.

En novembre 1463², le seigneur de Ribeaupierre loue les prés du moulin à la commune de Grussenheim pour une durée de treize ans. En 1570, dans un inventaire des fermages dus au titre des biens de la Sainte Croix, patron de l'église de Grussenheim³, nous apprenons que Hans Dietsch est le meunier du village : « *Hans Dietsch der Müller und Schultheiss* ».

En 1699⁴, dans le cadastre établi par les Rathsamhausen afin de collecter l'impôt, Georg Dietsch est cité comme le propriétaire du moulin, comprenant maison, étable, grange et jardin, établi à côté de la Blind. En 1714, Johann Meyer et Mathis Dietsch respectivement meuniers d'Elsenheim et de Grussenheim, se plaignent du débit de la Blind, du fait des agissements du meunier de Jebnheim. En 1723, ce sont les meuniers Hans Georg Dietscher d'Ohnheim, Johann Siegel de Heidolsheim, Hans Michel Rosenberger d'Elsenheim, Mathis Dietsch de Grussenheim et Mathis Wilhelm de Baldenheim qui se plaignent à leur tour du meunier de Jebnheim, Hans Johann Rossmeissen⁵.



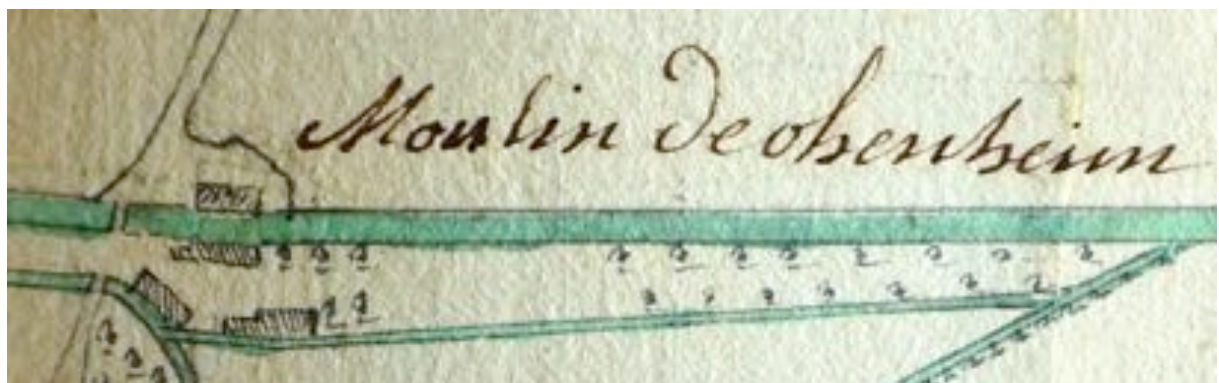
¹ STRAUDEL (Jean-Philippe), *Grussenheim notices historiques*, p. 44.

² LEVY (Joseph), *Geschichtliche Notizen über Grussenheim*, Carspach, 1911, p.6.

³ Cet inventaire faisait partie des archives paroissiales de Grussenheim. J'ai eu la chance de les photographier en 1990, mais aujourd'hui il a malheureusement disparu.

⁴ AHR E dépôt 54.

⁵ AHR E1444



Plans de 1761 des moulins de Jebnheim, d'Elsenheim et d'Ohnenheim¹

¹ AHR C1236.



Ce plan de 1761² - contemporain du meunier Michel Dietsch - nous permet d'avoir une image de ce qu'était le moulin et son proche environnement. Notons cependant l'absence de pont permettant le passage de la rivière, la traversée se faisait tout simplement à gué.



² AHR C1236

En 1750, un inventaire des revenus des habitants de Grussenheim³ nous apprend que Michel Dietsch, le meunier, dispose d'un revenu très confortable de 188 livres. Mathias Dietsch, l'ancien meunier n'en a plus que 32. Ces chiffres sont à comparer avec les revenus de 195 livres du prévôt Jean Jehl, laboureur, qui est le plus riche du village. Martin Witz, un autre laboureur le talonne avec 185 livres, quand les autres laboureurs n'ont qu'un revenu moyen de 50 livres. Pour les journaliers et les artisans ce chiffre chute à 25 livres.

Le monument funéraire le plus ancien conservé au cimetière de Grussenheim n'est autre que celui du meunier Michel Dietsch (1720-1776). Il se trouve actuellement contre le mur nord de l'église. Il se compose de deux cartouches ovales juxtaposés, surmontés du Christ en croix. Le cartouche de gauche dédié au meunier porte une inscription en caractères gothiques en langue allemande. Le cartouche de droite dont l'inscription est postérieure à celle de gauche est dédié à l'épouse du meunier, Anna Romer (1725-1780). Voici le relevé des inscriptions : *„Hier liegt Michael Dietsch Burger und Muller zu Grussenheim ... HIER LIGT BEGRABEN ANNA ROMERIN IHR ALTER 55 . IHR ANNO 1780 »*



En 1802, une presse à huile est rajoutée au moulin⁴. Le 20 mai 1847, alors que leur famille tenait le moulin depuis près de trois cents ans, Jean-Baptiste Dietsch, ancien meunier à Grussenheim, et Marie-Thérèse Dietsch, épouse du meunier Georges Walter de

³ AHR C1521

⁴ LEVY (Joseph), *Geschichtliche Notizen über Grussenheim*, Carspach, 1911, p.6.

Marckolsheim, vendent leur moulin à Joseph Caspar père, meunier, et à Elisabeth Heimburger sa femme, pour la somme de 20 100 francs⁵.

Un plan du moulin de Grussenheim de 1851⁶, montre que le passage de la Blind se fait toujours à gué, comme au dix-huitième siècle.



Par contre, un autre plan de 1858⁷ montre que dorénavant le passage de la Blind se fait par un pont construit entre 1851 et 1858, dont on peut encore observer les piles taillées dans des pierres en grès des Vosges. Ce pont servira jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Détruit, il est remplacé le 28 janvier 1945 par un pont militaire de type « Brokway » (une passerelle métallique), qui sert toujours de support au revêtement bitumé, malgré de fortes traces de corrosion.



Le 2 avril 1872, Joseph Caspar fils et Marie Anne Wendling, achètent par adjudication, à l'extinction des feux, à l'école de Grussenheim, pour la somme de 34 100

⁵ Acte notarié de l'étude de Maître Hansz Conrad, notaire à Jepsheim, collection de M. et Mme Pess Martin de Colmar.

⁶ AHR 7S70

⁷ Idem note 6.

francs, de Joseph Caspar père, meunier, veuf de Elisabeth Heimbürger, et leurs neuf enfants : « l'usine de Grussenheim, sur la Blind, comprenant une maison à rez-de-chaussée avec étage, moulin à farine à trois paires de meules, dont deux à l'anglaise avec cylindre, deux machines dont une à battre, un foulon à chanvre, un pressoir à cidre, une scierie avec leurs bâtiments respectifs, cour, grange, écurie, étables, hangar, jardin potager avec vignes entouré de murs »⁸.

Il souscrit le 26 mars 1879 un contrat d'assurance pour sa propriété le « Moulin de Grussenheim », pour un capital estimé à 36 000 francs. Le contrat prend effet le 27 mars 1879 pour une durée de dix ans. L'estimation se répartit entre les différents bâtiments composant le moulin :

- un corps de bâtiment de construction mixte à dominante de pierre, couverture en tuile. Il fait office de maison d'habitation et de moulin, avec matériel, agencement, mécanisme et 3 paires de meules pour une somme de 21 000 francs.
- Un bâtiment renfermant la machine à battre le blé, pour la somme de 3 000 francs. Un bâtiment renfermant l'écurie, surmontée d'un fenil, pour la somme de 3 500 francs. Une grange pour la somme de 4 500 francs.
- Un bâtiment à usage de cave, d'écurie et d'étable, surmonté d'un logement pour la somme de 4 000 francs.⁹

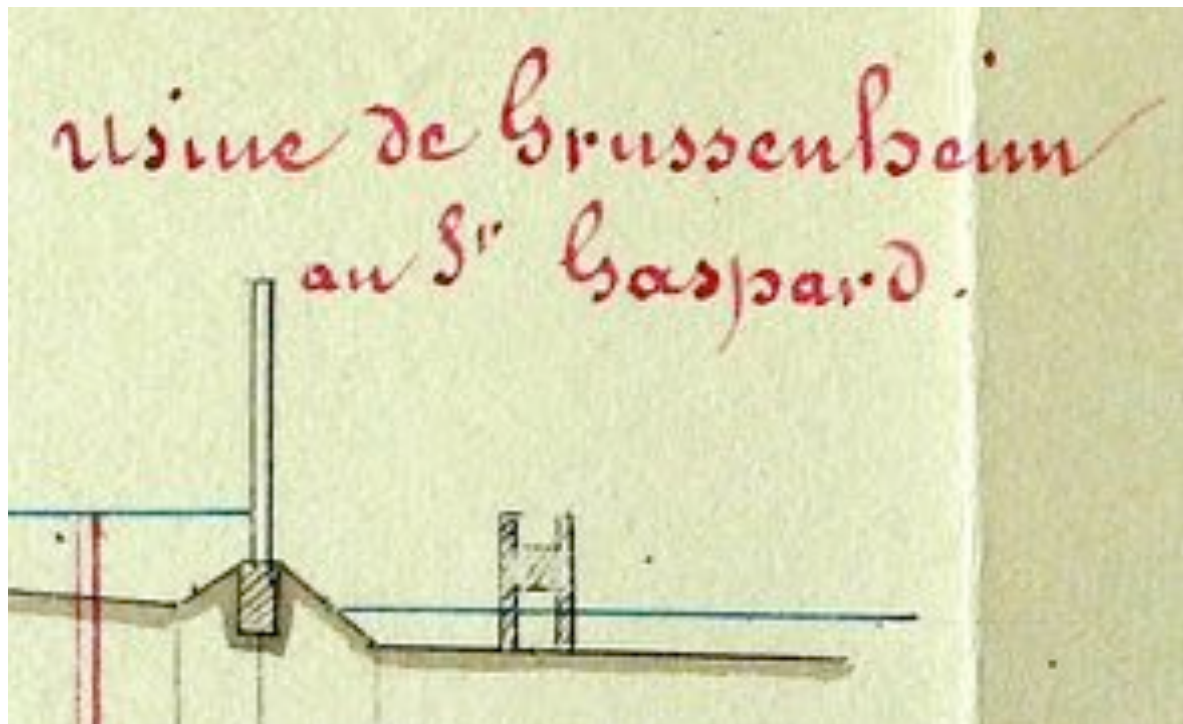


Le moulin est complètement ravagé par un incendie dans la nuit du 2 au 3 septembre 1879¹⁰. Il ne fut jamais reconstruit.

⁸ Contrat d'assurance de La Foncière du 26 mars 1879, collection de M. et Mme Pess Martin de Colmar.

⁹ Idem note 8

¹⁰ LEVY (Joseph), *Geschichtliche Notizen über Grussenheim*, Carspach, 1911, p.6.



Deux détails de l'aménagement du lit de la rivière et des ventelles
du moulin d'après un plan de 1885 (AHR 7570)

Aujourd'hui en se promenant le long de la Blind, au sud du pont Lieutenant Arnaud, on peut encore observer le long des berges des aménagements en pierre de taille en grès et dans le lit de la rivière des poutrages en chêne, vestiges des trois roues à aubes constituant le moteur du moulin.

Au courant du printemps et de l'été 2012, un petit groupe composé de Bernard Strauel, Clara Zobrist et Jean-Philippe Strauel, s'est rendu à la mairie de Grussenheim pour solliciter l'autorisation du maire Martin Klipfel de dégager les vestiges afin de les mettre en valeur. Celle-ci obtenue, une première phase de travaux a eu lieu au courant du mois d'avril. Le premier cercle de bénévoles s'est rapidement élargi avec le concours de François Muller et de sa pelle mécanique, de Jean-Pierre Rohmer, Daniel Strauel, Christophe Haberkorn, Eric Boltz et Antoine Strauel. Seize mètres linéaires d'un très bel appareil de pierre en grès des Vosges, sur une hauteur d'environ 80 cm, ont été dégagés et réalignés sur trois niveaux. Le troisième était constitué de sept sept blocs de pierre extraits du lit de la rivière, qui ont dû y tomber lors des travaux de démolition du moulin ravagé par l'incendie de 1879. Le sondage du lit de la rivière a également permis de trouver deux fragments de meules.



Les vestiges du moulin tels qu'ils se présentaient en septembre 2012.

MIGRATION DE FAMILLES DE BALGAU-NAMBSHEIM A MUSSIG AU DIX-SEPTIEME SIECLE

Pierre MARCK

Vers 1680 (une date précise n'a pu être déterminée, les registres paroissiaux des baptêmes à Mussig ne commençant qu'en 1722), plusieurs familles de Balgau-Nambsheim partent s'établir à Mussig.

François Mary, né vers 1643 à Nambsheim, fils de Reinhard Marion-Merion-Mary, dont l'origine n'a pu être trouvée, veuf de Colombe Sitterlin décédée à Balgau le 30 septembre 1670, épouse le 9 janvier 1671 à Balgau, Elisabeth Furstoss née vers 1649 à Nambsheim.

Ils auront quatre enfants à Balgau entre 1672 et 1678 puis deux enfants à Mussig avant le 10 janvier 1694, date du décès d'Elisabeth.

François Mary se remarie le 10 septembre 1695 à Mussig avec Sybille Oberlinguer(sic)(Oberlin) née à Artzenheim de Jean et Anne Fell. Son fils aîné, Jean, né le 7 juin 1664 à Balgau de sa première épouse Colombe Sitterlin, fait souche à Mussig ainsi que les autres membres de la fratrie, André, François, Pierre établi à Châtenois en 1703, Gervais, Jacques, Madeleine épouse de Adam Litty et Elisabeth épouse d'André Kappfer.

François Mary, justicier à Balgau puis Mussig, décède à Mussig le 30 octobre 1713.

Un autre fils de Reinhard Mary, Jean Jacques, né le 10 septembre 1677 à Balgau, épouse en premières noces le 28 janvier 1697 à Hilsenheim Anne Buschenrieder et en secondes noces le 31 octobre 1735 à Mussig Anastasie Lanus née le 28 juin 1711 à Guémar. Ils auront trois enfants à Mussig : Elisabeth, Jean Jacques et Madeleine.

Jean Jacques occupe pendant quarante trois ans les fonctions d'instituteur à Mussig où il décède le 16 août 1747.

Le troisième enfant de Reinhard Mary, Nicolas¹, reste lui à Nambsheim et est l'ancêtre de tous les Mary de Nambsheim-Balgau. Prévôt de Balgau, il décède le 16 novembre 1712 à Nambsheim, père de quinze enfants de trois épouses différentes (Sitterlin Marie, Biedermann Anne et Beckert Anne Marie).

¹ Le prévôt Nicolas Mary et son fils Nicolas deviennent beaux-frères en épousant les deux sœurs Beckert, et sont donc gendres du couple Georges Beckert x Barbe Lehmann.

Catherine Furstoss née vers 1660 épouse le 27 novembre 1684 à Namsheim Conrad Klein. Ils auront un enfant à Balgau, Barbe, le 16 avril 1685, puis partent à Mussig où ils auront 3 enfants : Catherine vers 1694, Anne Marie et Conrad.

Jean Georges Litty, de Mussig comme son frère Adam, épouse le 5 novembre 1703 à Mussig Véronique Lier, née le 11 juin 1676 à Namsheim. Ils auront deux enfants à Mussig, Jean Jacques et Anne Marie.

Quels évènements ont pu inciter ces familles à tout quitter à Balgau-Namsheim pour s'établir à Mussig alors qu'ils sont membres de familles aisées. Est-ce la proximité des conflits à Vieux-Brisach comme en attestent les écrits du curé de Namsheim-Balgau qui note en 1674 des lacunes dans les registres « in belli », et en 1710 que de nombreux décès n'ont pu être enregistrés pour cause de guerre.

Est-ce la perspective de trouver des terres plus riches à Mussig, la présence de grands domaines dans le secteur (Breitenheim, Schnellenbuhl) ou le changement de propriétaire du Rheinfelderhof² en 1688, propriété où travaillaient de nombreux paysans du secteur de Balgau-Namsheim, Heiteren, Rustenhart ou Fessenheim.

Sources :

- Mes relevés des registres paroissiaux de Balgau et Mussig
- Le relevé des registres paroissiaux de Namsheim dressé en 1927 par l'abbé Eugène Berger et l'instituteur-greffier de Namsheim Georges Noebel.
- « Bailliage de Heiteren : actes notariés entre 1624 et 1791 » éditeur CDHF

² Voir l'article de Franck Peterschmitt, « Le Rheinfelderhof » dans *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, n°24, 2012.

DU RELAIS DE LA POSTE AUX CHEVAUX AUX PTT A FESSENHEIM

Robert SCHELCHER

En 1681, sous l'autorité de Louvois, ministre et grand maître de courrier, surintendant des Postes, un réseau de relais postaux est mis en place. Les bases d'une nouvelle organisation sont ainsi posées de façon durable pour près de deux siècles.

La poste aux chevaux était formée de différents relais dirigés par un maître de poste, lequel commandait ses postillons et louait ses chevaux selon un tarif officiel.

Le maître de poste bénéficiait d'un privilège et d'un monopole pour les relais de chevaux. Il devait y avoir dans l'écurie de chaque maître de poste de la lumière pendant la nuit et un postillon de garde afin de ne pas faire attendre les courriers.

Les relais étaient disposés tout le long d'itinéraires clairement définis. La distance entre les relais était divisée en poste, demi-poste, ou quart de poste. Une poste équivalait environ à neuf kilomètres.

150 ans de Poste aux chevaux à Fessenheim

Située sur la voie postale de Bâle à Strasbourg, la poste aux chevaux de Fessenheim est citée pour la première fois en 1693. Elle reparaît périodiquement jusqu'en 1853, avec une interruption de 1771 à 1785 au profit de Blodelsheim.



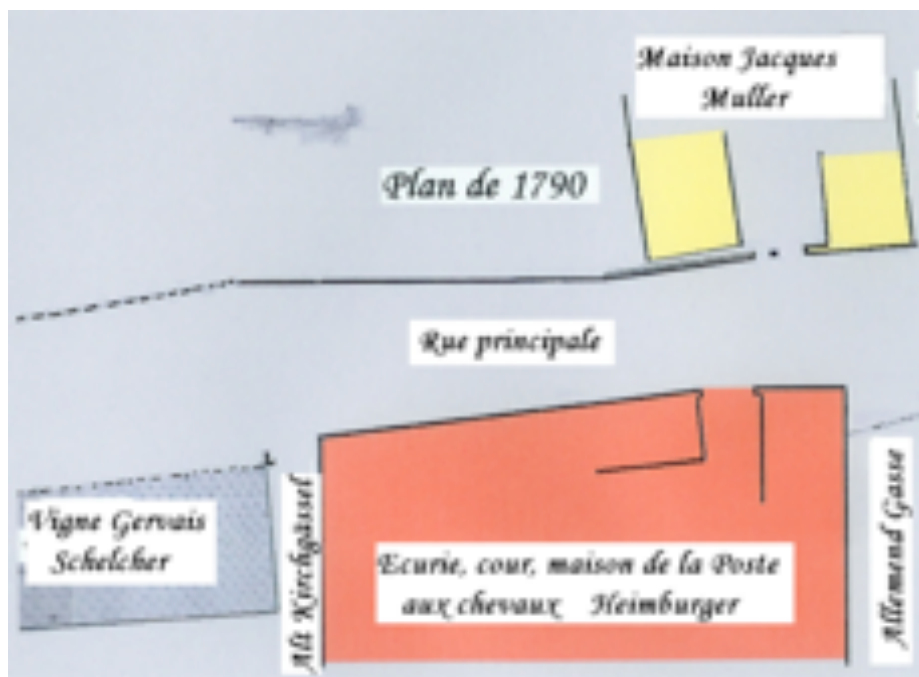
Les Heimbürger maîtres de poste à Fessenheim

Jean Heimbürger est natif d'Eguisheim, dans le Haut-Rhin. Il se marie à Fessenheim le 16 février 1685 avec Catherine Deck, fille de Jean Jacques Deck, prévôt du lieu.

Jean Heimbürger devait être à Fessenheim bien avant son mariage. En effet, dans l'inventaire de succession du 29 octobre 1742 il est dit qu'il possède une maison, cour, grange, écurie et jardin situés dans le bas du village, suivant contrat d'achat en parchemin en date du 1^{er} décembre 1661. Sa propriété abrite alors le cabaret à l'enseigne de « La Couronne ».

Il devint le premier maître de Poste au village dès 1693, puis prévôt en 1706 à la place de son beau-père Jean-Jacques Deck. Il décède à Fessenheim le 4 janvier 1720.

Le relais de poste se trouvait à l'emplacement de la place Mirande. C'est là qu'on remplaçait les chevaux fatigués de la diligence par des chevaux frais.



Le plan dressé par l'architecte Chassain en 1790

Le couple eut sept enfants :

- (1) Jean Jacques °23.03.1689
- (2) François Joseph °24.02.1691
- (3) Marie Catherine °6.09.1695
- (4) Jean Jacques °1.11.1697
- (5) François Antoine °14.03.1701
- (6) Gervais °28.10.1703
- (7) Anne Marie ° 12.04.1706

Jean Heimbürger a pris à bail en 1708, des terres de la fabrique de l'église appelées "Gros et Klein Helcken Gueth ", qu'avait exploitées son beau-père Jean Jacques Deck.

Catherine Deck, veuve de Jean Heimbürger, a livré à l'église comme canon 10 réaux de grains jusqu'en 1736, puis leur fils, Jean Jacques (4), a payé le même canon jusqu'à sa mort en 1740.

Jean Jacques (4) a pris la succession de ses parents. Il s'est marié le 9 mai 1718 avec Véronique Ebelin, née le 26 juin 1692 à Hirtzfelden, fille de l'aubergiste Barthélemy Ebelin, prévôt à Hirtzfelden et d'Anne Marie Deck. Lors de l'inventaire-partage effectué le 6 juin 1719 à la suite du décès de Barthélemy Ebelin, Véronique a hérité d'une propriété avec cour, grange, étable et jardin, le tout situé dans le haut du village de Fessenheim. Elle a aussi hérité de terres situées dans le ban de Fessenheim ainsi que dans celui de Balgau : le tout estimé à 5 600 livres.

Jean Jacques Heimbürger était aussi procureur fiscal de la seigneurie de Fessenheim, à son décès en 1764 il fut remplacé à ce poste par Sébastien Boehler.

Le couple Jean Jacques Heimbürger et Véronique Ebelin eut sept enfants.

- (4.1.) François Joseph ° 18.05.1719
- (4.2.) Jacques ° 14.02.1721
- (4.3.) François Antoine ° 3.0.1722
- (4.4.) Jean Baptiste ° 12.09.1724
- (4.5.) François Xavier ° 21.04.1726
- (4.6.) Marie Anne ° 30.08.1728
- (4.7.) Xavier Leodegarius ° 29.10.1731

Jean Baptiste (4.4.) se marie le 21 février 1745 avec Anne Marie Furler, originaire d'Ensisheim. Lors de la naissance de son sixième enfant (Marie Josépha née le 21 mars 1756), il est déclaré maître de poste de profession. On le retrouve encore maître de Poste aux chevaux à Fessenheim en 1765. Il détient toujours les mêmes terres de la fabrique que son grand père avait cultivées, et qui font environ 94 journaux, et ceci pour le canon de 7 réaux 4 boisseaux de seigle, et autant en orge. En 1747, il reçut encore 20 journaux de terre de la fabrique, que possédait Michel Greminger, qu'il a cédés par la suite à François Fimbel: opération que le receveur de la fabrique, dans son extrait des comptes en 1771, traitait de *"trafic qui se fait des terres de la fabrique"*. Jean Heimbürger aurait aussi exploité les terres de la fabrique que cultivait Pierre Wassmer, selon un bail passé le 18 mai 1725: *"ce bail s'est éclipsé et a disparu"* selon le receveur¹.

En 1750 il est imposé pour 78 livres et 16 sols, puis en 1752 pour 95 livres et 6 sols.

Le 7 décembre 1779, Anne Marie Furler a fait encadrer, et mettre sous verre doré, l'image de Ste Marie l'Immaculée Conception. « Etant donné que les écoliers d'ici vouent une grande piété à Marie, on a placé l'image sur l'autel de la confrérie de la Ste Vierge », écrivait le curé à l'époque.

Le 7 juin 1789, Anne Marie Furler, veuve de Jean-Baptiste, transmet à son fils tous ses biens, lequel par contrat verse une pension à sa mère. François Xavier s'est marié à Fessenheim le 6 juin 1782 avec Marie Thérèse Walter.

En 1792, François Xavier Heimbürger, maître au relais national de Fessenheim est receveur particulier des revenus dont jouit l'Ordre Teutonique dans le ban du lieu.

¹ Archives paroissiales de Fessenheim.

En 1770, François Joseph Ambiel natif de Dessenheim est entré au service de Jean Baptiste Heimbürger, puis à celui de François Xavier Heimbürger ; il y est resté jusqu'en 1794.

Le maître de poste et ses obligations

Le maître de poste devait avoir dans son écurie un nombre suffisant de chevaux à fournir aux courriers des malles. Mais indépendamment de la fourniture des chevaux et de leur équipement, les maîtres de poste devaient se pourvoir de postillons pour accompagner non seulement les courriers, mais aussi les voyageurs, et ramener les chevaux à la maison de la poste. Les investissements étaient certes importants, mais la fonction était lucrative. Les gages étaient payés tous les six mois de la part du roi, en plus le maître de poste était exempt de toutes les corvées et charges publiques.

Le relais

Le relais était l'arrêt officiel des voitures. Il devait être facilement accessible et muni de tout le nécessaire pour le repos et les soins dus aux chevaux, ainsi qu'à l'entretien et au besoin d'une réparation à effectuer. Ainsi les maisons de poste comportaient généralement une forge, des écuries, des granges et des remises. Certaines traditions signalent que la diligence était précédée par l'avant-courrier, un homme à cheval pour faire préparer les chevaux. Ceux-ci devaient être bridés à l'avance, et le postillon de service prêt à les monter. L'arrivée de la diligence était annoncée par le postillon qui sonnait le cor. C'était alors le remue-ménage habituel au relais. Les palefreniers sortaient en hâte les chevaux frais qui allaient pour une distance donnée remplacer les chevaux fatigués.

De la circulation intense résultait la construction d'auberges, d'où le cabaret de la "Couronne" possédé par les Heimbürger.

Le maître de poste d'Issenheim (J. Th. Zimmermann) disposait en l'An II de la République (1793) de vingt-quatre chevaux employés aux diligences et aux services des malles postales. Le relais servait aussi d'auberge, et les différents services dépendant de la maison de Poste occupaient onze domestiques, dont quelques-uns travaillaient dans l'exploitation agricole.

Période difficile pour les relais sous la Révolution

En 1790, la veuve Heimbürger doit à la commune la somme de 222 livres, 3 sols et 9 deniers. Le 9 juin 1793, François Xavier Heimbürger, fils du précédent, Maître de Poste aux chevaux dans la commune, décide de mettre fin à son activité en raison des différentes pertes qu'il a subies ces derniers temps. Il prie le maire de transmettre l'acte de démission au Directoire du Département du Haut-Rhin, afin qu'il soit pourvu à son remplacement, conformément au décret de la Convention Nationale du 19 février de la présente année.

A noter que Jacobus Reyman est déclaré postillon à Fessenheim dans l'acte de naissance de l'un de ses enfants le 5 octobre 1696, et Joseph Ambiehl est déclaré postillon à Fessenheim en 1790.

La construction des premiers chemins de fer, Mulhouse – Thann (1839), Strasbourg – Bâle (1841) et Paris – Strasbourg (1851), marqua progressivement la fermeture des relais de Poste aux chevaux. Leur suppression définitive date du 1^{er} mars 1870.

Mais la voiture postale tirée par un cheval continuait à circuler, les auberges prenant le relais des postes aux chevaux. Dans les campagnes ce furent les auberges les premières équipées du téléphone. La voiture postale fut un humble cabriolet bâché, dans lequel des passagers trouvaient place tant bien que mal entre les colis et les sacs postaux.



*Wirtschaft zur Post Julius Jecker à Hirtzfelden. La voiture postale
(Restaurant de la Poste Jules Jecker)*

A partir de 1923, la ligne de chemin de fer reliant Bantzenheim à Neuf-Brisach, et passant par Fessenheim, s'ouvre au public et le courrier est acheminé par les rails. Pour les communes situées à l'écart des voies de chemins de fer ce furent les premières voitures automobiles qui prirent le relais du transport du courrier. Michel Heitzler de Hirtzfelden avait acheté sa première voiture en 1921, il cherchait alors le courrier le matin à Ensisheim et le déposait dans les communes jusqu'à Neuf-Brisach. Après l'arrivée du dernier train en fin de journée à Neuf-Brisach il fit le chemin inverse. Plus tard ce furent les autocars qui prirent le relais¹.

Le 20 mai 1884 on procéda à une réorganisation des tournées de la voiture postale, en choisissant Neuf-Brisach comme bureau central de collecte de la poste. Ainsi on a défini qu'il y aura deux tournées par jour. La voiture partira de Blodelsheim pour aller à Neuf-Brisach et retour.

¹ BRAUN (Jean), *Les routes postales en Alsace de l'époque romaine au milieu du XIXe siècle*. Régiphila – Club Philatélique d'Issenheim 1 et 2 juin 1991.

1 ^{re} tournée			2 ^e tournée		
Départ	Blodelsheim	5h10	Départ	Neuf-Brisach	7h50
	Fessenheim	5h25		Heiteren	8h15
	Balgau	5h40		Balgau	9h10
	Heiteren	6h15		Fessenheim	9h25
Arrivée	Neuf-Brisach	7h	Arrivée	Blodelsheim	9h40
Départ	Neuf-Brisach	9h30	Départ	Blodelsheim	11h40
	Heiteren	10h15		Fessenheim	11h50
	Balgau	10h50		Balgau	12h10
	Fessenheim	11h05		Heiteren	12h45
Arrivée	Blodelsheim	11h20	Arrivée	Neuf-Brisach	13h30

L'agence postale se trouvait dans la maison Bader Emile au début du XXe siècle. Après 1948 une Recette Distribution Postale est installée au rez-de-chaussée de la mairie. En 1967 la Poste fut transférée dans le bâtiment de l'ancienne école des garçons.



*L'enseigne porte « Kaiserliche Postagentur »
L'agence postale sous le régime Allemand
dans la maison Bader en 1914-1918*



Etienne Mayer, facteur



Le bureau de la Poste en 1903

Annuaire téléphonique de Fessenheim, année 1954

Ouverture de la cabine : de 9 h à 12 h et de 15 h à 18 h, le dimanche de 8 h à 11 h
 Abonnés : de 8 h à 19 h, le dimanche de 8 h à 11 h

Les abonnés	N° d'appel
Anc. Entreprise Chagnaud L. et fils (Sté des travaux publics)	19
Billard (Etabl. de travaux publics) écluse de Fessenheim	12
- Même adresse	15
Coopérative de la Caisse mutuelle, agence de dépôts et de prêts	4
Electricité de France, région équipement hydraulique Nord	31
Furstoss Henri, Huilier	3
Furstoss Robert, Restaurant	7
Garage Goepp Charles, 3, rue Principale	14
Goepp Henri, moulin	8
Levy Charles, tissus, bonneterie	1
Mairie de Fessenheim	2
Presbytère catholique	13
Schelcher Louis, épicerie, tabac	6
Schwein Joseph, restaurant, menuiserie	9
Soletanche, entreprise de fondations et travaux hydrauliques	18
Theiller Paul, maréchal ferrant	5

Annuaire téléphonique de Fessenheim, année 1963

Ouverture de la cabine : de 9 h à 12 h et de 15 h à 18 h, sauf le dimanche
 Abonnés : service permanent

Bellicam Antoine, sellier, tapissier	19
--------------------------------------	----

Cie d'Entreprise élect. Mécan . et travaux publics, chantier Vogelgrun	16
Coopérative de la Caisse mutuelle, agence de dépôts et de prêts	4
Douanes, caserne de Fessenheim, rue des Seigneurs	48
Electricité de France, groupe de production hydraulique Rhin, usine de Fessenheim	44
Electricité de France, équipement hydraulique Nord	31
Furstoss Jean Baptiste, entreprise de construction	18
Furstoss Robert, restaurant	7
Garage Goepp Charles, 3 rue Principale	14
Gendarmerie	51
Goepp Henri, moulin	8
Levy Charles, tissus, bonneterie	1
Mairie de Fessenheim	2
Marchandon, service du génie rural et de l'hydraulique agricole, 25, rue des Jonquilles	30
Pompiers (Munchhouse)	8
Poste et Télécommunications, receveur	76
Presbytère catholique	13
Schelcher Louis, épicerie, tabac	6
Schubel et fils, sables et graviers, chantier	17
Services Généraux Communs Inter-Entreprise de la chute de Vogelgrun	35
Société de construction des Batignolles, chutes Marckolsheim et Rhinau	37
Theiller Paul, maréchal ferrant	5

Facteurs

- 1693 Heimburger, maître de Poste
1893 Jacques Bronner, Landbriefträger (facteur)
1911 Meyer Etienne, facteur



Photo 1911 Meyer Etienne, son épouse Guthmann Rosalie et leurs enfants Albert et Stéphanie



Deux apprentis postiers : Raymond Béringier et son frère René

† MAX † MOX † MARLA : DECOUVERTE D'UN *BAUOPFER* A MUSSIG

Anne Sophie STOCKBAUER

Les *Bauopfer* sont un aspect méconnu des rituels magiques attestés en Alsace au XVIII^e siècle. Véritables témoins de pratiques aujourd'hui disparues, ceux-ci sont des offrandes destinées aux esprits pouvant être dérangés lors de la construction d'un bâtiment, leur visée étant de protéger le foyer et de chasser toutes sortes de fléaux susceptibles de le détruire. Un de ces objets insolites a été retrouvé à Mussig il y a une trentaine d'années.

I. UNE DECOUVERTE FORTUITE

En mai 1980, l'on décide de démolir l'ancienne grange de la propriété de M. Jean Marbach (aujourd'hui décédé), située au 31, rue de Baldenheim. Lors du sciage d'une poutre reposant sur les fondations, le *Bauopfer* fut découvert à l'intérieur de celle-ci¹. Ce genre de cachette est tout à fait typique des *Bauopfer*. En effet, les cachettes les plus récurrentes pour ces objets sont les planchers, les poêles et les murs². Il est à noter que la propriété appartenait auparavant à la famille Goetz de Mussig, il est donc fort probable que ce soit l'un de ses membres qui ait réalisé cet objet.

II. COMPOSITION DU *BAUOPFER*

Le *Bauopfer* retrouvé à Mussig est composé de la manière suivante : il s'agit d'un petit sac de jute de 2.5 cm de diamètre contenant des grains de millet, autrefois cultivé en Alsace, ainsi qu'un rouleau de papier portant l'inscription † MAX † MOX † MARLA³.

La présence de céréales dans ce sac de jute renvoie au concept de fertilité. On peut donc raisonnablement supposer que l'une des visées de ce *Bauopfer* est d'assurer la fécondité du foyer, et pourquoi, pas de bonnes récoltes au propriétaire de la grange. L'inscription † MAX † MOX † MARLA est plus problématique dans la mesure où l'on est toujours incapable d'en comprendre le sens. Il semble évident qu'il s'agit d'une formule magique. Les trois croix rappelant la Sainte-Trinité, on peut conjecturer qu'il s'agisse d'une demande de protection divine sur l'habitation. Il est ici très intéressant de constater que rituels païens et chrétiens se mêlent en un seul objet. Par ailleurs, il semblerait que ce *Bauopfer* ait bien rempli son office, puisque lors du grand incendie de Mussig en 1891, la maison d'habitation a été détruite mais pas la grange⁴.

¹ Informations transmises par M. Norbert Reppel de Mussig.

² <http://de.wikipedia.org/wiki/Bauopfer>

³ Informations transmises par M. Norbert Reppel de Mussig.

⁴ *Idem*.

III. UNE PRATIQUE ATTESTEE DES LE NEOLITHIQUE

Le *Bauopfer* de Mussig s'insère dans une pratique qui remonte au Néolithique, avec une découverte semblable à Sofia, en Bulgarie. Lors de fouilles dans une habitation, une niche contenant deux figurines en terre cuite représentant des divinités païennes a été découverte dans un mur. Des découvertes semblables ont été faites en Bavière, en Pologne, en République Tchèque, au Danemark ou encore en Slovaquie⁵. Ce sacrifice de fondation se manifestait également par des sacrifices animaliers offerts aux esprits pouvant être dérangés lors d'une construction⁶.

Le *Bauopfer* de Mussig retrouvé en mai 1980 s'insère dans un contexte de religion populaire qui s'est manifestée en Alsace sous diverses formes. En effet, les pratiques chrétiennes en vigueur ont régulièrement été complétées par des pratiques plus anciennes aux origines païennes. Mêlant formule magique, céréales et une référence probable à la Sainte-Trinité, ce *Bauopfer* est un témoin incontestable de la religion populaire dans le canton de Marckolsheim au XVIII^e siècle.



Le sac et la poutre (photos de Jean-Philippe Strauel)

⁵ <http://de.wikipedia.org/wiki/Bauopfer>

⁶ Informations transmises par M. Norbert REPPEL de Mussig.

DROITS, PRIVILEGES ET EXEMPTIONS : LA SEULE SURVIE POUR NEUF-BRISACH AU DIX-HUITIEME SIECLE ?

Olivier CONRAD

En juin 1788, le Magistrat de la Ville de Neuf-Brisach soumet à l'Assemblée Provinciale d'Alsace un mémoire « tendant à obtenir la prorogation à perpétuité de tous les droits, privilèges et exemptions accordés en 1698 », au moment de la fondation de la ville¹. « Louis XIV, porte en préambule le mémoire, ayant jugé nécessaire de faire bâtir en Alsace une nouvelle ville qu'il nomma Neuf-Brisach, donna divers encouragements, privilèges et exemptions à ceux qui voudraient s'y établir et y construire des maisons ».

Plusieurs privilèges importants ont en effet été accordés par un édit de septembre 1698, signé par Louis XIV à Compiègne, aux personnes désirant s'installer dans la nouvelle cité, dans le but d'en attirer et d'en fixer un maximum² :

- Les étrangers bénéficient des mêmes droits et avantages que les régnicoles, sans qu'ils aient besoin d'être naturalisés, à charge pour eux de s'engager à bâtir une maison dans la ville sur un terrain qui leur est attribué par l'Intendant d'Alsace.
- Les bourgeois et habitants de la ville sont affranchis « de tous les droits d'entrée et de sortie pour les vins et autres denrées nécessaires à la vie, avec faculté de faire commerce de toutes sortes de marchandises, d'y établir des manufactures de tous genres sans payer pareillement aucun droit d'entrée ou de sortie ».
- Les bourgeois et habitants de la ville bénéficient également d'avantages fiscaux et financiers : pas de paiement de la taille, exemption du quartier d'hiver des troupes, du logement des troupes, de la corvée et de toutes autres « taxes de quelque nature qu'elles fussent ».
- La ville reçoit le droit de tenir deux marchés hebdomadaires et de quatre foires annuelles³.

Ces privilèges, qui sont importants, notamment le volet fiscal, accordés pour vingt années, sont prorogés pour vingt nouvelles années en 1718, puis en 1740⁴. Dans sa requête de 1788, le Magistrat de Neuf-Brisach note que « l'effet de cette grâce fut lent ; au bout des

¹ AHR C 1604 Mémoire tendant à obtenir la prorogation à perpétuité de tous les droits, privilèges et exemptions accordés en 1698.

² HALTER (Alphonse), *Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban. Neuf-Brisach*, Strasbourg, 1992, p. 21 et suiv. Le texte reproduit par Halter diffère quelque peu du mémoire du Magistrat en 1788. Les citations qui suivent sont extraites du mémoire. L'édit a été enregistré par le Conseil souverain d'Alsace le 8 octobre 1698.

³ CONRAD (Olivier), « Les foires et marchés à Neuf-Brisach au XIXème siècle », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, XVII (2004), p.97 à 102.

⁴ Prorogations par arrêts du Conseil du Roi du 7 avril 1718 et du 20 mars 1740.

vingt premières années, il y avait très peu de constructions de maison dans cette nouvelle ville, l'insalubrité de l'air infecté de vapeurs dangereuses causées par le remuement des terres fait périr un grand nombre de ceux qui avaient résolu de s'y établir dans cette ville, et les bâtiments communs étaient imparfaits ». Sombre, mais réaliste tableau. Alphonse Halter, dernier historien en date de Neuf-Brisach, a intitulé son chapitre consacré au XVIII^e siècle « une ville nouvelle et fragile »⁵.

La population n'atteint pas les chiffres escomptés par les autorités royales. En 1701, la ville compte environ trois cent cinquante habitants⁶. La population croît régulièrement, et significativement, pour atteindre le chiffre de mille six cent quatre vingt sept en 1775, mais près de la moitié des terrains réservés à des particuliers sont encore vacants après trois quarts de siècles. Différents arguments ont été avancés pour expliquer que la ville n'ait pas atteint l'importance voulue, et pour justifier les demandes de renouvellement des privilèges initiaux en 1718 et 1740⁷ :

- Les choix des autorités royales en matière de peuplement de la ville : d'importants avantages sont accordés aux arrivants, mais les calvinistes, les luthériens, les juifs et les anabaptistes sont refusés, et obligés de s'installer dans les communes voisines, alors qu'ils peuvent venir travailler à Neuf-Brisach⁸.
- La fréquence des maladies et des épidémies qui tuent régulièrement et n'incitent pas à venir s'installer dans la ville. La cause principale de ces maux est connue, les eaux croupissantes stagnent dans les fossés. Ils ont été asséchés, notamment en 1749, mais sans que le problème de l'évacuation des eaux usées de la ville n'ait été réglé : les infections se poursuivent⁹, jusqu'à ce que d'importants travaux réalisés à partir de 1766 permettent de régler, pour l'essentiel, ce problème.
- Le marasme de l'activité économique : les foires peinent à trouver des visiteurs ; l'absence de chemins et de routes directes vers les centres urbains de la province pénalise la cité.
- Le budget municipal, accaparé par les charges militaires (notamment le logement des troupes) et l'entretien des ouvrages (ponts, magasins, etc), ne permet pas d'améliorer et d'embellir la ville.
- Paradoxalement, un rôle militaire effacé tout au long d'un siècle où les fronts se trouvent ailleurs.

Les arguments utilisés par le Magistrat de Neuf-Brisach dans sa requête à l'Assemblée provinciale en 1788 sonnent comme un constat d'échec, un défaut de conception de l'œuvre de Vauban. Le volet militaire, la fortification, n'est pas en cause, mais

⁵ HALTER (Alphonse), *Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban...*, p. 43-74.

⁶ SCHLAEFELI (Louis), « Un monde éphémère : La société de la ville-Neuve de Brisach », *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, I (1986), p. 31-62.

⁷ HALTER (Alphonse), *Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban...*, p. 43-74.

⁸ Les autorités royales avaient aussi promis mille livres aux magistrats du Conseil souverain qui s'installaient à Neuf-Brisach après la démolition de la Ville de Paille. La plupart y ont renoncé et se sont installés à Colmar ou dans ses proches environs. HALTER (Alphonse), *Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban...*, p. 48-50.

⁹ Alphonse Halter donne le chiffre de 80 chefs de famille décédés en 1751. HALTER (Alphonse), *Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban...*, p. 72.

le reste, qui n'a pas fait l'objet des mêmes réflexions et attentions des concepteurs de cette nouvelle cité.

« Les suppléants observent que cette ville n'a aucun commerce, aucune possession territoriale, point de ban, point de communaux au point que les habitants sont obligés de louer des pâturages des communautés voisines pour nourrir leurs bestiaux,

que le défaut de commerce tient dans un état de langueur dans cette ville dont la bourgeoisie est réduite à tirer sa subsistance de la consommation de la garnison qui souvent et presque toujours est faible et présente peu de ressources,

qu'en temps de guerre les habitants désertent la ville en grande partie pour suivre ses troupes et faire quelques services à la suite des armées,

que la population suivant le rôle de la présente année est de 296 feux, dont 92 de veuves ou de filles, non compris l'Etat-major, le commissaire des guerres, les officiers de guet, ceux de santé, employés militaires et la garde d'artillerie ».

Pour ces raisons, « ces exemptions et privilèges (...) furent le seul motif qui engagea les habitants à s'y établir, mais s'ils cessent d'en jouir, ils n'auront plus d'intérêt à y faire leur domicile et la ville serait bientôt déserte ». Le parallèle est fait avec une autre cité militaire, Huningue, qui présente bien des similitudes, mais qui a l'insigne avantage d'être située sur le Rhin et de bénéficier ainsi d'une activité commerciale soutenue, et des ressources publiques et privées en découlant. Le Magistrat demande donc le maintien des privilèges et exemptions accordés en 1740.

La supplique des édiles de Neuf-Brisach est adressée à une nouvelle institution, l'Assemblée provinciale d'Alsace, mise en place en 1787 dans le contexte des réformes de la période prérévolutionnaire¹⁰.

L'Assemblée, dans une réponse datée du 29 août 1788, commence par reconnaître les spécificités de la ville (l'étendue limitée de son ban, l'absence de commerce), avant d'indiquer qu'il ne lui paraît pas opportun de proroger pour vingt ans les avantages consentis à la ville, sa situation pouvant changer radicalement (« peut-être le gouvernement trouverait-il cette place de guerre inutile et alors rangée dans la classe des simples villages, elle ne serait plus dans le cas d'aucune exemption »). Le contexte n'est pas au maintien des privilèges, l'époque de rédaction des cahiers de doléances est proche. En Alsace, nombre de débats ont porté sur l'abolition des privilèges, fiscaux en particulier. Il n'est donc pas surprenant que l'Assemblée provinciale, modérée à bien des égards, estime que les exemptions acquises par la ville, si elles devaient être reconduites, devraient être réduites : ses habitants devraient être assujettis aux impôts (Vingtième, Capitation) et soumis à la

¹⁰ VOGLER (Bernard), « L'assemblée provinciale d'Alsace, 1787 : une prise de conscience des problèmes régionaux à la veille de la Révolution », *L'Europe, l'Alsace et la France, problèmes intérieurs et relations internationales à l'époque moderne études réunies en l'honneur du Doyen Georges Livet pour son 70^e anniversaire*, Strasbourg, 1986. Les assemblées provinciales sont créées le 1^{er} mai 1787 par le ministre Loménie de Brienne. Ces assemblées furent ajournées le 15 octobre 1788 en raison de la convocation aux états généraux. Le roi nommait un certain nombre de membres de l'assemblée provinciale, qui eux-mêmes devaient désigner les autres membres pour former l'assemblée au complet. Les membres étaient distingués par ordre, le nombre des membres du tiers-état ne pouvant excéder ceux du clergé et de la noblesse réunis, et la présidence devait revenir à un membre du clergé ou de la noblesse. Le vote se faisait par tête, avec doublement des voix du tiers-état. Entre les sessions, les pouvoirs étaient exercés par une commission permanente appelée « bureau intermédiaire » ou « commission intermédiaire ». Ces assemblées se chargèrent de la répartition et la levée des impôts, mais aussi des travaux publics (routes et canaux) ou de la politique économique et sociale (soutien aux manufactures, traitement de la mendicité, ateliers de charité, secours de bienfaisance, formation d'écoles de dessin, de chirurgie, d'obstétrique...).

corvée. L'assemblée engage toutefois la ville à solliciter auprès des autorités compétentes des franchises sur certaines denrées et marchandises, à étudier l'installation d'activités artisanales et manufacturières.

Fi des privilèges, malgré la spécificité de la cité, que la ville se prenne en main et se donne les moyens de créer de la richesse.



Plan de Neuf-Brisach en 1748. Archives de la Ville de Neuf-Brisach

ETUDE DE L'EVOLUTION DE LA POPULATION DE MUSSIG AUX DIX- HUITIEME ET DIX-NEUVIEME SIECLES

Dans son ouvrage « Description topographique, historique et généalogique de l'Alsace » publié en 1783, Charles de Hautemer (1717-1794), décrit Mussig comme un petit village de quarante feux et deux familles calvinistes à Breitenheim (Jehl Jean Michel 3 enfants, Kuhn Charles cordonnier)¹.

Ces chefs de familles peuvent être déterminés par l'étude des registres paroissiaux². Sont présents en 1783 : Biehler Isaac tisserand avec 9 enfants, Bohler Martin 2 enfants, Braun F-Antoine 6 enfants, Bulber Joseph cordonnier 6 enfants, Burger Michel 6 enfants, Fenninger Anne Marie, Clausmann Abraham tailleur 6 enfants, Ebner F-Xavier 3 enfants, Engel Louis prévôt 9 enfants dont 5 foyers de ses fils, Fichter Antoine tisserand avec 5 enfants, Friedrich Michel maçon, Frühe Oswald appariteur avec 7 enfants, Georgenthum Oswald sa mère et ses 4 enfants, Goetz Louis 8 enfants, Groell Louis berger et ses 10 enfants, Hamann Mathias avec 4 enfants, Haug Joseph avec 10 enfants, Heinimann Antoine tisserand de lin avec 2 enfants, Horny J-Georges menuisier et charron avec 2 enfants, Jehl J-Georges et 5 enfants, Jehl Ignace 4 enfants, Jehl Mathias 12 enfants, Kammerer Michel 2 enfants, Kessenheimer Christian cordonnier 3 enfants, Kimmich Mathias avec 1 enfant, Kissenberger Antoine avec 4 enfants, Kohler Joseph 5 enfants, Kugler Jacques 1 enfant, Lauffenburger Jean 1 enfant, Litty Caspar 9 enfants dont Litty Joseph 5 enfants et Antoine, Loos Caspar cordonnier avec 9 enfants, Losser Georges forgeron avec 7 enfants, Matt Jean 3 enfants, Matt Jean 6 enfants, Meyer Pierre 2 enfants, Meyer Jacques berger avec 5 enfants, Ottenwaelter Antoine 3 enfants dont Jacques avec 2 enfants, Ottenwaelter Oswald avec 8 enfants dont Oswald avec 1 enfant et Georges avec 1 enfant, Roedele Jacques 4 enfants, Roelly(Groell) Louis berger avec 7 enfants, Schifferle Antoine 1 enfant, Schmitt François 3 enfants, Schmitt Georges 2 enfants, Schmitt Jean 6 enfants, Schneider Jean 4 enfants, Schneider Louis 3 enfants, Schneider Michel 1 enfant, Schultz Michel tailleur 3 enfants, Schultz Jean tailleur 3 enfants, Schwartz Mathias aubergiste au Schnellenbühl avec 1 enfant, Schwartz Pierre 2 enfants, Sichler François Antoine le curé, Sichler Louis instituteur 3 enfants, Sittler Oswald 1 enfant, Sittler Antoine avec 2 enfants, Spiegel Ignace, Stoeckel Antoine 7 enfants, Stoeckel Oswald 1 enfant, Stoeckel Pierre 4 enfants, Untz Michel 4 enfants, Untz Jean 7 enfants, Untz Jean Michel 4 enfants, Untz Louis 1 enfant, Werth Georges tisserand en lin 3 enfants, Zimmermann Jean 4 enfants.

Ce qui donne environ soixante-douze foyers (les enfants habitent souvent avec les parents) et environ quatre-cent cinquante personnes.

L'étude des recensements à partir de 1836³ donne une idée précise de l'évolution de la population. On y retrouve le nom le nom et la composition des familles.

¹ L'article de Michel Knittel dans *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, V (1992), page 19-34.

² Relevé des RPs de Mussig de Pierre Marck

³ Consultable sur <http://population.bas-rhin.fr/ellenbach/>

Nom et surnom jadis par les parents	Profession	Le nombre des enfants	Le nombre des enfants	Le nombre des enfants	Le nombre des enfants	Le nombre des enfants
Joseph Mussig	Professionnel	1	1	1	1	1
Joseph Mussig	id.	1	1	1	1	1
Joseph Mussig	id.	1	1	1	1	1
Joseph Mussig	id.	1	1	1	1	1
Joseph Mussig	id.	1	1	1	1	1
Joseph Mussig	id.	1	1	1	1	1
Joseph Mussig	id.	1	1	1	1	1

Année	Enfants	Hommes mariés	Veufs	Filles	Femmes	Veuves	Maisons	Ménages	Total
1836	232	110	20	262	112	20			756
1841	232	110	20	262	112	20			756
1846	227	114	20	265	114	25	133	152	765
1851	241	113	21	269	113	28	141	164	785
1856	249	106	23	281	106	30	139	163	795
1861 Mussig	258	124	23	286	125	24	143	175	817
1861 Schnellenbühl							1	1	10
1861 Breitenheim							2	2	13
1866 Mussig	279	124	26	311	125	29	155	189	880
1866 Schnellenbühl							1	1	5
1866 Breitenheim							2	2	9

D'UN LIEU DE CULTE A UN AUTRE : FRAGMENTS D'HISTOIRE AUTOUR DES EGLISES DE MUSSIG (1802-1892)

Le diocèse alsacien, à l'instar de la majorité de la France, se caractérise tout au long du XIX^e siècle par son renouveau et sa vitalité religieuse. Cette dernière se traduit notamment dans la construction de nouveaux édifices religieux. Un peu partout en Alsace fleurissent ainsi de nouvelles églises durant le XIX^e siècle. La paroisse de Mussig s'inscrit elle aussi dans cette dynamique puisque pas moins de trois églises se succèdent dans le même siècle.

I. D'un édifice de culte vétuste à une nouvelle église (1802-1837)

On dispose de peu d'informations sur la première église étudiée, à savoir celle en place au début du siècle. Dès 1802 dans *l'Enquête de l'An XII*, une initiative de l'évêque Mgr Saurine ayant pour but de dresser un bilan de la société paroissiale du diocèse, l'église de Mussig est qualifiée d'antique¹. La construction d'un nouveau bâtiment de culte s'avère rapidement nécessaire.

Celle-ci va s'amorcer dans le second tiers du siècle : dès 1835, l'architecte de l'arrondissement de Sélestat, Antoine Ringeisen rédige un mémoire explicatif des travaux à exécuter pour la construction de la nouvelle église. Dans celui-ci, il explique que l'église est trop petite et mal située, étant placée dans le cimetière paroissial. Un nouveau terrain a donc été acheté dans la rue principale de Mussig afin que la nouvelle église soit mieux localisée².

Il est donc prévu de démolir l'ancienne église et de construire la nouvelle sur le terrain en avant de l'ancien cimetière. Antoine Ringeisen conçoit une église capable d'accueillir 480 personnes. La longueur totale de la nef est de 25 mètres pour une largeur de 13,60 mètres. Le chœur quant à lui est long de 10,60 mètres et large de 7,50 mètres. L'entrée principale est située sous le clocher. Ce dernier comprend par ailleurs trois étages : un premier à la hauteur du jubé, un second au niveau du grenier et enfin le beffroi, ce qui mène l'édifice à une hauteur totale de 22,05 mètres et une galerie haute de 16,25 mètres.

L'architecte insiste pour que les matériaux fournis soient de première qualité. La chaux et le bois de charpente sont issus des environs de Mussig³, le sable est tiré de l'III, les moellons proviennent de Saint-Hyppolite et de La Vancelle, la pierre de taille des carrières et Dinsheim et Gresswiller, le plâtre de Bergheim, et enfin le fer est originaire des forges de Rothau. Un premier devis estime le montant total des travaux à 59 500 Francs⁴.

En 1837, la nouvelle église est sous toit, et l'on estime que les travaux seront achevés pour l'année suivante. Quelques travaux supplémentaires sont également exécutés en 1838, le conseil municipal demandant le remplacement de la couverture plate initialement prévue pour le clocher⁵ par une construction plus élancée, répondant à un désir communiqué par le

¹ ARCHEVÊCHE DE STRASBOURG, *Enquête de l'An XII*

² BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : *Mémoire explicatif des travaux à exécuter pour la reconstruction de l'église (1835)*

³ BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : *Devis et avant-métrage pour la construction de bancs d'église et du plancher au dessous (1837)*

⁴ BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : *Premier devis et avant-métrage (1835)*

⁵ BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : *Devis et avant-métrage de la construction du clocher (1838)*

voisinage. Une coupole en ardoise est donc édiflée sur le clocher, celle-ci étant surmontée d'une lanterne en cuivre, elle-même coiffée d'une flèche en ardoise et complétée par un globe et une croix⁶. Les travaux s'achèvent en 1839 avec l'installation d'une troisième cloche qui vient compléter les deux issues de l'ancienne église⁷.

La construction de l'église de Mussig s'insère dans la vague de construction d'édifices religieux qui marque la France et à plus petite échelle le doyenné de Marckolsheim dans le second tiers du XIX^e siècle. En effet, entre 1833 et 1837, les églises d'Artolsheim, Bootzheim, Diebolsheim, Marckolsheim et Wittisheim sont également en cours d'édification⁸.

II. L'église en flammes : l'incendie du 1^{er} mai 1891

La nouvelle église de Mussig fait la fierté de ses paroissiens, et la vie liturgique se poursuit sans encombre les décennies suivantes. Cependant, l'église sera le théâtre d'un drame un peu plus de quarante-cinq ans après sa construction. Le 1^{er} mai 1891, un incendie éclate à Mussig, et le vent qui souffle ce jour-là le propage dans une grande partie du village, ravageant au passage l'église. Le curé Alphonse Gapp fournit d'ailleurs une description détaillée du sinistre dans une lettre adressée au vicaire capitulaire quelques jours après l'évènement⁹ :

« Mussig, le 4 Mai 1891

Monsieur le Vicaire Capitulaire,

Je me permets de vous donner quelques détails au sujet de la terrible catastrophe qui a frappé ma paroisse. Vendredi dernier [le 1^{er} mai 1891], fête des Sts Apôtres Philippe et Jacques est un jour férié pendant le quel cependant on vaque aux travaux les plus nécessaires. Les heures d'adoration étaient assez bien suivies, surtout l'heure de midi à 1 heure où l'église était remplie de monde. Personne ne pensait que le soir l'église ne serait plus qu'une ruine. C'est à 3 heures que le tocsin annonça le commencement du sinistre qui éclata dans une toute petite maison. En temps ordinaire on aurait facilement pu devenir maître du feu. Malheureusement un vent violent soufflait. Il porta le feu dans un hangar rempli de paille qui était accolé à une grange remplie de foin et de paille. Le feu trouva rapidement un aliment abondant et se propagea d'une manière effrayante. Au bout de 20 minutes une 12^e de propriétés étaient en flammes. La chaleur était insupportable. Pendant au moins une ½ heure nous étions réduits à notre seule pompe à incendie. Pendant que nous cherchions à combattre vainement contre le feu, un second foyer se fit. Par le vent le feu se communiqua vers l'autre bout du village vers Baldenheim et fit d'énormes dégâts avant que la pompe à eau de ce lieu arriva sur place. Le vent tourbillonna et prit aussi les maisons de l'autre côté de la rue, tant sur le 1^{er} que dans le 2^e foyer de l'incendie. Du reste rien ne peut étonner lorsque l'on apprend que jusqu'à Bindernheim volèrent les débris enflammés. Baldenheim était en éveil, car une pluie de feu tomba sur le village. Le feu, après

⁶ BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Mémoire explicatif des travaux supplémentaires à exécuter pour la construction du clocher (1838)*

⁷ BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Procès verbal de réception (1842)*

⁸ STOCKBAUER, Anne-Sophie, *Dieu dans le monde rural alsacien*, Mémoire de recherches en sciences historiques, Université de Strasbourg, 2012

⁹ ARCHEVÊCHE DE STRASBOURG, *Lettre du curé Gapp au vicaire capitulaire datée du 04 mai 1891*

avoir entre autres habitations, dévoré la propriété du trésorier et du président du conseil de Fabrique, se communiqua en même temps à l'école et à l'église. L'école fut en un instant un brasier. Quant à l'église qui est à 50 pas tant de la maison du président que de l'école qui est en face de cette première, on vit d'abord au pied de la croix de la tour une légère fumée qui fut suivie bientôt d'une flamme. Au bout de quelques instants la flèche était tout en feu. Bientôt le beffroi fut atteint. Les cloches fondirent ou se brisèrent et tombèrent d'étage en étage. La grande cloche est entière mais toute bosselée, les 2 autres sont en pièces et en partie fondues.

Tout le monde était dans la consternation et oubliait ses propres malheurs en voyant brûler leur si chère église qui devenait de jour en jour plus belle. Le moment terrible fut surtout celui où le feu gagna la toiture. Dans toute la longueur de la nef une fumée noire s'échappa d'abord de dessous les tuiles et un moment après toute la toiture était en feu. Bientôt le plafond s'effondra et le feu étendit ses ravages dans l'intérieur de l'église. Nous avons sauvé ce qu'il était possible de sauver. Cependant l'orgue, la tribune, la chaire, le baptistaire, les autels et les bancs devinrent la proie des flammes. Le St sacrement fut à temps porté au presbytère où il est encore maintenant. De même aussi les pierres d'autel, les stations, les statues, les vases sacrés, le linge, la cire et les ornements sont sauvés. Une des pierres d'autel sert au service divin dans la petite chapelle. C'est une de ces chapelles qui servent de reposoirs à la procession de la fête-Dieu. Pendant l'office de hier et d'aujourd'hui la paroisse était stationnée autour et devant la petite chapelle qui mesure seulement 2 à 3 mètres carrés.

A cause de la rapidité avec laquelle le feu s'est propagé, mes pauvres paroissiens n'ont pu sauver qu'en partie leur bétail. Quant aux meubles, linges etc presque tout a péri. Le plus grand nombre n'a que les habits qu'ils avaient sur le corps. Le trésorier entre autres n'a rien pu sauver dans sa maison d'habitation. Il a de plus perdu un cheval, 3 bêtes à cornes et 4 porcs. Son voisin a tout perdu et n'a même pas pu sauver son argent. 3 chevaux lui ont péri. 2 autres familles, l'une de 7 et l'autre de 8 enfants n'ont même pas pu sauver leurs habits. De plus les objets sont assurés imparfaitement, on espérait qu'à l'occasion d'un sinistre on pourrait sauver les meubles et objets d'agriculture. 28 ménages sont atteints : environ 80 bâtiments sont brûlés et 4 ou 5 endommagés. Louange soit rendue à nos voisins qui non seulement sont venus à notre secours pour éteindre l'incendie, mais aussi en nous apportant leurs dons. Des voitures remplies de pain, de viande, de pommes de terre, de betteraves, de foin et de paille viennent journellement. Mes paroissiens incendiés ont trouvé un abri dans leurs familles et amis épargnés par le feu. Le bétail aussi est logé.

On parle d'élever une baraque pour les écoles. Nous pensons arranger la chose de manière à ce que la baraque pourra servir aussi d'église en ménageant un petit chœur avec sacristie, en attendant la reconstruction de l'église. D'après l'avis de Mr l'architecte Heinrich, envoyé par Mr le Kreisdirector, les murs fendus tant de la tour que de l'église n'ont plus que la valeur des pierres. Le feu a été trop intense : les murs n'ont à son avis plus assez de consistance pour supporter le poids de la charpente. Dans le cas où en effet les murs devraient être rasés, on pourrait un peu allonger l'église qui est trop petite pour notre population qui en 10 ans a augmenté de 60 âmes. Nos 3 écoles comptent au-delà de 200 enfants.

Lorsque la charpente de l'église se fut effondrée le vent tourna du sud-ouest vers le sud-est. Si le vent avait tourné plus tôt tout le côté où se trouve le presbytère aurait péri. Dieu ne l'a pas permis : il a trouvé que nous étions assez éprouvés. Mes appartements servent de remise aux ornements. Une des pièces sert au St Sacrement que je ne puis mettre

dans la petite chapelle. Le lieu n'est pas assez sûr. Au nom de mes paroissiens je vous remercie humblement pour le don que vous nous avez si généreusement accordé, ainsi que pour la décision que vous avez bien voulu prendre quant aux quêtes dans les églises du diocèse.

Mr le Secrétaire d'Etat de Puttkammer qui était ici avec le Bezirkpräsident samedi dernier a remis au maire mille Mark et déposé entre les mains de Mr le Kreisdirector encore 2000 Mark. Les besoins sont nombreux, mais nous voyons aussi avec confiance que la charité pense à nos besoins.

Veuillez agréer, Monsieur le Vicaire Capitulaire, l'expression de notre plus profonde gratitude.

Votre très humble serviteur,

Alphonse Gapp curé ».

Le sinistre fait également l'objet de plusieurs articles de journaux, complétant, voire contredisant les informations apportées par le curé de Mussig :

Journal d'Alsace et Courrier du Bas-Rhin du 03 mai 1891 :

Schlestadt, 2 mai. – Un incendie a éclaté cette nuit [alors que le curé Gapp mentionnait qu'il avait eu lieu l'après-midi] à Mussig (canton de Marckolsheim) ; quarante maisons, l'église et la mairie sont détruites.

Journal d'Alsace et Courrier du Bas-Rhin du 05 mai 1891 :

Mussig. – Les Nouvelles alsaciennes donnent les détails suivants sur le terrible incendie à Mussig que nous avons signalé dans les Dernières Nouvelles de notre numéro d'avant-hier : « L'incendie a éclaté le 1^{er} mai, à 2 heures et demie de l'après midi. On pouvait très bien voir à Schlestadt (c'est-à-dire à 8 kilomètres de Mussig) la fumée et parfois aussi les flammes. L'alerte a été donnée à tous les corps de pompiers des localités environnantes. Vers 4 heures et demie, les pompiers de Schlestadt ont été appelés par dépêche et immédiatement l'alerte a été donnée dans la ville. Trois pompes, avec le personnel nécessaire, se sont rendues aussitôt à Mussig. A leur arrivée, la moitié du village était en flammes, et le vent, qui soufflait en tempête, poussait les étincelles depuis l'extrémité sud du village jusqu'à l'avant-dernière maison de la direction opposée. Les pompiers ont dû se borner à sauver les bâtiments qui étaient encore debout, et ils ont réussi en partie. Plus de 80 maisons ont été réduites en cendres ; la maison commune et la magnifique église, récemment construite, sont détruites. Plusieurs habitants ont pu sauver le mobilier et les ornements à l'intérieur de l'église, la tour étant déjà enveloppée de flammes. Les deux cloches [au lieu de trois] ont été fondues et il ne reste plus de l'église que les quatre murs. Il y avait sur les lieux 30 à 40 pompes de différentes localités, qui ont travaillé toute la nuit et ont réussi à sauver les quelques maisons qui sont encore debout. M. Poehlmann, directeur d'arrondissement, qui était aussi accouru sur les lieux, a payé largement de sa personne ; on le voyait porter de l'eau et donner des ordres au milieu d'une fumée épaisse. Les maires des communes voisines étaient aussi présents.

On nous annonce, à la dernière heure, que 80 à 100 bâtiments, non compris l'église et la maison d'école (servant de maison commune) sont devenues la proie des flammes. Plus de la moitié de ces bâtiments ne sont pas assurés. Beaucoup d'habitants n'ont rien pu sauver et sont sans ressources et sans asile. Les Nouvelles alsaciennes, qui paraissent à Schlestadt, ont ouvert une souscription en faveur des victimes de ce sinistre.

Une correspondance particulière que nous avons reçue ce matin confirme tous les détails qu'on vient de lire. Elle ajoute toutefois ce détail navrant que deux enfants sont restés dans le feu [information non confirmée par le curé de Mussig]. Environ 15 têtes de bétail ont péri. L'évêché de Strasbourg a fait remettre au comité de secours une somme de 4000 m. pour parer aux plus pressants besoins. Sur l'initiative des MM. Les vicaires capitulaires, une collecte sera organisée dans les églises catholiques au profit des nombreuses victimes du sinistre. »

L'Ami du peuple du 10 mai 1891 fournit un article semblable à ceux du Journal d'Alsace et Courrier du Bas-Rhin. Il précise cependant que le journalier Georges Untz, soupçonné d'être à l'origine du sinistre, a été arrêté. Celui-ci s'était déjà rendu coupable d'un fait similaire quelques mois auparavant¹⁰. L'*Elsässische Nachrichten* du 06 mai 1891 précise que les vitraux ont été installés une semaine avant le sinistre pour la fête de Pâques. Les ardoisiers-couvreurs travaillaient sur le toit de l'église, dont tout un côté était à découvert. Les flammèches portées par le vent ont donc de cette manière trouvé du combustible.

III. La reconstruction de l'église (1892)

Malgré le drame qui vient de se jouer dans leur village, les paroissiens de Mussig ne se laissent pas abattre puisque dès 1892, une nouvelle église est en chantier, sous la direction de l'architecte Heinrich. Celle-ci, toujours visible de nos jours, est construite très rapidement et a été consacrée le 22 Juin 1898¹¹ par Monseigneur Charles Marbach, évêque auxiliaire du diocèse.

La visite canonique de la paroisse de Mussig datée du 27 octobre 1927 fait état d'une église de style Renaissance. Le maître-autel et les deux autels secondaires appartiennent également au même style. L'intérieur de l'église ainsi que les deux sacristies ont été mis en peinture deux ans auparavant par l'atelier Buch de Colmar. Les vitraux proviennent des Ateliers Ott de Strasbourg, et les boiseries, à l'instar de l'église Saint-Etienne de Mackenheim, ont été fournies par les Ateliers Klem de Colmar. Le rapport de la visite canonique précise encore que les boiseries, la chaire, les orgues, les autels et les confessionnaux sont embellis par des dorures¹². Enfin, trois cloches viennent compléter cet ensemble, jouant respectivement les notes fa, sol et la.

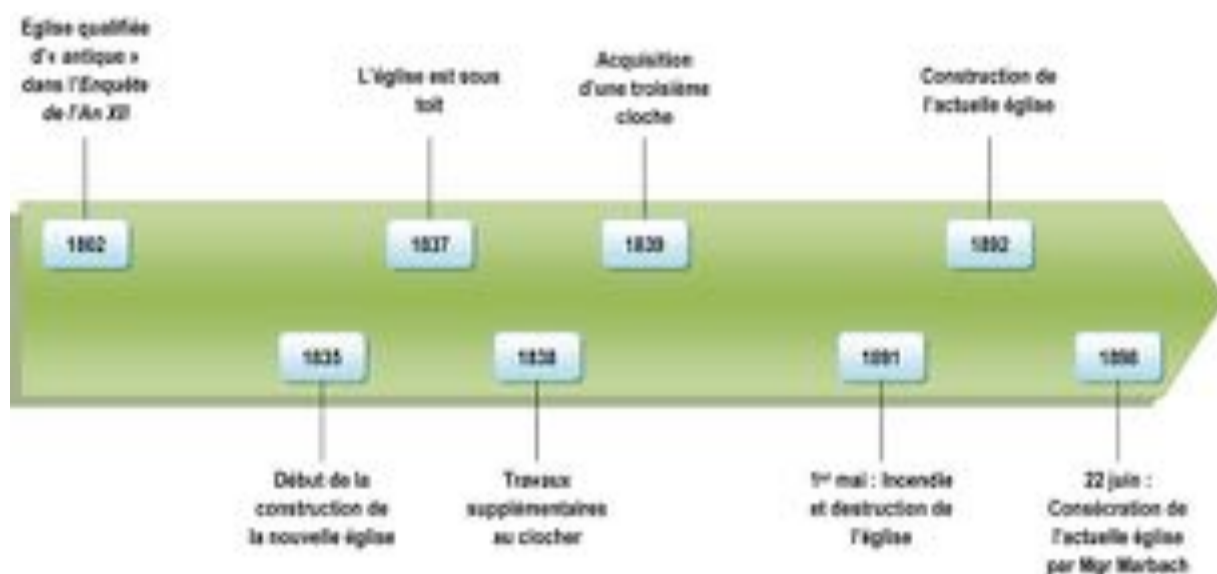
La paroisse de Mussig a connu un dynamisme certain au cours du XIX^e siècle, participant à la vague de construction d'édifices religieux caractéristique du second tiers de cette période. Elle n'a toutefois pas été épargnée par les sinistres et reste à ce jour la seule paroisse du doyenné de Marckolsheim dont l'église a été détruite par un incendie au XIX^e siècle. Néanmoins, la rapidité de sa reconstruction témoigne de la ferveur religieuse qui habite ses paroissiens, ferveur qui se manifeste également dans d'autres aspects de la vie religieuse.

¹⁰ *Ami du peuple* du 10 mai 1891

¹¹ Information confirmée par Monsieur Jean-Louis ENGEL, archiviste de l'Archevêché de Strasbourg

¹² ARCHEVÊCHE DE STRASBOURG, *Visite canonique de la paroisse de Mussig* du 27.10.1927

LES EGLISES DE MUSSIG EN QUELQUES DATES...



Bibliographie

Ami du peuple du 10 mai 1891

ARCHEVÊCHE DE STRASBOURG, *Enquête de l'An XII*

ARCHEVÊCHE DE STRASBOURG, *Lettre du curé Gapp au vicaire capitulaire datée du 04 mai 1891*

ARCHEVÊCHE DE STRASBOURG, *Visite canonique de la paroisse de Mussig du 27.10.1927*

BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Mémoire explicatif des travaux à exécuter pour la reconstruction de l'église (1835)*

BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Premier devis et avant-métrage (1835)*

BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Devis et avant-métrage pour la construction de bancs d'église et du plancher au dessous (1837)*

BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Devis et avant-métrage de la construction du clocher (1838)*

BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Mémoire explicatif des travaux supplémentaires à exécuter pour la construction du clocher (1838)*

BIBLIOTHEQUE HUMANISTE DE SELESTAT, *Fonds Antoine RINGEISEN, Mussig : Procès verbal de réception (1842)*

Elsässische Nachrichten du 03 mai 1891

Elsässische Nachrichten du 05 mai 1891

Journal d'Alsace et Courrier du Bas-Rhin du 03 mai 1891

Journal d'Alsace et Courrier du Bas-Rhin du 05 mai 1891

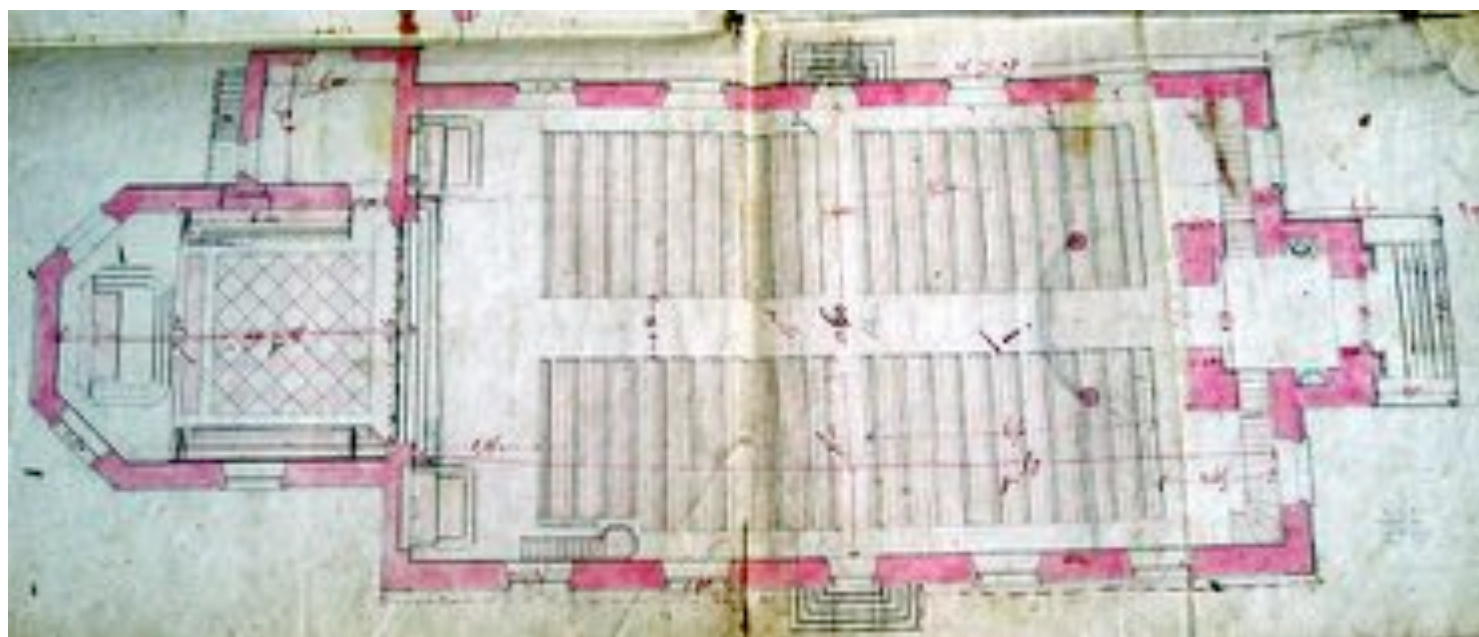
STOCKBAUER, Anne-Sophie, *Dieu dans le monde rural alsacien*, Mémoire de recherches en sciences historiques, Université de Strasbourg, 2012



Plan de l'église de Mussig daté de 1835, Fonds Antoine Ringeisen, Bibliothèque Humaniste de Sélestat
(Photographie : A.S Stockbauer)

*

Plans de l'église de Mussig daté de 1835, Fonds Antoine Ringeisen, Bibliothèque Humaniste de Sélestat (Photographie : A.S Stockbauer)



DANS LE CHŒUR DE L'ÉGLISE DE MUSSIG: LES TRÈS BEAUX VITRAUX DE SAINT – OSWALD

Norbert REPPEL

L'ÉGLISE : REPÈRES HISTORIQUES

Après que le village ait perdu le quart de sa population au tournant du dix-neuvième siècle, comptant 312 habitants en 1803 contre 440 en 1790, cette dernière connaît une croissance rapide pour atteindre les 700 habitants en 1836. De ce fait, l'église, qui ne peut contenir que 250 paroissiens, devint trop petite. Pour des raisons de sécurité, l'on décide de construire un nouvel édifice plus vaste. De cette construction qui s'étale de 1837 à 1842, retenons principalement l'installation d'une horloge Schwilgué en 1840 et d'un orgue Stiehr – Mockers (facteurs à Seltz) en 1842.

Survient le terrible incendie qui ravage le village le 1^{er} mai 1891, emportant dans les flammes les trois bâtiments publics, à savoir la mairie, l'école, l'église ainsi que vingt-trois habitations, vingt-cinq étables, autant de granges et quatorze séchoirs à houblon ou tabac. Combattu par douze corps de sapeurs-pompiers, l'incendie est visible depuis la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg.

La dernière décennie du siècle est donc marquée par la construction d'une nouvelle église, à peine cinquante-cinq ans après l'édification de la précédente : elle s'étale sur les années 1892 et 1893. En 1893 et 1894 est installé un orgue Martin Rinckenbach, facteur à Ammerschwihr, orgue solide, fiable, avec un très beau buffet en chêne, OPUS 36, connu pour être un « témoin authentique de la grande époque Rinckenbach ». Les vitraux mis en place dans cette vaste église comprennent alors un motif coloré en leur centre, représentant les mystères du Rosaire, entouré de verre coloré également. Les travaux de reconstruction sont définitivement achevés en 1897 et l'église est consacrée le 20 juin 1898 par Monseigneur Marbach « sous le nom et l'invocation de St Oswald, roi et martyr ».

Belle et imposante au centre du village, l'église est à nouveau meurtrie à la fin de la Seconde Guerre mondiale, plus exactement dans la nuit du lundi 4 au mardi 5 décembre 1944, lorsque le souffle de l'explosion d'une bombe tombée sur le côté nord de l'église provoque l'éclatement des vitraux. Mais la fin de la guerre est proche et le village libéré le 1^{er} février 1945. Pour la fête de la Libération prévue le dimanche 11 mars, un vitrage provisoire soutenu et entouré de planches de bois est mis en place.

LES VITRAUX ACTUELS

Dès la fin de la guerre, le curé de la paroisse Maximilien Ruthmann, installé depuis le 1^{er} juin 1938, entreprend de remettre en place de nouveaux vitraux et s'assure les services de l'entreprise Georges Thomas, vitriers de père en fils depuis 1878 à Valence dans la Drôme. Celle-ci installe dès 1948 dans le chœur de l'église deux magnifiques vitraux (Voir l'inscription au bas du vitrail de droite : *Thomas, Valence, 1948*) réalisés d'après des

« dessins et cartons » de Théodore Gérard Hanssen. Suite à un courriel de Rémy Losser de la Section Patrimoine et Histoire locale de Mussig, il y a de ça une dizaine d'années, le fils de Georges Thomas, Michel Thomas nous a adressé un certain nombre de photocopies de documents de l'époque : échanges de courriers avec le curé, devis, descriptions de maquettes, et a affirmé posséder encore la maquette sur calque de ces vitraux.

Un courrier, daté du 3 janvier 1946, adressé par G. Thomas au curé de la paroisse a particulièrement retenu notre attention : « L'artiste qui en est l'auteur, a déjà fait un grand nombre de vitraux et, de plus, est chargé de la composition d'une partie des vitraux du Sacré-Cœur de Paris. De plus, il a des attaches en Alsace, puisque Madame Hanssen est la nièce d'un général alsacien, elle est originaire de Cernay. »

Dans un autre courrier, daté du 9 juillet 1946, il écrit : « J'ai tenu ces vitraux de tonalité rouge, couleur d'amour, et qui convient très bien pour le chœur des églises. »

Ainsi donc s'explique la beauté exceptionnelle de ces deux vitraux décrivant la vie de St Oswald ; ils ont toujours émerveillé les observateurs par la densité et la richesse de leur composition, la lumineuse beauté des couleurs et l'éclat des rouges au coucher du soleil ainsi que l'authenticité des étapes marquantes de la vie du saint. Il est à noter que parmi les références de l'entreprise Thomas figurent entre autres Saint Louis des Invalides, l'Abbaye du Val de Grâce et la Tour Saint Jacques à Paris, la Basilique Saint Denis ainsi que les cathédrales de Vienne, Grenoble, Aix en Provence, Valence et la Primatiale Saint Jean à Lyon.

Le télégramme de M. le Curé demandant l'exécution des travaux est daté du 4 septembre 1947 et ceux-ci sont réalisés en atelier, puis sur place durant l'hiver et achevés au début du printemps 1948.

Note : Les autres vitraux de l'église ont été réalisés par l'entreprise Gerrer de Mulhouse en 1950 et 1951, puis achevés en 1955. Ils représentent de fort belle façon les mystères du Rosaire : mystères joyeux sur le côté nord de la nef et à l'entrée du chœur, mystères glorieux sur le pendant sud. Nous pouvons également qualifier ces vitraux de remarquables tant par la beauté des couleurs que par les multiples références aux Ecritures Saintes que l'observateur retrouvera avec admiration.

SAINT OSWALD, ROI ET MARTYR

Préliminaire : L'Angleterre au septième

siècle.

Alors que les Celtes ont propagé leur civilisation jusqu'en Irlande et en Ecosse, les Romains atteignirent seulement la limite de l'Ecosse et n'allèrent pas en Irlande. On



L'Angleterre au début du Moyen Age. Source : France Loisirs, *Atlas historique de l'apparition de l'homme sur la terre à l'ère atomique*, Paris, 1997, p. 124.

considère généralement qu'autour de l'an 600, l'Irlande, l'Ecosse et une partie de l'Angleterre sont christianisées, certaines populations celtes britanniques dès le quatrième siècle, d'autres, celtes d'Irlande à partir du cinquième siècle. Saint Patrick meurt en Irlande vers 461. Colomban, moine missionnaire irlandais arrive en Gaule en 590, la traverse et fonde Luxeuil. Il meurt entouré d'un grand prestige à Bobbio dans le nord de l'Italie. Un de ses disciples, Saint Gall, fonde le monastère de Saint Gall en Suisse. Le christianisme pénètre difficilement au cœur de l'Angleterre et seulement dans le nord de l'Angleterre au cours du septième siècle, grâce au roi Edwin (623 – 633), oncle d'Oswald, alors que le pays doit faire face aux envahisseurs venus du continent, Saxons, Jutes et Angles. Malgré ceci il continue de s'étendre et l'Angleterre compte déjà sept évêchés à partir de la seconde moitié du septième siècle, dont celui d'York. (Source : Histoire ecclésiastique par Bède le Vénérable, + 735).

SAINT OSWALD, SA VIE, LES VITRAUX

En Northumbrie, correspondant en gros au nord de l'Angleterre, Oswald est un « roi aimé, charitable, vaillant et pieux ». Il naît vers 605, second fils du roi Aethelfrith, donc « chef né pour la Bernicie ». Sa mère Acca, sœur d'Edwin, le rattache à la maison royale de Deira.

Oswald a un frère plus jeune Oswy (612 – 670). Son père Ethelfried meurt dans un combat, tué par Raedwald, roi d'Estanglie, vers 617. La famille, païenne, doit fuir et se réfugie en Ecosse et en Irlande, tandis que l'oncle d'Oswald, Edwin règne en Northumbrie. A ce moment, Oswald se convertit et « reçoit le baptême par les moines du monastère d'Iona. »

En 633, son oncle Edwin, roi de Northumbrie, meurt au combat contre Cadwallon, roi chrétien de Gwynedd (nord de l'actuel Pays de Galles) allié à Penda, roi de Mercie, saxon et païen. Un cousin d'Edwin rallie alors les Saxons de Deira, tandis qu'Eanfrid, frère aîné d'Oswald, obtint la Bernicie. Tous deux meurent au combat. Arrive donc Oswald, « qui à 30 ans, incarne une famille royale » et réunit la Northumbrie. A la tête de son armée, il remporte contre le roi celte Cadwallon une « éclatante victoire » en 634 à Hefenfelth (localisé à St Oswald's, au nord de Hexam dans le Northumberland).

« Au matin de la lutte, Oswald s'est montré avec une croix en bois qu'il tient lui – même... ». Parole de Saint Oswald : « Fléchissons les genoux et prions le Dieu tout – puissant, vivant et véritable, pour qu'il nous défende, dans sa piété, d'un ennemi superbe et féroce ; il sait en effet que nous avons entrepris une guerre juste pour le salut de notre peuple. » Saint Colomban, dit-on, lui serait apparu et lui a prédit le triomphe. Cadwallon est tué. Après la mort d'Oswald, les moines d'Hexam organisent un pèlerinage et construisent une chapelle en ce lieu ; la croix en bois y est vénérée.

Oswald possède alors un vaste royaume : les deux parties de la Northumbrie, la Deira et la Bernicie, le pays de Lindsay, et il a une grande influence sur l'Estanglie et le Wessex, territoires plus au sud.

Oswald est aussi « ami de la paix » et veut « propager la religion et la civilisation chrétiennes ». Il fait alors appel aux moines d'Iona, qui envoient un évêque. Celui – ci, jugé « trop raide », ne réussit pas dans sa mission et est remplacé par le moine - évêque Aidan, très populaire à qui Oswald donne « l'île de Lindisfarne, pour lui rappeler Iona ». Celui – ci est parfois invité à la table d' Oswald, notamment un jour de Pâques. Au cours du repas, le bon roi fait distribuer le repas aux pauvres, puis se saisit du plat en argent, le casse et leur

fait distribuer les pièces. Alors l'évêque s'exclame : « *Que jamais cette main ne sente les atteintes de la mort !* », paroles reprises sur le vitrail ci-dessus.



Des moines travaillent la terre ou traduisent les écritures, sur un fond marin de bateaux. Oswald a les mains ouvertes, accueillant la foi. On lit : « Saint Oswald fugitif reçu en Irlande par des missionnaires ».

Oswald est à la tête de l'armée, une bannière à la main. Il porte la couronne de la royauté et a le regard d'un jeune homme déterminé.





On lit : « Que Dieu fasse triompher la justice de notre cause ».



*La table du repas est dressée.
A l'avant, Oswald, portant la couronne, distribue le repas au pauvre, à genoux.*



Tombant à terre, Oswald prie : « O Dieu, aie pitié des âmes », expression devenue proverbiale. Le vitrail présente remarquablement, à l'arrière, les scènes de guerre par la tempête dans les arbres et le feu dans les maisons, en opposition avec, au premier plan, la scène de la mort d'Oswald, d'expression plus calme, les armes à terre et mourant dans les bras d'un soldat terrifié, touché par une flèche en plein cœur.



« La tête de saint Oswald est déposée par son frère dans la châsse de saint Cuthbert ». On remarque la tête couronnée portée dans la chasse, le recueillement des moines à la différence des scènes de guerre à l'arrière, l'évêque se tenant en retrait.

Oswald fait construire des églises et progresser la foi chrétienne en Northumbrie et dans le Wessex. Il épouse Cyneburga, fille du prince Cynégils qui lui donne un fils unique, Ethelbald, futur roi de Deira. Oswald ne règne pas longtemps et meurt le 5 août 642, à trente huit ans, au cours d'une bataille contre son rival Penda, à Maserfelth, près d'Oswestry (Oswald's tree, l'arbre d'Oswald ?). « Oswald meurt comme un saint et un héros, en priant »

Après la bataille, Penda décapite le cadavre et fait exposer la tête et les armes d'Oswald. Mais celles – ci reviennent en Northumbrie. Ses mains sont portées à la cathédrale d'York, capitale de Northumbrie, évêché à l'époque et archevêché aux neuvième et dixième siècles. Un archevêque d'York porte d'ailleurs le nom d'Oswald au dixième siècle. Le sceptre et l'olifant, insignes du roi, sont remis aux moines de Durham. Sa tête est retenue par Aidan pour Lindisfarne et accompagne les reliques de St Cuthbert.

Oswald est inscrit au martyrologe par Usuard et son culte se répand très vite en Europe. Il devient un grand saint vénéré en Europe du Nord, et ceci jusqu'en Frise par le grand missionnaire Willibrord de Frise. Les moines venus d'Irlande développent son culte en Alsace, peut-être dès le huitième ou le neuvième siècle. Outre notre paroisse, celles de Romanswiller, de Schoenau et d'Ostwald l'honorent en tant que leur patron, fêté le 5 août.

Note : Usuard est un moine bénédictin de Saint-Germain-des-Prés (+875) et lettré de la renaissance carolingienne. Il est l'auteur d'un martyrologe adressé à Charles le Chauve. Ouvrage dont est issu le martyrologe de Rome, il connaît un succès constant tout au long du Moyen Âge, ce dont témoignent ses nombreux manuscrits retrouvés. (Source : Wikipédia).

Bibliographie :

BEDE, *Histoire ecclésiastique*, Plummer 1896, 1946, France Loisirs.

Atlas historique de l'apparition de l'homme sur la terre Paris, 1997.

(RICHE) Pierre, *L'Europe barbare de 476 à 774*, Sedes, 1995.

LES BENEDICTINS DE PARIS, *Vie des Saints et des Bienheureux*,.8, Letpuzéy et Ané, Paris, 1950.

AGF MUSSIG, *Patrimoine et histoire locale*, cahier n° 4, 2001 - Wikipédia.



Cartes postales anciennes de Neuf-Brisach

PHARMACIES ET PHARMACIENS A NEUF-BRISACH AU DIX-NEUVIEME SIECLE

Olivier CONRAD

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les pharmaciens étaient généralement appelés apothicaires et leur profession souvent confondue avec celle des épiciers. C'est à la suite des conflits incessants entre apothicaires et épiciers au sein de leur corporation mixte, conflits qu'aucun règlement ne parvenait à résoudre, que sous Louis XVI, en avril 1777, une déclaration royale décida la séparation des deux communautés. Les apothicaires devenaient "maîtres en pharmacie". Ils ne pouvaient plus pratiquer le "commerce d'épicerie", réservé aux épiciers. Ceux-ci pouvaient faire le commerce en gros des drogues simples et vendre "au poids médicinal la manne, le casse, la rhubarbe et le sené, leur bois et racine, en nature, sans préparation, manipulation ou mixtion" mais il leur est défendu, comme à toute autre personne, "de fabriquer, vendre et débiter aucun sel, composition ou préparation entrantes au corps humain en forme de médicaments". Les pharmaciens bénéficient dorénavant d'un monopole. Ils "pourront seuls avoir laboratoire et officine ouverte" et ils "ne pourront se qualifier de maître en pharmacie que tant qu'ils posséderont et exerceront personnellement leurs charges : toute location ou cession du privilège étant et demeurant interdite à l'avenir sous quelque prétexte et à quelque titre que ce soit", disposition toujours en vigueur. Les communautés laïques ou religieuses ne pourront plus pratiquer la pharmacie.

La récente corporation des pharmaciens est emportée, comme les autres corporations, par la Révolution. L'exercice de la pharmacie devient libre, mais les abus sont tels que, dès avril 1791, un décret rétablit l'exercice de la pharmacie dans son état antérieur. Une loi du 21 germinal an XI (11 avril 1803) réorganise ensuite complètement, pour tout le dix-neuvième siècle, la profession et les études. Pour l'exercice de la profession, la loi se contente de préciser et confirmer les règles qui existaient antérieurement. En supprimant le régime corporatif au profit de l'individualisme, elle supprime de ce fait la surveillance collégiale de la profession qui est alors directement soumise à l'action de l'Etat qui devient responsable de la formation et de la réception des pharmaciens, de leur recensement et de l'inspection des pharmacies. La loi étend et uniformise par ailleurs l'enseignement de la pharmacie à toute la France¹.

Au début du Second Empire, le département du Haut-Rhin met en place, à la suite d'autres, un service de médecine cantonale gratuite, sur la base d'une constatation simple :

¹ Elle crée quatre écoles de pharmacie, qui existent encore aujourd'hui : Paris, Montpellier, Nancy, Strasbourg. Au début, il existe deux types de formation: soit purement professionnelle, avec huit ans de stage, soit mixte avec trois ans de stage et trois ans d'études théoriques dans une des écoles créées. Les examens, identiques, comprennent : - une épreuve théorique sur les principes de l'art, une épreuve théorique sur la botanique et l'histoire naturelle des drogues simples, une épreuve pratique avec des opérations chimiques et pharmaceutiques. Progressivement, la formation pratique qui précédait la formation théorique va diminuer au profit de la formation théorique qui devient obligatoire pour tous les candidats.

les insuffisances de la pénétration de la médecine officielle (entendons par là des médecins diplômés des facultés), dans les campagnes en particulier². Les objectifs poursuivis par l'assemblée départementale sont ambitieux : modifier les habitudes des classes pauvres en les détournant de la médecine parallèle, rapprocher la médecine des zones rurales, généraliser, démocratiser pourrait-on même dire, l'accès aux soins médicaux et aux remèdes pharmaceutiques. La solution ne peut pas venir d'une loi, ni même d'une succession de lois, de décrets ou de circulaires, car il ne s'agit rien moins que de faire évoluer les mentalités. Nous avons écrit l'histoire de ce service de médecine cantonale, nous n'y revenons pas³. Rappelons juste que le dispositif est complété par la mise en place d'un service pharmaceutique qui proposait des médicaments, non pas gratuits, mais vendus avec une réduction de 30% du prix.

L'Etat s'arrogeant à partir du début du dix-neuvième siècle le recrutement (par des comités ou des jurys médicaux), l'encadrement et la surveillance des pharmaciens, promus "gardiens des toxines", les archives préfectorales conservées nous permettent d'écrire quelques lignes sur leur histoire, en l'occurrence pour la Ville de Neuf-Brisach. Ces archives sont de deux ordres : les dossiers personnels des pharmaciens, bien minces et donc décevants, les rapports des visites périodiques conduites par les autorités. Nous allons reprendre ces deux aspects, avant de conclure sur l'exercice illégal de la pharmacie, qui ne disparaît pas, bien au contraire.

I. Les pharmaciens de Neuf-Brisach (1791-1871). Liste et éléments de biographie.

Les pharmacies sont peu nombreuses. Sous le Second Empire, seuls les chefs-lieux de canton en ont une officielle, nous verrons qu'il en existe d'autres, et encore ce n'est pas le cas de tous⁴. Les archives⁵ nous ont permis d'établir la liste suivante pour Neuf-Brisach, qui a le plus souvent compté simultanément plusieurs pharmaciens⁶ :

- Jacques Schirmer. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1762 à 1804. Employé à l'hôpital de Neuf-Brisach à partir du 5 mars 1760, Schirmer rachète l'officine d'un dénommé Lequay, pharmacien de la ville. Ayant satisfait à l'examen du comité médical, il est officiellement admis à s'installer en qualité de pharmacien en 1803⁷.

² Sur la médecine au XIXème siècle, FAURE (Olivier), *Les Français et leur médecine au XIXème siècle*, Paris, 1993. LEONARD (Jacques), *La France médicale au XIXème siècle*, Paris, 1978. LEONARD (Jacques), *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Paris, 1981. FAURE (Olivier), *La médecine gratuite au XIXème siècle : de la charité à l'assistance, Histoire, Economie et Société*, t. IV (1984), p. 593 à 609.

³ CONRAD (Olivier), *La providence du malheureux. L'état sanitaire des milieux défavorisés dans le canton de Neuf-Brisach (1825-1870)*, *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, XV, 2002, p. 67 à 83. Sur le contexte général, CONRAD (Olivier), *Le Conseil général du Haut-Rhin au XIXème siècle*, Strasbourg, 1998.

⁴ En 1859, il y a des pharmacies dans l'arrondissement de Colmar, outre Colmar même (sept établissements), Ensisheim, Kaysersberg, Lapoutroie, Munster, Ribeauvillé, Riquewihr, Rouffach, Sainte-Marie-aux-Mines, Wintzenheim, et donc aussi Neuf-Brisach. AHR 5M17 Registre des pharmacies. Arrondissement de Colmar.1859-1871.

⁵ AHR 5M14 Pharmaciens (dossiers personnels).1800-1870.

⁶ Les dates indiquées sont celles correspondant aux plus anciennes et aux plus récentes mentions relevées dans les pièces d'archives, et non aux dates réelles d'exercice de la pharmacie à Neuf-Brisach (pas toujours en tout cas).

⁷ AHR 5M14 Procès-verbal du 22 messidor an XI. Au moment de son entrée dans la profession, en 1762, Schirmer avait déjà passé un examen, devant quatre personnes, M.M. Germain, inspecteur des médecins, Lorentz, médecin de l'hôpital militaire de Neuf-Brisach, Meyer, prévôt royal de Neuf-Brisach, Lequay, pharmacien (à qui il allait succéder).

- Georges Léon. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1791 à 18..⁸ Successivement apprenti, garçon, puis proviseur, Georges Léon est apothicaire à partir de 1776. Venu à Neuf-Brisach par mariage, il a demandé à s'installer en qualité de pharmacien dans cette ville en application des textes de 1791. Examiné le 30 juillet 1791, il reçoit son certificat d'exercice de la pharmacie le 22 septembre 1791, « ayant examiné le sieur Georges Léon, apothicaire, le trouvant capable d'exercer l'art de la pharmacie, tant sur les compositions chimique que galamique, et observant en sa personne très instruite un bon artiste ». Il ne lui a pas été tenu rigueur de son empressement à s'installer avant d'avoir l'autorisation. Il avait en effet pris une patente, acheté des drogues et des remèdes qu'il a mis en vente avant que le maire ne fasse fermer son commerce.
- Joseph Kossmann. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1792 à 1804⁹. Immatriculé en 1789 à la faculté de médecine de Strasbourg, il est autorisé à s'installer après avoir réussi son examen le 13 janvier 1792. Est confirmé en 1802. Il avait été immatriculé à la faculté de médecine de Strasbourg en 1789¹⁰.
- Joseph Schaedelé. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1791 à 1801¹¹. Né à Neuf-Brisach, Schaedelé s'adresse au Préfet du Haut-Rhin en l'an VIII pour demander à bénéficier des dispositions de la loi de 1791 : être examiné pour s'établir comme pharmacien. « Après avoir fait un long cours dans l'art pharmaceutique, je crois posséder la connaissance nécessaire pour m'établir dans le département » écrit-il. Le comité médical, composé du docteur Morel et du pharmacien Wimpf, tous deux de Colmar, émet un avis favorable¹². Nommé pharmacien à l'hôpital de Colmar, Schaedele quitte Neuf-Brisach début 1801¹³.
- Léon et Joseph Kossmann. Pharmaciens à Neuf-Brisach de 1829 à 1844. Il s'agit d'un oncle et de son neveu.
- Jean-Baptiste Blandin. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1833 à 1841¹⁴. Il est le fils d'un médecin installé à Neuf-Brisach, qui avait servi dans l'armée en qualité de médecin chirurgien, et terminé sa carrière avec le grade de chirurgien-major et la qualité d'officier de la Légion d'Honneur. Il est admis à exercer la pharmacie par le jury médical du Haut-Rhin le 28 décembre 1833. Il est alors âgé de 31 ans. Dix ans auparavant, le ministre de l'Intérieur avait répondu négativement à une demande de dispense d'âge.

⁸ AHR 5M14 Dossier sur l'agrément de Georges Léon. 1791. KNOD G. *Die alten Matrikeln der Universität Strassburg*, Strasbourg, 1897, I, 193.

⁹ AHR 5M14 Procès-verbal du comité de santé du 10 nivôse an X.

¹⁰ KNOD G. *Die alten Matrikeln der Universität Strassburg*, Strasbourg, 1897, I, 199 ; II, 121.

¹¹ AHR 5M14 Lettre de Joseph Schaedelé au Préfet du Haut-Rhin, 9 messidor an VIII.

¹² AHR 5M14 Arrêté préfectoral n° 492 du 15 messidor an VIII (nomination du comité médical). Arrêté préfectoral n° 531 du 23 messidor an VIII (avis favorable).

¹³ AHR 5M14 Lettre du préfet du Haut-Rhin à Georges Ducasse, administration des douanes, 18 janvier 1801.

¹⁴ AHR 5M14 Lettre du ministre de l'Intérieur au Préfet du Haut-Rhin, août 1821. Procès-verbal du jury médical du Haut-Rhin, 28 décembre 1833

- Jean-Michel Moritz. Né en 1799. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1838 à 1855¹⁵. ? Fessenmayer. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1855 à 1871.
- Frédéric Guillaume Henninger. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1855 à 1864¹⁶. Né à Strasbourg, Henninger prête serment le 4 janvier 1856 et s'installe comme pharmacien à Neuf-Brisach. Il avait obtenu son diplôme de pharmacien à l'Ecole de Pharmacie de Paris, le 19 mai 1854.
- Jean-Baptiste Desays. Pharmacien à Neuf-Brisach en 1866 et 1867¹⁷. Reçu pharmacien à l'Ecole de Pharmacie de Paris, le 25 août 1864, il prête serment le 15 décembre 1866 pour s'installer à Neuf-Brisach.
- ? Hartmann. Pharmacien à Neuf-Brisach de 1868 à 1870. Prend la succession de Desays.
- ? Werner. Pharmacien à Neuf-Brisach en 1870-1871.

II. Des établissements bien tenus, mais soumis à rude concurrence.

Les rapports de visite, dont la fréquence est annuelle, nous laissent, tout au long de la période, l'image d'établissements bien tenus. Le 13 août 1859, le jury visite les deux pharmacies de Neuf-Brisach¹⁸. « Le classement de la pharmacie de M. Henninger ne laisse rien à désirer » lit-on dans le rapport. La tenue de la pharmacie est décrite comme « parfaite », le classement des poisons « excellent », le registre des poisons « en bon ordre » et la qualité des médicaments « très bonne ». Les observations sont du même ordre pour la seconde pharmacie, celle de M. Fessenmayer, « bonne », « sans observation », « en ordre » et « très bonne ». Le rapport dressé en 1870 est particulièrement élogieux pour les préparations du pharmacien Werner : « prépare avec soin les sirops, étiquète les extraits, prépare avec soin les pommades »¹⁹.

Des observations négatives ont toutefois été formulées çà et là²⁰. En 1863, et à nouveau en 1869, il est demandé à Fessenmayer de mieux mettre sous clé les produits dangereux, pour éviter toutes méprises. Desays doit remplacer en 1867 quelques produits périmés (eau de laitue, mélisse, cigüe). Les remarques sont prises en compte, une fermeture administrative pèse en effet au-dessus des têtes des pharmaciens. « Pharmacie en voie d'amélioration depuis qu'elle est entre les mains de M. Hartmann » note le rapport de 1868. « M. Hartmann continue à améliorer sa pharmacie » (1869).

La tonalité globalement positive des rapports des jurys ou des comités médicaux sur les pharmacies de Neuf-Brisach vaut au demeurant pour l'ensemble de l'arrondissement de Colmar. Dans le rapport de 1844²¹, nous lisons en effet qu'en « général, nous avons trouvé les pharmacies de l'arrondissement de Colmar dans un état satisfaisant, quelques-unes sont

¹⁵ Renseignements de Pierre Marck.

¹⁶ AHR 5M14 Procès-verbal de prestation de serment du 4 janvier 1856.

¹⁷ AHR 5M14 Procès-verbal de prestation de serment du 15 décembre 1866.

¹⁸ AHR 5 M17 Rapport de visite du 13 août 1859.

¹⁹ AHR 5 M17 Rapport de visite de 1870.

²⁰ AHR 5 M17 Rapports de visite de 1863, 1867, 1868 et 1869.

²¹ AHR 5 M18 Rapport du jury médical de l'arrondissement de Colmar, 28 juin 1844.

tenues et administrées d'une manière parfaite, les autres sont dans un mouvement d'amélioration progressive ». Il est difficile, poursuit le rapport qui dresse un état des lieux complet de la situation, d'espérer mieux de ces pharmacies, beaucoup d'entre elles sont dans la « gêne financière », et surtout il y a « la médicasterie clandestine », la multiplication des officines illégales. Les solutions, d'ordre économique et technique, seraient connues de tous, mais difficiles à mettre en œuvre :

- limiter le nombre de pharmacies ; moins nombreuses, elles pourraient être plus rentables et faire l'objet des améliorations matérielles souhaitables.
- tarifier officiellement les remèdes et les médicaments.
- soumettre davantage les pharmaciens à des contrôles médicaux et scientifiques.
- « sévir contre toute intrusion du charlatanisme ».

L'exercice illégal de la pharmacie, et de la médecine, les deux sont étroitement liés, est le fait de trois types principaux de personnes. « En premier lieu, nous devons placer les sages-femmes (...) rarement elles se bornent à cette bienfaisante intervention », donner la vie. Beaucoup donnent des conseils médicaux aux parents et aux enfants, alors qu'elles n'ont pas la formation et les connaissances requises. « Dans plusieurs pharmacies, nous avons trouvé des formules écrites par des sages-femmes (...) d'autres sont des copies d'ordonnances faites par les médecins ». Les remèdes prescrits sont souvent inappropriés. Les sages-femmes abuseraient du seigle ergoté ou de l'opium, remèdes qui calment les douleurs mais n'agissent pas sur les causes des maux. « Je dois surtout vous signaler, écrit dans l'un de ses rapports le médecin cantonal Bordmann, la tendance fâcheuse qui porte toutes les sages-femmes, en général, à se livrer à la pratique de la médecine, et même de la chirurgie »²². Il vise en particulier celle de Heiteren, « femme sans instruction mais rusée », qui sévit à Heiteren, Obersaasheim, Geiswasser, Balgau et Namsheim, et qui remplit « aux malades leurs ordonnances et administre des drogues sous toutes les formes et contre tout bon sens »²³. Il la rend ainsi responsable d'une partie des douze décès dus à la fièvre dans la commune de Geiswasser. Le seul remède qu'elle a employé était de pratiquer des saignées²⁴.

D'autres intervenants non officiels sévissent, en particulier dans les campagnes « A côté des sages femmes, nous citerons les médicastres dont les opérations sont très variées, les uns exploitant dans toute leur étendue les domaines de la médecine et de la pharmacie ». Le rapport vise les herboristes, qui se font souvent fort de connaissances et de pratiques médicales, tout en fabricant et délivrant toutes sortes de remèdes et de traitements. « Mais l'ordre le plus scandaleux se fait par des charlatans d'un titre plus élevé. Ceux-là prennent pour champ d'exploitation toute l'étendue du Royaume, leur instrument c'est le remède secret breveté. Munis légalement du brevet, ils établissent en tous lieux des dépôts de leurs produits, ils inondent le pays d'affiches et d'annonces (...) pour un public ignorant (...) ils montent sur le trépied et font réclame, et adressent la consultation urbi et orbi. Ils cumulent ainsi, et sur la plus vaste échelle, les avantages du cabinet du médecin et de l'officine du pharmacien. Cet abus est calamiteux, il est urgent de le réprimer dans ses moindres limites ».

²² AHR 3 X 40 Rapport de la médecine cantonale de Neuf-Brisach, 1856.

²³ AHR 3 X 41 Rapport de la médecine cantonale de Neuf-Brisach, 1857.

²⁴ CONRAD (Olivier), Pauvreté et état sanitaire au milieu du dix-neuvième siècle à Obersaasheim, *Bulletin communal*, 2002, n° 1 (à partir des archives de la médecine cantonale, AHR 3X32 à 3X48).

Cette dernière forme de concurrence à la médecine et à la pharmacie officielles touche peut-être moins les villages de la campagne, où les journaux et les revues qui publient ces annonces sont très peu diffusés. La concurrence et le danger viennent essentiellement des officines tenues par des individus qui n'ont pas suivi le cursus universitaire, et qui sont à la fois médecin, apothicaire, herboriste et droguiste, accessoirement barbier ou chirurgien, et qui vendent, pas toujours à bon escient, tous types de remèdes ou prétendus remèdes. Cet intéressant rapport de 1844 termine par une remarque, signe de son objectivité et de la complexité d'une situation sur le terrain. Parmi les problèmes qui se posent, il y a aussi celui « des pharmaciens qui établissent dans leurs officines un cabinet de consultation ». Complète confusion des genres ?

En guise d'illustration de ce qui précède, voici un témoignage sur le type d'individus pouvant sévir dans les campagnes. En octobre 1823, le Préfet du Haut-Rhin alerte le maire de Hettenschlag sur les agissements d'une personne originaire de Walbach, dans la vallée de Munster, mais qui, surveillée et inquiétée, cherche de nouveaux territoires d'action. Il a notamment été signalé à Hettenschlag²⁵. L'individu en question, Fysser ou Fysen²⁶, qui circule dans toute la vallée de Munster, se pare du titre de « marchand droguiste ». Après lui avoir rappelé les dispositions des textes légaux (loi du 21 germinal an XI), qui imposent notamment l'agrément préalable d'un comité médical pour s'installer en qualité de pharmacien, le Préfet demande au maire « de surveiller M. Fysen pour l'empêcher de vendre des préparations pharmaceutiques, mais encore pour éviter qu'il ne pratique lui-même l'art de guérir, comme il l'a tenté dans la vallée de Munster. Si tel devait être le cas, il faudrait le dénoncer au Procureur du Roi et lui confisquer son passeport ».

Nous sommes en ce large début du dix-neuvième siècle dans une période de codification et de réglementation. Des textes et des cadres normatifs sont mis en place, mais il n'y a pas suffisamment de personnes et de moyens pour les faire appliquer sur le terrain. Il n'y a pas encore suffisamment de médecins et de pharmaciens diplômés des facultés pour couvrir l'ensemble du pays. Il est aisé d'ignorer, de contourner ou d'interpréter à son profit les textes. En application de la loi fondatrice de 1803, les épiciers et les droguistes ne sont plus autorisés à vendre des préparations ou des compositions pharmaceutiques, sous peine de 500 francs d'amende, mais ils peuvent acheter en gros ces produits pour les revendre aux pharmaciens. Il est tentant, dans ces conditions, d'en écouler directement auprès des malades.

Le dix-neuvième siècle connaît d'importants progrès en matière de médicaments, bien plus que n'en ont apportés les siècles précédents. Le dix-neuvième siècle, c'est le siècle de l'introduction en thérapeutique de produits chimiques, c'est le triomphe des sciences fondamentales. Les plantes livrent leurs secrets. Des principes actifs mieux dosables, plus efficaces, plus constants dans leurs effets que les extraits utilisés jusqu'alors sont extraits des végétaux (opium, morphine, codéine, strychnine, quinine etc). En isolant certains principes actifs, des plantes utilisées dans des pratiques de sorcellerie sont démystifiées. Il en est ainsi de la belladone, de la mandragore, de la jusquiame, du datura stramonium. Plus tard dans le siècle, la chimie de synthèse apportera son lot de découvertes (chloroforme, éther éthylique aspirine etc). Ces progrès se diffusent naturellement lentement. Ils doivent être adoptés, par les médecins en premier lieu, et dans cette attente, de vastes champs restent ouverts aux charlatans et aux ignorants de tout poil.

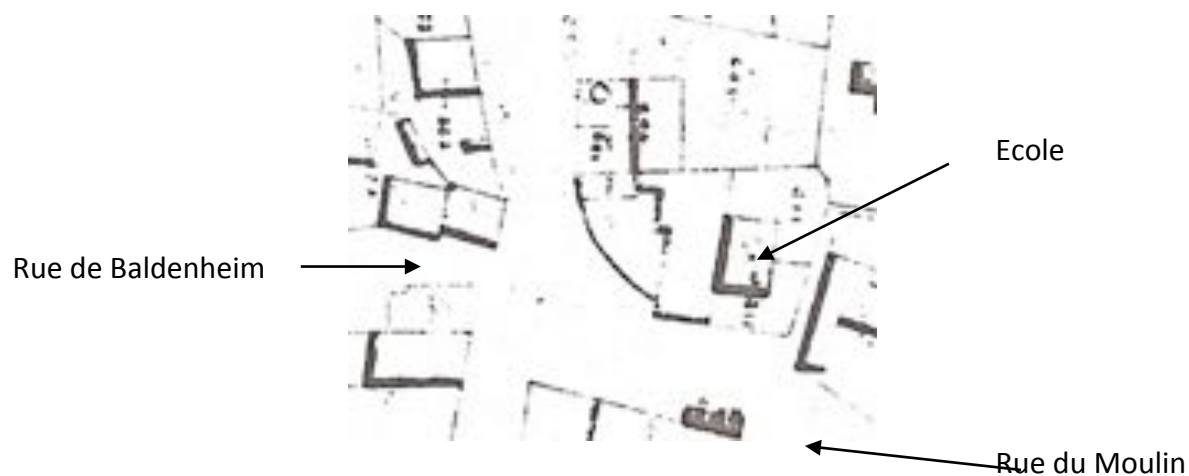
²⁵ AHR 5M14 Lettre du Préfet du Haut-Rhin au maire de Hettenschlag, 20 octobre 1823.

²⁶ Le courrier sus-visé est très peu lisible.

LES ECOLES DE MUSSIG

Rémy LOSSER

Nous sommes début juin 1843, l'architecte de l'arrondissement de Sélestat nous a laissé le plan du projet de construction d'une nouvelle école. Jusqu'à ce moment là, les bâtiments de l'école étaient situés rue du Moulin à droite avant le passage vers le cimetière, propriété de Haug Albert à ce jour.



*Extrait d'un plan de Mussig datant de 1829
Ndlr : l'église n'est pas à l'emplacement actuel.
La première pierre fut posée le 4 juin 1837*



*L'église est en place
depuis 1837*

EGLISE

La commune souhaite échanger les locaux de l'école avec Dick Joseph, maréchal-ferrant, dont la forge est située en face de la nouvelle église à l'emplacement de la mairie d'aujourd'hui. Le document de l'architecte date du 1^{er} juin 1843. L'échange se fait et le nouveau bâtiment est construit. Il abrite les écoles, la mairie et les logements de l'instituteur et des sœurs enseignantes. Les plans sont prêts en octobre 1943. Il est prévu un jardin pour l'instituteur et un pour les sœurs. Les locaux techniques prévoient un bûcher pour les deux parties et une étable pour l'instituteur. Les latrines ressemblent à ce que nous avons connu jusque dans les années dix neuf cent soixante.

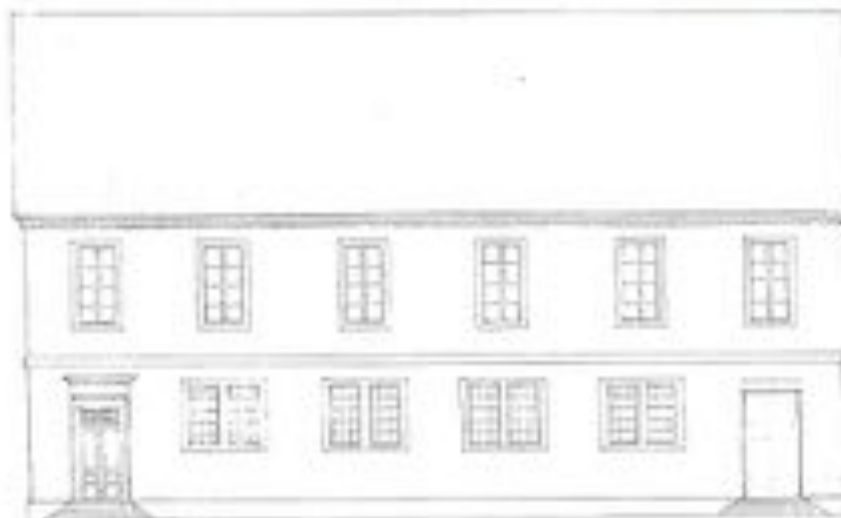
Le 18 novembre 1847 Sœur Alice Martin née en 1822 à Dangolsheim (67) est autorisée à enseigner en école primaire par une lettre d'obédience. C'est la première sœur enseignante de la congrégation de la Providence de Ribeauvillé. Le 10 juin 1854 l'inspecteur du primaire Bertrand autorise l'instituteur à ne faire que quatre heures de classe par jour durant le semestre d'été.

Le 18 octobre 1861 le préfet Migneret nomme le Sieur Koerner en remplacement de M. Arbogast et le 19 décembre le sous-préfet donne l'ordre au conseil municipal de voter un crédit pour l'achat de cartes géographiques.

Sœur Samuel, née Françoise Kern, reçoit la mention honorable pour l'année 1862-1863. Le prix lui est décerné à l'occasion du 15 Août. En 1860, trente garçons et vingt-six filles sont admis gratuitement à l'école. Ils ne sont plus que douze enfants cinq ans après. Ils sont au nombre de vingt-quatre en 1869. En mars de l'année 1865 l'instituteur Hert porte plainte auprès de l'inspection car la salle de classe sert aux réunions du Conseil municipal et l'école des filles stocke les archives de la commune.

En date du 12 octobre 1866, l'inspecteur du primaire écrit au sous-préfet afin qu'il intervienne auprès de la municipalité de Mussig. Il y a quatre-vingt-quatre filles dans une salle de classe de 61 m². L'inspection décide de ne pas scolariser les enfants de moins de sept ans. Mussig comprend 840 habitants. Sœur Irminda Hemmerle est nommée directrice de l'asile. Les enfants sont admis le 1^{er} avril et le 1^{er} novembre. La rétribution est de 20 centimes par enfant en salle d'asile, elle est de 7 francs 70 pour les grands avec possibilité de s'abonner à 4 francs 40 en payant avant février. Le 19 juin 1930 le sous-préfet ferme les classes en raison d'une épidémie de rougeole. La municipalité doit procéder à la désinfection des locaux.

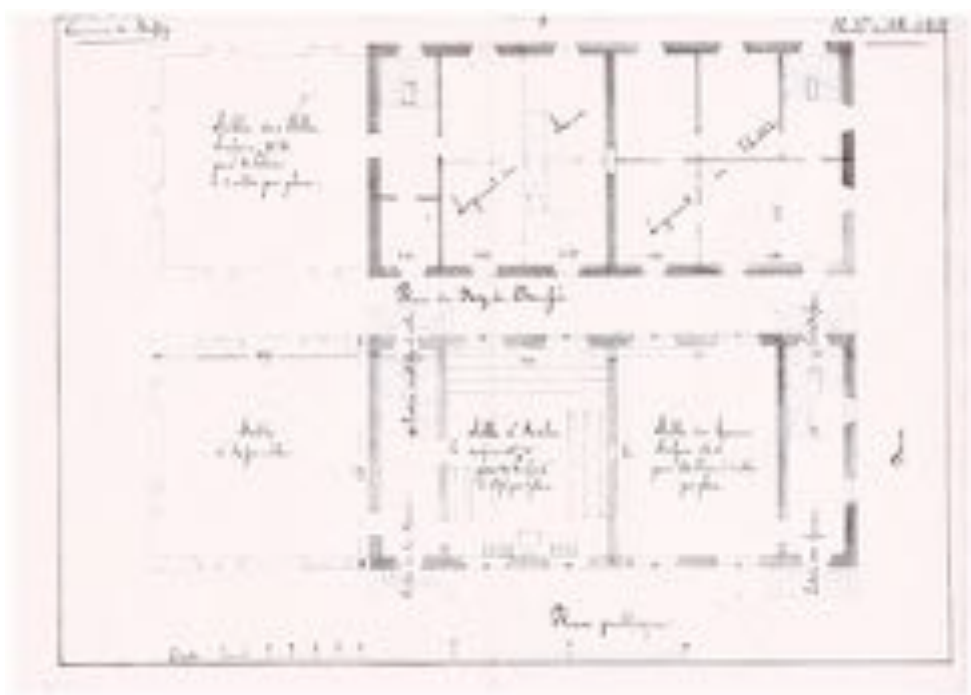
En août 1937 le conseil municipal applique la loi du 11 août 1936 et accorde des vacances supplémentaires aux enfants d'agriculteurs ayant plus de douze ans. Le sous-préfet demande la mise en place d'une distribution de lait à l'école.



Vue de la mairie/école coté Nord avant extension

Le bâtiment tel qu'il était jusque vers 1867. Un incendie endommagea sérieusement l'école en 1868. Un projet d'extension est mis sur pied par l'architecte d'arrondissement M. Ringeisen. Le bâtiment est réparé et rallongé de 81,20 m² vers la gauche du bâtiment pour une salle d'assemblée au rez-de-chaussée et une salle de classe pour les filles à l'étage. L'ancienne salle des filles devient une salle d'asile de 62,10 m² pouvant accueillir quatre-vingt-deux enfants.

Le devis initial est de 1200 francs en novembre 1866 et passe à 1900 francs le 9 février 1867. Par un courrier du 18 février 1868, le préfet du Bas Rhin prévoit une subvention pour l'exercice 1867 de 700 francs pour la commune.



1870 - L'Alsace est rattachée à l'Allemagne

Le « Präfekt des Nieder-Rheins Graf von Surbourg » demande la réouverture des écoles pour le 3 octobre. En janvier 1871 nous avons trente-huit enfants admis gratuitement, pour cent cinquante quatre élèves.

Le 1^{er} mai 1861, un énorme incendie détruisit vingt-trois maisons et 95 granges, étables ou autres dépendances. L'église et l'ensemble école/mairie furent entièrement sinistrés. Les constructions actuelles datent de cette époque.

L'extension maternelle/CP fut mise en service à la rentrée 1957.

Dans la cour il y avait toujours le vieux bâtiment qui abritait les locaux des pompiers et les latrines. On y stockait le bois et le charbon. Il fut démoli en 1965. Dans la nouvelle construction on logea les pompiers et on installa des toilettes aux normes de l'époque.

Des nouvelles toilettes sont réalisées dans les années 1990-91 en même temps qu'une salle de repos pour les élèves de l'école maternelle.

A l'automne 1996, après les travaux de réfection de l'école des filles, la salle de classe dans le bâtiment de la mairie n'est plus utilisée.

Les pompiers déménagent définitivement en 2003 et leurs anciens locaux sont rasés.

Nos instituteurs et professeurs d'école

NOM Prénom	Dates de fonction	Origine	Date de naissance	Date de décès
HOLTZINGER André	1688 - 1702			1702
MARY Jacques	1703 - 1747			1747
ENGEL Joseph	1748 - 1751			1777
KREBS Simon	1752 - 1778		1718	1778
NEFF Jean Georges	1778	Bergheim 68		
BONA Michel	1796			
SICHLER François Antoine	1810			
FAHNER Joseph	1811 - 1829			
FAHRNER Balthazar	1827 - 1843	Kunheim 68	1801	1843
KUTT François Joseph Philippert	1843	Hilsenheim 67		
ARBOGAST Louis	1844 - 1861	Wolxheim 67	1819	
KOERNER	1861 - 1862	Boersch 67		
HERT Martin	1863 - 1871			
KIRSTETTER Laurent	1875 - 1910	Diebolsheim 67	1843	1912
KISTER Henri	1910 - 1934	Weinbourg 67	1871	1949
SCHNEIDER Charles	1934 - 1945	Heidolsheim 67		
SCHRANK Gertrud	1940 - 1943	Titsee-Neustadt	Allemagne	
MÜLLER Marlies	1943 - 1944	Goldburg-Hausen	Allemagne	
NEFF Albertine	04/1945 - 07/1945	Hilsenheim 67		
HOFFBECK André	1945 - 1958	Ottrott 67		
METZMEYER	1958 - 1959	Strasbourg 67		
WOLFF Bernard	1959 - 1960	Benfeld 67		
ANDRES René	1960 - 1965	Erstein 67		
Mme ANDRES Jacqueline	1960 - 1965	Erstein 67		
HERR Benoît	1965 - 1982	Rosheim 67		
Mme HERR Gaby	1965 - 1982	Rosheim 67		
Mme SCHALK Michèle	1965 - 2005	Mussig 67	Directrice en 1982	
Mme ENOCH Hélène	2005 - 2007	Sainte Marie aux Mines 68	Directrice	
Mme SCHMITT Cathy	1998 - 2011	Châtenois 67	Directrice en 2007	
GERBER Eric	2011 -	Châtenois 67	Directeur	
Mme OTTENWELTER Corine	1987 -			
Mme DIETSCH Raymonde	1976 -		Aide -maternelle	

Les sœurs enseignantes				
Prénom NOM	Dates de fonction	Origine	Date de naissance	Date de décès
Alice MARTIN	1847	Dangolsheim 67	25/11/1822	
Samuel née Françoise ERNST	1860 - 1865			
Herlinde BURMER	1865			
Marie Marguerite METZ	1866			
Monica RIETSCH	1866 - 1871...			
Irmina HEMMERLE	1866 - 1871...			
Léokodia ACKERER	 - 1905	Bindernheim 67	1860	
Thadée REIBEL		Bernardswiller 67	1864	
Tobia SCHERRER	1905 - 1929	Witternheim 67		
Appolina BROLLY		Huttenheim 67	1865	
Stéphanie FAHRNER	 - 1929	Artolsheim 67		
Théophanie HAECKEL	 - 1929	SCHLEITAL 67		
Irénée HAUSHERR	 - 1929	Eguisheim 68	1899	
Céline SCHAEDELLEN	1929 - 1947	Ungersheim 68	1870	
Dosithée GLASSER (cuisinière)	1929 - 1947		1880	
Anaclet SCHEIBER	1929 - 1953	Gambenheim 67	1910	1995
Mathias DISS	1947 - 1958	Rangen 67		1960
Patience HIEBEL	1953 - 1965	Schleital 67		
Marie KOCHER	1957 - 1963	Roeschwog 67		
Marie-Ena (cuisinière)	1957 - 1970	Oberroedern 67		
Marthe-Emmanuelle SONTAG	1966 - 1970	Guebwiller 68		
Léonore SEITZ	1958 - 1963	Brumath 67		1974
Aurélienne KLINGER	1963 - 1965	Houssen 68		après 2000
Marie-Morande HELL	1965 - 1970	Steinsoultz 68		2005
Georgette KLEIBER	1970 - 1978	Marckolsheim 67		2006
Mme SCHALK Michèle	1965 - 2005	Mussig 67	Directrice en 1982	
Mme ENOCH Hélène	2005 - 2007	Sainte Marie aux Mines 68	Directrice	
Mme SCHMITT Cathy	1998 - 2011	Châtenois 67	Directrice en 2007	
Mme OTTENWELTER Corine	1987 -			
Mme DIETSCH Raymonde	1976 -		Aide -maternelle	

L'ŒIL EPISCOPAL

LA VISITE DES EGLISES DU CANTON D'ENSISHEIM PAR APOLLINAIRE FREYBURGER EN 1865

Claude MULLER

Né à Hecken le 8 février 1813, fils d'Apollinaire Freyburger, cultivateur, et de Marie Agathe Gross, Apollinaire Freyburger¹, qui porte le même prénom que son père comme le veut la tradition de l'époque, entreprend des études de théologie au Grand Séminaire de Strasbourg entre 1833 et 1838. Il reçoit successivement la tonsure et les quatre ordres mineurs le 13 août 1834, le sous-diaconat le 19 décembre 1835, le diaconat le 28 mai 1836, enfin l'ordination sacerdotale le 12 août 1838 à chaque fois des mains de Monseigneur Le Pape de Trévern², évêque de Strasbourg. Après avoir été vicaire à Rouffach de 1838 à 1846, puis desservant de Heimsbrunn de 1846 à 1851, il est nommé curé-doyen d'Ensisheim le 6 mai 1851, où il va rester en fonction jusqu'au 30 septembre 1875, soit pendant près d'un quart de siècle.

A peine arrive-t-il à Ensisheim qu'il doit s'occuper de la reconstruction de l'église paroissiale. En 1852, le préfet du Haut-Rhin demande la fermeture de l'église. Les offices sont célébrés en 1854 dans la chapelle de la maison centrale. Le 5 novembre 1854, la flèche s'écroule. Après moult péripéties, la nouvelle église, en style néogothique est consacrée par Monseigneur André Raess³, évêque de Strasbourg de 1842 à 1887, le 2 août 1863. Si quelques aspects de Freyburger sont historiographiquement connus⁴, il importe de signaler que le curé-doyen se doit, à cette époque, de visiter les églises de son doyenné. En 1865, il adresse un rapport à l'évêque qu'il fait précéder de ce préambule :

« C'est la première fois que je rends compte à Votre Grandeur du résultat de mes visites des églises du canton. Je le fais maintenant parce qu'il n'y a plus moyen de se soustraire à ce devoir. Je ne l'ai pas fait plus tôt parce que je voyais trop de difficultés dans l'accomplissement de ce devoir.

Ces difficultés provenaient tant de l'état des choses mêmes dans les paroisses que de la disposition des curés. J'avais trouvé d'abord beaucoup d'irrégularités. Je les ai signalées à mes confrères. J'ai profité de toutes les circonstances que m'ont offertes la discussion dans

¹ Renseignements généalogiques aimablement fournis par Jean-Paul Blatz que je voudrais sincèrement remercier ici. Voir aussi MULLER (Claude), « Freybruger », *Dictionnaire du Monde Religieux dans la France Contemporaine*, T. 1, Alsace, Paris, 1987, p. 145.

² Sur cet évêque, voir MULLER (Claude), *Dieu est catholique et alsacien. La vitalité du diocèse de Strasbourg (1802-1914)*, Strasbourg, 1986.

³ EPP (René), *Monseigneur André Raess, évêque de Strasbourg de 1842 à 1887*, Griesheim sur Souffel, 1979.

⁴ SCHLAEFELI (Louis), « Les malheurs d'un curé ou suites administratives d'un sermon prononcé à Ensisheim à l'occasion d'un écroulement du clocher », *Almanach Saint Odile*, 1977, p.52-55.

les conférences ecclésiastiques pour faire comprendre l'importance pratique des questions, mais je n'ai pas eu le courage de transmettre à Votre Grandeur le résultat de mes observations. J'avais, trop, dans le canton, l'air d'un novateur. Les difficultés ont disparu. La visite des églises a été pour moi cette année aussi satisfaisante que possible. Les curés trouvant même maintenant dans ces visites annuelles l'appui moral dont ils ont besoin pour opérer les réformes nécessaires et pour se conformer de plus en plus aux ordres de Votre Grandeur et aux prescriptions de l'Eglise ».

C'est en ces termes qu'Apollinaire Freyburger, curé-doyen d'Ensisheim, s'adresse à Monseigneur André Raess le 26 octobre 1865, soit deux ans après la consécration de l'église Saint-Martin⁵. Lisons maintenant ensemble ces notes précieuses⁶ :

« Dans le temps, il y avait dans la plupart de nos églises des chasubles qui servaient pour toutes les couleurs. Il y avait aussi la couleur d'azur et d'autres couleurs qui n'étaient pas canoniques. Ces messieurs connaissent toutes les règles à observer à cet égard et ils les observent maintenant. Je n'ai trouvé que deux ou trois chasubles bleues d'azur et une jaune. Mais ces chasubles ne serviront plus.

Le linge servant au saint sacrifice est partout tenu proprement. Les corporaux, amiets, purificateurs sont dans toutes les églises en toile de chanvre ou de lin. Les aubes et les surplis sont, en partie en toile de chanvre ou de lin, en partie en coton. Quant aux aubes et surplis en coton, on se contentera d'user ce qui existe actuellement. Les nouvelles commandes seront en tout conformes aux règles prescrites.

Dans toutes les églises se trouvent les livres liturgiques strictement nécessaires. On attend avec impatience la nouvelle édition du *graduale* et du *vesperale* et on réclame généralement un *procemionale*. On se demande aussi avec impatience qui imprimera pour notre diocèse les *nora officia ex indulta concessa* prescrits depuis cette année ou bien si tous les prêtres devront se décider à acheter les nouveaux bréviaires.

Dans quelques églises, on avait négligé de fermer à clef les fonts baptismaux. J'ai le meilleur espoir qu'il n'y aura plus d'irrégularité à cet égard à l'avenir.

A l'église de Fessenheim il y a, sur les deux autels latéraux, deux tableaux qui ne sont rien moins que décents. Ce sont les tableaux de la Sainte Vierge et de Sainte Colombe, peints par Gutzwiller. Ces tableaux ne sont autre chose que des portraits de filles mondaines, décolletées, faisant avec leurs bras nus de singulières contorsions. Il paraît que les fidèles eux-mêmes sont choqués de voir de pareils tableaux sur leurs autels.

L'église de Roggenhausen, annexe de Munchhouse, semble être un musée de figures grotesques en tout genre. On se croirait transporté dans une pagode.

Les tabernacles ne sont pas encore tous munis de soie blanche à l'intérieur. Il y en a quelques uns qui renferment habituellement l'ostensoir. J'ai rappelé à ces messieurs que cela concerne les règles à observer.

J'ai encore trouvé des cierges stéariques. Dans une seule église, il n'y avait que de la stéarine. J'ai rappelé dans toutes les églises que tous les cierges employés à l'autel doivent être en cire.

⁵ Sur l'église Saint-Martin, voir RIEGERT (Théodore), « Eglise Saint-Martin d'Ensisheim », *Encyclopédie de l'Alsace*, T.5, 1983, p. 2786.

⁶ ABR 1VP 301.

J'ai réservé pour la conclusion mes observations sur les autels. Il a fallu entreprendre une véritable razzia dans le canton pour enlever les pierres défectueuses et Votre Grandeur ne m'accusera pas d'avoir été trop sévère.

Dans mes premières visites, j'ai fait disparaître à Ensisheim deux pierres qui n'avaient plus de reliques et dont l'une n'en avait probablement jamais eu. A Pulversheim se trouvait une pierre bénite sans doute pendant la grande Révolution française par un missionnaire apostolique. Cette pierre n'avait jamais été munie de reliques. A Oberentzen, un carreau en terre cuite qui avait la forme d'une pierre d'autel avait toujours servi probablement depuis la grande Révolution. A Meyenheim, sur les autels latéraux, il y avait des pierres consacrées, mais le sépulcre en était brisé et les reliques s'en détachaient. Elles ont été remplacées par d'autres pierres consacrées par Votre Grandeur.

A Munchhausen, à l'église paroissiale, sur un autel, se trouvait une pierre qui n'était pas munie de reliques. C'est une pauvre église. Je suppose que quelque prêtre lui aura fait cadeau de cette pierre qui datait de la Révolution française. Elle ne portait aucun des caractères de la consécration et n'était pas munie de reliques.

Je croyais avoir enlevé toutes les pierres défectueuses. Mais la dernière visite m'en a fait découvrir encore quelques unes. Il existe à Münchhausen une petite chapelle assez mal conditionnée, mal entretenue et peu digne du culte. J'y ai trouvé une pierre qui ne pourra plus servir, les reliques sont entièrement détachées du sépulcre et la capsule qui renfermait ces reliques avait même été ouverte.

A Roggenhausen, annexe de Münchhausen, il y a trois autels fixes. Les maçons, en réparant l'église, ont remarqué sous les pierres d'autel des capsules renfermant quelque chose. Ils ont enlevé ces capsules et les ont même ouvertes. Il est vrai qu'ils les ont remises à leur place. Mais les sépulcres étaient violés. Ont-ils violé ainsi les trois autels ou seulement deux ? Nous n'avons point de donnée certaine à cet égard. J'ai recommandé au curé de faire venir quatre pierres d'autel, dont trois pour l'église de Roggenhausen et la quatrième pour la petite chapelle de Münchhausen.

A Rustenhart, sur un autel latéral qui ne sert pas habituellement s'est trouvée une pierre dont le sépulcre n'était plus muni de reliques.

A Oberhergheim, dans une chapelle qui est la propriété d'un particulier, chapelle autorisée en 1808, j'ai encore trouvé une de ces pierres qui avaient servi pendant la grande Révolution et qui n'avaient jamais été consacrées. Elle avait été disposée pour recevoir des reliques, mais il n'y en a jamais eu ».

Le rapport d'Apollinaire Freyburger s'interrompt ici. Il n'est évidemment pas rédigé pour faire plaisir ou délivrer un satisfecit. Au contraire il pointe tous les manquements. Somme toute, il y en a peu et surgit le paradoxe : une pierre qui en définitive constitue la somme de tous les manques atteste au contraire des efforts des communautés rurales pour avoir un édifice à la fois digne et décent. Remarquons aussi une différence entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. Alors qu'au siècle des Lumières les visites pastorales s'effectuent par le suffragant ou vicaire général ⁷ accompagné d'un quarteron d'ecclésiastiques dans un temps très court où l'on visite trois ou quatre édifices

⁷ MULLER (Claude), « Aussitôt qu'on aura la paix. La visite pastorale de Guillaume Tual dans les chapitres ruraux de Rhinau et de Marckolsheim en juin 1706 », *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, T.18, 2005-2006, p.57-67.

journalièrement, voire même par le prince-évêque⁸ en personne, la période post-révolutionnaire connaît une réalité différente. Certes, si l'évêque se déplace toujours pour donner la confirmation, voire pour visiter les paroisses⁹, il se fait de plus en plus remplacer par le curé doyen, ce que nous montre l'exemple présenté ici. Remarquons aussi que la qualité des rapports de Freyburger lui vaut d'être d'abord promu chanoine du Chapitre de Strasbourg de 1875 à 1880, puis vicaire général du diocèse de 1880 à 1890, enfin à nouveau chanoine du Chapitre de Strasbourg de 1891 à 1901. Il décède à Strasbourg le 10 juillet 1901.

⁸ MULLER (Claude), « Le premier président Christophe de Klinglin, le service du roi, la gloire de Dieu... et la campagne d'Oberhergheim au XVIIIème siècle », *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, T.21, 2008-2009, p.57-65.

⁹ MULLER (Claude), « Une tournée de confirmation peu banale. Monseigneur Saurine dans le Sundgau à l'été 1806 », *Annuaire de la Société d'histoire du Sundgau*, 2008, p.271-276, « Le prêtre, le maître et le Sundgau en 1827 d'après le rapport de Jérôme Chevrier », *Annuaire de la Société d'histoire du Sundgau*, 2003, p. 333-348.

UN NOVATEUR : L'ABBE VETTER, CURE D'URSCHENHEIM (1911-1955)

Jean FUCHS

Travaillant, il y a quelques années, à l'histoire religieuse d'Urschenheim, nous voulions en savoir davantage sur l'abbé Vetter qui avait rénové l'église du lieu d'une manière révolutionnaire. Nous usions encore nos culottes sur les bancs de classe à l'époque de la réalisation. Lorsque l'occasion nous a été donnée d'admirer l'oeuvre, l'abbé Vetter était décédé. A l'instigation de l'abbé Léon Hegele, ses amis avaient, heureusement, publié une plaquette - rééditée en 1986 - retraçant sa vie et son oeuvre. Nous avons néanmoins demandé à un prêtre qui l'a bien connu, comme condisciple et comme confrère (curé du proche Widensolen), de nous fournir des détails complémentaires. L'abbé Jean Fuchs, récemment décédé¹, a bien voulu nous en parler longuement dans une lettre, rédigée en 1989, que nous transcrivons ici. Animé du même esprit, il allait, en 1954, rénover l'église de Kirchberg-Wegscheid².

Louis Schlaefli.

"L'abbé Adolphe VETTER était originaire de Feldbach, canton de Hirsingue, dans le Sundgau. Né en 1911 de parents cultivateurs, il a fait ses études secondaires à Zillisheim. Nous étions constamment dans la même classe, de la 6^e à la 1^{re} (1923-1929), puis ensemble en classe de Philosophie à Strasbourg-Robertsau, dans l'actuel Centre S. Thomas (1929-30), enfin au Grand Séminaire (1930-1936), avec l'interruption de 1932-33, où nous avons dû faire le service militaire, d'ailleurs aussi tous les deux dans la même garnison, à Belfort, (lui, service auxiliaire, moi, service armé).

Pendant tout ce temps, nous étions de bons camarades, mais à goûts quelque peu différents, surtout durant le temps de nos études théologiques à Strasbourg, Vetter actif au Cercle des Oeuvres, moi au Cercle S. Thomas. Après notre ordination, en 1936, il est nommé vicaire à Soultz, moi à Colmar (S. Antoine). C'est à Soultz qu'a lieu ce que nous avons appelé sa "conversion". En effet, durant ses premières années de vicariat à Soultz, il abondait dans le sens de la plupart de nos confrères d'alors, à se dépenser dans les oeuvres de formation et de loisirs pour les jeunes et à lutter contre les associations neutres ou laïcistes, qui tentaient d'accaparer les jeunes qui fréquentaient nos Oeuvres. Mais voilà qu'il tombe sous l'influence d'un curé du voisinage, l'abbé Alphonse Heitz, qui avait été notre maître d'étude, notre surveillant à Zillisheim (1927-28) et notre condisciple au Séminaire (1930-31), mais avec lequel Vetter n'était guère entré en relation jusque-là, alors que dès 1930-31 Heitz était déjà

¹ Né le 16 mai 1911 à Koetzingue, de parents cultivateurs, Jean Fuchs a fait ses études au Collège épiscopal de Zillisheim, puis au Grand Séminaire. Ordonné prêtre le 16 juillet 1936, il est nommé vicaire à la paroisse Saint-Antoine de Colmar, puis vicaire à Widensolen en 1943, avant de devenir administrateur de la paroisse en 1945. Il sera ultérieurement curé à Kirchberg-Wegscheid (1950), à Notre-Dame de la Paix à Sélestat (1961), enfin de Raedersdorf (1971-1987). Il y fêtera les jubilés de ses 60, 65, 70 et 75 ans de sacerdoce, ainsi que son centenaire. Il est décédé le 27.02.2012 (Eglise en Alsace).

² Voir WINNINGER (Paul), *Art sacré et nouvelles églises en Alsace de 1945 à la fin du siècle*, Strasbourg, Ercal, (1994), 92.

devenu mon "maître à penser", me gagnant pour ce qu'on appelait le 'Mouvement Liturgique', auquel Vetter ne s'était aucunement intéressé jusque-là.

Le curé Heitz³ était à ce moment un des principaux représentants du Mouvement Liturgique en Alsace ; dès les années vingt, il était déjà en relation avec D. Lambert Bauduin, le moine bénédictin de Belgique, qu'on regarde généralement comme le fondateur du Mouvement, ainsi qu'avec l'abbaye bénédictine de Maria-Laach, foyer du Renouveau liturgique en Allemagne. Avec Heitz comme mentor, nous formions déjà un groupe de "Liturgistes" au Séminaire, que Vetter connaissait, mais dont il ne faisait pas partie. A Soultz, cela change du tout au tout. Autant Vetter s'était lancé jusque-là dans les Oeuvres, autant il se lance à présent dans la liturgie. Il a toujours été l'homme tout d'une pièce : brûlant ce qu'il a adoré et adorant ce qu'il a auparavant brûlé ! Evidemment son action à Soultz est limitée par le fait que son curé n'est pas en tout d'accord avec les nouvelles idées du vicaire.

En 1939, l'abbé Vetter est nommé vicaire à Mulhouse (S. Etienne), où ses possibilités sont autrement étendues qu'à Soultz. D'abord, si je me le rappelle bien, il n'est pas mobilisé. Je ne sais pas ce qu'il en a été exactement de son état de santé, dès ce moment-là, ou même plus tôt. Il est vrai que tout le long de nos études communes (1923-36), il n'a jamais été sérieusement malade ; cependant il avait été classé "service auxiliaire" au Conseil de Révision et avait fait comme tel son service actif à Belfort, ce qui prouve qu'il a dû avoir quelque infirmité dès ce moment-là. Toujours est-il que durant la "drôle de guerre" et surtout par après, de 1940 à 45, toute notre activité pastorale était réduite à ce que nous, les "liturgistes", nous regardions depuis toujours comme l'essentiel, le culte, la Liturgie. Alors qu'encore tout le long des années trente, jusqu'à la veille de la guerre, le meilleur du temps d'un vicaire était pris en hiver par des séances de théâtre, en été par les *Gartenfeste* et leur préparation, désormais c'était, avec le catéchisme et les visites familiales éventuelles, la célébration des offices et l'administration des sacrements qui constituaient notre vie de prêtre.

Au gré du gouvernement allemand nazi, il était donc strictement défendu d'avoir des associations de loisirs "confessionnelles", mais tout ce qui était strictement cultuel pouvait se faire. Ainsi le catéchisme, la préparation à la réception des sacrements et, aussi, les *Bibelstunden*, études bibliques ou liturgiques, pouvaient avoir lieu, à condition que ce fût à l'église même ou dans une pièce attenante (sacristie). On en a tous largement profité.

Par ailleurs, le curé de S. Etienne de Mulhouse, Mgr Fillinger, laissait largement faire ses vicaires, qui, à ma connaissance, s'entendaient merveilleusement, les six ou sept qu'ils étaient. Il y avait spécialement aussi Bliekast et Oster, les anciens amis de Vetter au Cercle des Oeuvres du Séminaire, qu'il avait rapidement gagnés à ses nouvelles idées. Bliekast mourra encore plus jeune que lui comme curé de Heimsbrunn (+ 1948, à 38 ans). Oster jouera par la suite un grand rôle dans la Commission de Liturgie de l'Evêché, comme dans l'Association S. Cécile ; il mourra également relativement jeune, comme curé d'Offendorf, à l'âge de 61 ans, en 1972. Ces deux confrères avaient la plume facile et ont ainsi laissé des "traces écrites" assez nombreuses. Bliekast a même écrit un livre, paru à l'Alsatia, *Was heisst Christ sein ?* et Oster de nombreux articles dans le *Bulletin Ecclésiastique* et dans *Caecilia*. Par contre, il me semble que Vetter n'a rien publié d'autre qu'une lettre ouverte à son élève et jeune ami, Dom Nicolas Egender (actuellement abbé du Monastère bénédictin N.D. de Sion à Jérusalem) pour son ordination sacerdotale en 1950 ou 51, parue en son temps dans

³ Heitz quitte le diocèse de Strasbourg dès janvier 1946 pour celui de Paris, où il est chargé au Centre Istina (P. Dumont, O.P.) des relations avec l'Orthodoxie ; dès 1947, il passe lui-même à l'orthodoxie, 2^e grande épreuve pour Vetter.

le quotidien d'alors, le *Nouveau Rhin Français*⁴. Je viens de relire cette lettre que j'ai découpée du journal. Elle montre combien Vetter était devenu un adhérent fervent, enthousiaste, du Renouveau Liturgique. Elle dénote aussi ses soucis d'expression artistique trouvée dans l'architecture romane et le chant grégorien. Il y dit de même expressément qu'il aurait voulu exprimer ses sentiments oralement, mais que cela ne lui a pas été permis. C'est qu'entre temps quelqu'un d'autre était devenu curé de S. Etienne à Mulhouse à la place de Mgr Fillinger, moins favorable aux "Liturgistes" et à Vetter en particulier. Nous sommes, en effet en 1950 ou 1951 ! Or, dès 1945, Vetter avait été nommé aumônier de la Maison du Bon Pasteur à Modenheim et, l'année d'après, curé d'Urschenheim.

Mais les années passées à S. Etienne de Mulhouse ont été les plus fécondes, non moins d'ailleurs que l'année 1945/46 à Modenheim. A Mulhouse, où il était spécialement chargé des oeuvres de formation religieuse féminine, il a trouvé un écho tellement durable parmi la jeunesse féminine que celles qui ont fait partie de son groupement l'ont continué après sa mort précoce et se sont retrouvées lectrices du périodique *Eau et Esprit* qui a paru une bonne dizaine d'années (de 1955 à 1965 environ) et dont les rédacteurs ont été des anciens élèves de Vetter, devenus prêtres. Parmi eux, l'actuel évêque auxiliaire Mgr Hégelé, qui, dans la plaquette parue à l'occasion de son ordination épiscopale, appelle Vetter son père spirituel. C'est qu'en plus de la jeunesse féminine dont il était chargé officiellement, nombreux étaient les jeunes gens qui se sont spontanément adressés à lui, notamment de jeunes lycéens, parfois anciens de Zillisheim (où le collège était supprimé et avait fait place à une école nazie), qui pensaient à devenir prêtres. D'aucuns le sont devenus : Egender et Hégelé déjà nommés, puis Himmelsbach, Jeltsch et plusieurs autres...

A Modenheim, où il venait d'être nommé en 1945, il s'est mis au travail avec autant d'ardeur et autant de succès, aussi bien auprès des religieuses qu'auprès de leurs élèves, celles-ci, par définition, pas des modèles de vertu ! Ses anciennes et anciens de Saint-Etienne, eux aussi, venaient nombreux le voir et chercher conseils et encouragements auprès de lui, non moins que d'anciennes connaissances de Soultz. Comme l'aumônier pouvait ou se permettait d'organiser les offices "à sa guise", il en profitait largement pour mettre la liturgie classique (en bonne partie celle d'aujourd'hui, introduite à la suite du Concile) au centre de tout. Cela jurait évidemment quelque peu, ou même beaucoup, avec les "dévotions et dévotionnettes" auxquelles on était habitué. Et voilà qu'il y a eu des réclamations à l'Evêché. Je ne sais plus si c'était la nouvelle Supérieure de la Maison qui a fait la démarche ou bien si, à la suite de plaintes, on a changé la Supérieure ; toujours est-il qu'un beau jour - non, c'était un jour de pluie, je me le rappelle encore aujourd'hui - voilà que mon ami Vetter sonne au presbytère de Widensolen et s'exclame : "Sais-tu pourquoi je viens te trouver ainsi à l'improviste ? - Figure-toi, je suis nommé curé d'Urschenheim ! C'est bien ici, près de chez toi, je ne connais aucunement ce pays. J'ai reçu la nomination sans autre explication et sans qu'en aucune façon on ait demandé mon avis et sans que j'aie demandé mon changement !"

Voilà dans quelles conditions Vetter est venu à Urschenheim. C'était une terrible épreuve pour lui. Il ne connaissait aucunement la Hardt ou le Ried. A Colmar, il n'avait guère de connaissance. Nous n'avions d'ailleurs pas de communication facile, même avec Colmar, toujours situé à plus de dix kilomètres et ne pouvant être atteint qu'en vélo ou par le car qui circulait une fois par jour aller-retour à des heures peu propices pour un curé, habituellement à l'heure de la messe le matin et à celle du chapelet le soir ! Lui-même ne savait pas encore conduire et n'avait pas de voiture comme la plupart des confrères. Moi-

⁴ La lettre a paru le 22 octobre 1950.

même je venais d'acquérir une auto et j'allais faire mon permis. Mais, comme je crois l'avoir déjà dit, nous n'avions jamais été particulièrement liés jusque-là. Nous avons été condisciples et compatriotes sundgauviens ; cependant, au Séminaire, nous avons été de bords différents. Puis, depuis qu'il s'était "converti "et qu'il était devenu "des nôtres", je le rencontrais de temps en temps à des réunions ou chez des amis communs. Néanmoins, "le courant ne passait pas bien" : je lui trouvais une mentalité de "converti", par trop fervent, par trop "fanatique" dans la poursuite de notre idéal. Nous avons de la peine à nous mettre au même diapason : lui, "pur et dur", allant droit au but, sans compromission ; moi, plus réticent, moins absolu, d'autant moins que je connaissais quelques-uns de nos mentors par des côtés trop humains, ce que Vetter ignorait du tout au tout et ce qui, dans la suite, quand les choses venaient au grand jour, a été pour lui une nouvelle épreuve, sans doute, du moins en partie, cause, avec sa mutation de Modenheim à Urschenheim, de la maladie dont il ne devait plus se relever.

En attendant, il travaillait ferme dans le sens du Renouveau Liturgique. Jusque-là je n'avais guère eu l'occasion de l'entendre parler en public. Voilà que je lui découvrais une parole extrêmement persuasive dans les réunions ecclésiastiques comme dans ses sermons et ses homélies. Il trouvait très facilement le ton qu'il fallait, aussi bien quand il parlait pour nos ruraux de la Hardt et du Ried que quand il s'adressait à un milieu plus cultivé. Il ne semble pas que cela a dû être la même chose quand il parlait aux enfants. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu faire le catéchisme, mais, de toute façon, je me souviens de ce qu'il leur a été très sympathique.

Sa pastorale à Urschenheim a été rendue encore plus difficile par le fait que son prédécesseur n'avait pas seulement été dans la ligne générale d'alors, mais qu'il avait été d'un tout autre tempérament que Vetter. Mon premier voisin, Kuster, (qui a quitté Urschenheim pour Mulhouse (S. Thérèse) et est mort comme curé d'Orschwihr) était un homme éminemment pratique, qui s'était débrouillé comme Frémiet⁵, à ne pas se laisser confisquer les cloches (!!), qu'on appelait quand on avait une panne d'électricité et qui vous réparait pendules et montres ..., qui avait comme ménagères sa vieille maman et une nièce, cultivant le potager du presbytère et soignant leurs poules et leurs lapins, avec les mêmes soucis que la plupart des autres habitants du village, le curé lui-même se faisant souvent le taxi-chauffeur ou le commissionnaire de ses ouailles ... C'était un changement du tout au tout pour le nouveau curé comme pour sa paroisse. Ajoutez à cela encore qu'on s'était aperçu bien vite que le nouveau curé était en trop bons termes avec le pasteur, non sur le plan de la vie quotidienne (en cela Kuster l'avait été aussi), mais dans la façon d'arranger les offices et l'église mixte de Muntzenheim (Muntzenheim et Durrenentzen étaient à l'époque des villages à minorité catholique, annexes d'Urschenheim), dont bientôt il avait sorti "tout ce qui était catholique". Et voilà qu'après deux ou trois années de présence à Urschenheim, il s'attaquait aussi à l'église paroissiale, qui était sortie presque indemne de la guerre.

A vrai dire, Vetter a commencé par restaurer le rez-de-chaussée du clocher, l'ancien chœur, de facture romano-gothique, où l'on apercevait encore des traces de vieilles fresques. Jusque-là cette pièce, attenant à la nef au fond de l'église, du côté sud, n'avait guère servi que plus ou moins comme débarras. Vetter en a fait une chapelle de semaine. Comme "entrée en matière", ce n'était pas trop mal, encore qu'on lui ait tout de suite fait remarquer que c'était là un bas-fond humide, qu'on était autrement à son aise dans les bancs de la nef. Mais M. le curé Vetter se mettait à aller beaucoup plus loin. Il voulait avoir une église liturgiquement et artistiquement à la hauteur de ce que nous préconisions dans

⁵ Curé de Weckolsheim.

les réunions avec les gens du C.P.L. (Centre de Pastorale Liturgique), groupés autour des périodiques, alors tout récents, *Maison-Dieu* et *Art Sacré*. D'ailleurs le P. Duployé venait de restaurer ainsi l'église de Katzenthal, gravement meurtrie, et notre commun ami, le curé Raugel, était en train de faire de même - moins radicalement - à Ostwald. Vetter, lui, s'est adressé à l'abbé Morel, aumônier d'artistes parisiens et critique d'art, qui nous a recommandé à tous deux d'engager Léon Zack, peintre-sculpteur qui avait fait ses preuves dans la banlieue de Paris, recherchant la simplicité, l'authenticité, visant à créer un espace de recueillement plutôt que de faire de l'art figuratif.

Vous pouvez encore voir ce que cela a donné à Urschenheim. Je pense qu'entre-temps on n'a pas trop transformé l'intérieur de cette église, qui a fait scandale pour les uns, admiration pour les autres. Hirlemann, l'actuel chanoine, ancien directeur diocésain de l'enseignement religieux, avait publié un des articles les plus élogieux dans son mensuel d'alors, *Rhythmes*. Vetter en voulait surtout au "kitsch", aux bondieuseries, à l'artificiel, comme nous tous d'ailleurs dans notre groupe. Seulement nous n'osions pas nous y attaquer de façon aussi radicale que lui. Je ne sais pas, ou plus, comment il s'y est pris pour le financement : fabrique, commune, dons privés ? Du côté de l'Evêché, il avait, du moins pour commencer, les mains assez libres, parce qu'il était en bonnes relations avec le secrétaire de la Commission d'Art Sacré, le chanoine Vital Bourgeois. Mais l'évêque, Mgr Weber, a exigé, après coup, que le tabernacle soit placé sur l'autel et non dans le mur et la boiserie du chœur, comme cela était d'abord prévu.

A ma connaissance il n'est pas arrivé à réconcilier l'ensemble de ses paroissiens avec la nouvelle situation. Il avait beau leur parler en public et en privé. Certes, comme dit, il avait un très grand talent pour persuader. Il savait parfaitement se mettre au niveau de chacun. Lui-même souffrait énormément de ce "qu'on ne voulait pas le comprendre". L'émotion première s'est calmée quelque peu quand on a constaté que, parmi les nombreux visiteurs, venus parfois de très loin, il y en avait qui abondaient en éloges. Puis il y avait la maladie qui l'accablait de plus en plus, et dans laquelle les plus hostiles voyaient une "juste punition", comme dans sa mort prématurée. Peut-être y en a-t-il parmi eux qui sont devenus des adeptes de Mgr Lefebvre ; à l'époque cela aurait, sans doute, été le cas pour plusieurs.

Probablement les compatriotes de Vetter, les habitants de Feldbach, ont-ils mieux supporté la transformation de leur église. M. le curé Deyber y a procédé de façon aussi radicale que Vetter, dont la tombe se trouve à l'ombre de ce sanctuaire, le plus ancien du Sundgau. Il y aurait applaudi des deux mains. Mais c'était vingt ans après Urschenheim et après Vatican II ! Deyber y a d'ailleurs aussi sacrifié sa santé ... Léon Zack, qui a conçu la pierre tombale de l'abbé Vetter, y a apposé avec raison ce qui constituait la devise de la pastorale du curé d'Urschenheim : "*Christus in euch, Hoffnung auf Herrlichkeit*".

Ce sont deux Mulhousiennes, un peu au-dessous de la quarantaine, qui ont fait le ménage et la cuisine de l'abbé Vetter, en se servant de livres de recettes, car elles étaient plus "Maries" que "Marthes", l'une fille d'industriels, l'autre de pharmaciens. Peut-être d'anciennes cheftaines de guides-scouts ? On vivait très frugalement au presbytère d'Urschenheim. C'était "secondaire" et pour Vetter et pour les deux dames. L'essentiel pour celles-ci était les causeries spirituelles que leur faisait "leur abbé", les laudes et les vêpres qu'il récitait avec elles quotidiennement dans l'oratoire qu'il avait installé dans l'une des pièces du presbytère, tout orné d'icônes et de reproductions de peintures ou sculptures romanes. Je pensais toujours, en voyant cette communauté, à S. Jérôme et ses dirigées de la noblesse romaine. Quant à la population, elle pensait que c'était des "religieuses en civil", mais qui faisaient écran entre leur curé et eux, surtout les deux dernières années où Vetter

était très souffrant. C'était ces dernières qui accueillait les visiteurs, prêtres ou laïcs, faisant un tri sévère. Après son décès, les deux ont disparu de la circulation. Provisoirement elles étaient rentrées dans leurs familles respectives.

En qui concerne la langue, Vetter n'avait ni difficulté, ni complexe ; il parlait l'allemand dialectal ou littéraire comme le français, selon les circonstances ou les personnes auxquelles il avait à faire.

Epreuves et déceptions ne lui venaient pas seulement du côté catholique ; les protestants de Muntzenheim, qui auraient eu toutes raisons de lui être reconnaissants de ce qu'il avait vidé le chœur de tout un fatras qu'ils avaient dû supporter avant l'arrivée de Vetter, lui ont fait des difficultés. Quand il voulait faire mettre un vitrail représentant la scène de la Pentecôte, non dans la nef, mais dans le chœur. Finalement, je crois qu'il a eu gain de cause, mais son attitude oecuménique en a souffert".



Ascension
peinture de

abstraite,
Léon Zach

NOTES RELATIVES A L'EGLISE D'URSCHENHEIM ET A

L'OEUVRE NOVATRICE DU CURE VETTER

Louis SCHLAEFLI

L'on ne peut savoir à partir de quelle date Urschenheim, localité attestée dès le début du IX^e siècle, disposa d'un lieu de culte. Au XII^e siècle au plus tard, elle fut dotée d'une petite église romane, dont subsiste la base du clocher roman tardif, heureusement conservé lors de la reconstruction de l'église au XIX^e siècle.

Ce clocher surmontait l'ancien choeur. "Dénaturée dans ses parties supérieures (niveau des triplets de baies cintrées, toiture en pavillon, lanternon), la tour romane du XII^e siècle, dont le crépi masque des galets, a un rez-de-chaussée voûté d'une croisée d'ogives sur colonnettes à chapiteaux cubiques ; l'ancien arc triomphal est nettement visible. Les murs sont percés d'ouvertures variées : baie cintrée aux profonds ébrasements, petite fenêtre rectangulaire, archères, baie géminée romane avec colonnette... A l'intérieur, les murs avaient été ornés de peintures murales censées remonter à l'époque de construction et signalées encore en 1895"¹. "Au premier étage, il ouvrait sur le comble de la nef par une porte en plein cintre verrouillable au moyen d'une poutre coulissant dans un canal ménagé dans l'épaisseur du mur. Les fentes du 2^{ème} étage ne sont pas des meurtrières. Au 3^{ème} étage, les ouïes sont de type roman, mais leurs colonnettes sont gothiques tardives"².

Sans doute était-elle consacrée dès l'origine à Saint Georges. En tout cas, la *Georgskapelle* est attestée en 1418³ ; c'est dire que le lieu de culte ne devait pas être très vaste et ne constituait pas une église paroissiale. Elle ne le sera qu'au dix-neuvième siècle. Des tentatives pour devenir une paroisse autonome furent faites dès le quinzième siècle, mais furent récusées : ce fut notamment le cas en 1458⁴. Au quinzième siècle l'église s'enrichit d'une Vierge à l'Enfant⁵.

Sans doute l'église eut-elle à souffrir de la guerre de Trente Ans, tout comme la localité qui, en 1636, se réduisit à cinq bourgeois⁶. Elle subsista néanmoins, puisqu'en 1650 il est précisé que la localité a comme patron Saint Georges et comme seconde patronne Ste Barbe⁷. Pourtant, le 24 juin 1662, le suffragant de l'évêque de Strasbourg, Gabriel Haug, vint y consacrer trois autels : le maître-autel en l'honneur des Sts Georges, Maurice et Catherine et les autels latéraux en l'honneur de Ste Barbe et de l'Assomption⁸.

¹ *Dictionnaire des Monuments Historiques*, 1995, p. 606.

² METZ (Bernhard), Répertoire des sites fortifiés de l'ancienne Alsace du 10^e s. à la guerre de Trente Ans, *Bull. d'Informations de la Soc. pour la Cons. des Mon. Hist. d'Als.*, N° 7, avril 1994, p. 7.

³ BARTH M., *Zur Geschichte der elsässischen Pfarreien*, AEA 1947/48, p. 135.

⁴ LUX L., Une abbaye -fille de Lucelle : Pairis, *Ann. Sundgau*, 1971, p. 77 ; BARTH M., *Handbuch...*, col. 1613, d'après ABR G 1898/5 et G 1651.

⁵ *Dictionnaire des Monuments Historiques*, 1995, p. 606

⁶ ELLERBACH, *Der dreissigjährige Krieg...*, III, 231.

⁷ BARTH M., *Zur Geschichte der elsässischen Pfarreien*, AEA 1947/48, p. 135.

⁸ BARTH M. *Handbuch...*, op. cit. col. 1613.

En 1727, le 7^{ème} dimanche après la Pentecôte, la foudre est tombée sur le clocher, renversant l'instituteur qui se trouvait derrière l'autel : "*den schulmeister namens baltzer braun in ohnmacht geworffen*"⁹. Nous ignorons si elle occasionna des dégâts.

Lors de la visite canonique du 22 juin 1760, le suffragant Toussaint Duvernin note que le chœur et la tour sont à la charge de l'abbaye de Pairis - qui perçoit la dîme - la nef et le cimetière à celle de la communauté. "Il y a trois autels dans cette Eglise ; il n'y a point de fonts baptismaux, les enfants sont portés à Widensol, mais les sépultures se font dans le cimetière". Il ordonne la construction d'une sacristie et diverses réparations au chœur. En outre, "la charpente de la nef étant absolument pourrie et son plancher ainsi que le toit menaçant chute prochaine seront rétablis aux frais de la communauté avant l'hyver. Le maître-autel sera réparé, étant chancelant dans plusieurs de ses parties et remis en couleur proprement... Les deux autels collatéraux seront revêtus dans le bas d'une boiserie propre... et le tableau de l'autel de la Ste Vierge sera réparé... Nous ordonnons qu'il sera érigé des fonts baptismaux et que les baptêmes y seront faits".

Les gros travaux énumérés furent exécutés la même année 1760 ; étant donné la pauvreté de la commune, les frais - 1.000 livres - furent prélevés sur les extances dues à la fabrique de l'église¹⁰.

Lors de la réorganisation du diocèse par Saurine en 1803, Urschenheim fut érigé en paroisse et eut comme premier desservant André Boehrer, un Récollet qui avait oeuvré ici en cachette pendant la Révolution.

Dès 1838, on pense à reconstruire l'église, mais, comme nous le verrons, la chose souffrira quelques difficultés, du fait que les entrepreneurs ne viennent pas soumissionner.

DOCUMENTS RELATIFS A LA CONSTRUCTION DE L'EGLISE (1839-1840)

Par le plus grand des hasards, une enveloppe renfermant quelques sermons prononcés à Urschenheim entre 1838 et 1840 se trouve conservée à la Bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg (Ms 4248/8). Ils ne peuvent être que de la plume de l'abbé Jean-Baptiste Reinhard, pour lors curé du lieu.

Il semble avoir longuement travaillé au sermon qu'il allait prononcer lors de la pose de la première pierre de son église; en effet, nous en conservons plusieurs versions, en français et en allemand. Nous avons retenu celle qui nous a semblé la plus élaborée et la plus intéressante sur le plan historique, laissant de côté les réflexions édifiantes que la cérémonie lui a suggérées, ainsi que les remerciements adressés aux personnalités présentes ou absentes (le Préfet et Charles Dumoulin¹¹) à la cérémonie.

⁹ Registre de baptêmes de Widensolen, p. 764.

¹⁰ Copie du rapport de visite canonique aux Archives de l'Evêché, transférées aux Archives du Bas-Rhin.

¹¹ Il s'agit du Président du tribunal de Colmar, domicilié à Urschenheim, dans la demeure qui sera ultérieurement acquise comme presbytère. Nous ne résistons pas à la tentation de transcrire les mots louangeurs que le curé utilise pour excuser son absence à la cérémonie : "Je regrette encore l'absence d'un autre magistrat, homme d'honneur et de mérite, que sa bonté inaltérable porte à obliger chacun de nous. Encore qu'il administre la justice avec toute l'intégrité possible, il prend, en outre, un si vif intérêt à tout ce qui honore la religion, qui se faisait un plaisir - je dirais presque un devoir - d'assister à la naissance de la nouvelle église qui avoisine sa charmante propriété. Retenu par état à une autre cérémonie funèbre et nationale, il partage avec discernement de ces deux coïncidences (?) en déléguant sa digne épouse afin de prêter sa main à l'action que nos vœux attendaient instamment. Elle se rend avec une aimable condescendance au milieu de cette population rustique. Elle vient honorer notre petite commune de son intérêt à la fois bienveillant et actif, comme elle daigna associer son nom et ses faveurs à la bénédiction de nos cloches il y a quelques années".

Discours prononcé le 27 juillet 1840, à l'occasion de la pose de la première pierre de l'église à Urschenheim.

"Je regrette de n'avoir pu trouver quelqu'acte authentique sur la fondation et l'origine de l'église qui vient d'être rasée, puisque je me ferais un plaisir de vous révéler la date de sa naissance et le certificat de son âge, si vous voulez bien me passer cette expression et je voudrais vous mettre en connaissance de tout ce qui pourrait vous intéresser à ce sujet, mais malheureusement ici les titres si désirables nous manquent absolument. Tout ce qu'on a pu recueillir de conjectural et probable se réduit à dire qu'en l'année 1762 on songea à agrandir la nef, que l'ouvrier voulant découvrir le document primordial pensa sonder les fondemens de la tour encore subsistante aujourd'hui pour se le procurer. La commune s'y opposa dans la crainte que par ce détériorement la masse ne vienne à s'affaisser, à crouler peut-être, et la chose en resta là, de sorte que nous pouvons conclure que le titre de la fondation de notre antique chapelle, quoique bien conservé, n'a pas encore vu le jour du moment de sa déposition, que dès lors il nous est tout à fait inconnu de même que nous sommes contraints, faute de ressources, de taire l'origine et la première mention historique de cette commune. L'on trouva, lors de la démolition, dans une pierre angulaire quelques pièces de billon et une d'argent de 25 c. portant l'effigie du roi Louis XV avec le millésime 1747, mais en démaçonnant le tombeau du maître-autel, l'ouvrier découvrit une cassette renfermant des reliques avec un petit manuscrit attestant que le 24 juin 1662, l'évêque de Tripoli, alors suffragant de celui de Strasbourg, inaugura le dit autel en l'honneur de Saint Georges, patron de l'église et des saints Maurice et Barbe, que les reliques sus-mentionnées provenaient des martyrs SS. Cyprien et Antonin, avec l'attache des indulgences épiscopales accordées en pareille circonstance et leur anniversaire, le tout muni du sceau aux armes du dit suffragant, les preuves et de plus d'autres indices qui se font remarquer notamment à la tour nous portent à croire que le bâtiment a dû recevoir divers agrandissements par la suite des tems et des circonstances et nous ne pouvons lui contester une longue existence, une haute antiquité.

Il ne sera pas hors de propos de relever ici une erreur qui se répète assez fréquemment, pour la réfuter publiquement. Des personnes instruites¹² se plaisent à dire que notre église ainsi que plusieurs autres remontait aux temps du paganisme et aurait été conséquemment un temple d'idôles ; je ne le pense pas, car je demande d'abord : peut-on supposer au cas particulier que la construction de la chapelle ait dépassé l'époque où la croyance au Christ a pris naissance et faveur dans nos contrées rhénanes ? Mais nous savons en outre que les Germains payens, nos ancêtres, n'étaient point dans l'usage d'élever des temples à leurs dieux, puisqu'ils les révéraient dans les fonds des forêts, et ordinairement dans les objets que la nature offrait à leurs regards dans l'immensité de l'espace, tellement que Tacite, auteur contemporain qui a traité de leurs coutumes, dit fort ingénieusement que l'idée de renfermer la divinité dans l'enceinte de quelques murs leur paraissait une indigne absurdité.

Voici, à peu près, tout ce qui peut être dit touchant l'église ancienne. Urschenheim, ou bien Ursisheim, encore mieux Uresheim, ci-devant sous la domination seigneuriale du Cardinal de Rohan, Evêque de Strasbourg, relevait du bailliage de Marckolsheim et se trouvait annexé à la paroisse de Vidensohlen. Après la Révolution, on l'érigea suivant

¹² Y avait-il, sur place, de pareilles personnes ? Il nous semble bien plutôt que le brave curé tient à faire ici étalage de son érudition, un peu gratuitement.

l'organisation nouvelle en une modeste succursale. Ses ressources communales n'étaient pas encore telles qu'on pût tenter la reconstruction d'une église convenable, et les fidèles furent obligés de se parquer encore longtemps dans l'enceinte étroite, sombre et malsaine qui existait jusqu'à présent. De plus, la jeune paroisse fut d'abord desservie par des ecclésiastiques usés par l'âge, et surtout par les épreuves de la Révolution. L'on conçoit que des hommes, quittes de leurs angoisses, se crurent heureux d'en voir la fin et de pouvoir respirer et se montrer avec quelque assurance alors que le religion rentrait dans son vieux domaine. Ils jugèrent que le moment n'était pas encore opportun, ni les circonstances assez favorables et rassurantes pour devoir faire à leurs ouailles la proposition d'un engagement aussi onéreux, pour ne pas dire impossible, que la construction d'une nouvelle église. Mais chaque chose arrive avec le temps. Le nombre des paroissiens venant à s'augmenter en attendant que les anciens du sanctuaire firent place à de jeunes lévites, zélés et adroits, ceux-ci engagèrent les notables et les autorités de notre commune à s'employer pour la demeure du Seigneur.

Pour se procurer les fonds nécessaires à cette entreprise, l'on demanda à l'administration forestière deux coupes extraordinaires, dont la vente produisit un crédit d'environ vingt sept mille fr. Les épargnes faites dans les services antécédents et les intérêts capitalisés des fonds placés à la caisse de service firent monter les ressources à trente mille fr. à peu près. Dès lors, M. Stern, architecte patenté à Colmar, trace d'après l'invitation de l'autorité locale le croquis qui fut ensuite approuvé par le conseil des bâtimens, qui autorisa en outre le dit ingénieur à continuer son travail. Celui-ci se mit à tracer le plan qui ne fut pas accueilli aussi favorablement qu'on avait eu raison de croire. L'on faisait difficulté à cause de la vieille tour qu'on ne voulait pas voir à côté de l'église quoique la commune fût obligée à la conserver pour des motifs d'économie. L'architecte fut invité de revenir sur son travail, c'est à dire à composer un nouveau plan dont le devis dépassait trente mille fr., devant en sus recevoir l'approbation ultérieure du Gouvernement. Après quelques mois de retard, les plans et devis furent agréés par le ministre de l'Intérieur en date du 25 février 1839 et M. le Préfet fixa l'adjudication des travaux au 23 mai suivant. Le devis montait alors à 28.948 francs 25, non compris les matériaux provenant de la démolition de l'ancienne église estimés à 3.600 francs, ni les honoraires de l'architecte. Mais, comme personne n'avait fait de soumission, la bâtisse fut ajournée et il fallut aviser aux moyens de procéder à une augmentation du devis, afin d'engager les entrepreneurs et surtout en rabaisant le prix trop élevé des anciens matériaux estimés seulement à 2.000 francs. Le 20 juillet de ladite année, un ouragan terrible, accompagné de grêle, vint ravager en quelques minutes la banlieue d'Urschenheim avec un dommage de près de cent mille fr. Cependant ce désastre ne put ralentir, ni même retarder la réalisation du projet une fois conçu. Le conseil municipal avisa incontinent aux voies et moyens de hausser le devis du travail pour pouvoir procéder à une seconde adjudication, mais, contre toute attente, celle-ci, fixée au 10 décembre de la même année, échoua encore, quoique le devis fût élevé à 31.722, 92 francs. Aucun de M. les entrepreneurs ne put ou ne voulut offrir un rabais, ni même accepter l'adjudication d'après le montant du devis, de façon que cette fâcheuse mésintelligence fut une cause d'une troisième adjudication, remise à l'année suivante. Même les plans et devis furent soumis derechef à l'approbation du Conseil des bâtimens, ainsi que du ministère. On abandonna de plus à l'ingénieur et à la commune le soin de se concerter en attendant de proposer des conditions plus acceptables aux devis du travail. Si donc l'espérance de la commune fut déçue encore pour cette fois-là, elle ne désista pas pour cela de sa résolution première et

inaltérable. Elle fut loin de se croire déboutée, car, sans se déconcerter, le conseil municipal essaya de nouvelles tentatives et l'échec qu'on avait éprouvé ne fit qu'animer les efforts de ces religieux campagnards pour un nouvel enjeu afin de parvenir à un résultat satisfaisant. Telle fut la conduite loyale, résolue et généreuse à la fois de cette pauvre commune à mettre tout en oeuvre pour la maison du Seigneur, surtout par des temps si pénibles et par des incidens si contrariants.

Enfin, le 15 janvier 1840, le ministre de l'Intérieur approuva et agréa le travail dont le devis montait dès lors à 34.512, 17 francs de sorte que le Préfet en arrêta l'adjudication au 19 mars suivant, jour auquel un rabais de 0,3 centime et demi fut offert par le Sieur Merck (et Neubrand¹³) et la reconstruction de l'église d'Urschenheim fut confiée à ce dernier, déjà connu dans le Bas-Rhin par l'heureuse exécution de différens bâtimens publics et religieux.

Tel est le résumé des antécédents qui ont précédé la construction de la nouvelle église dont nous posons aujourd'hui la pierre fondamentale...".

A cette occasion, la tour-clocher fut rehaussée de 20 à 25 mètres et l'ancien toit à bâtière modifié. La nouvelle nef sera une halle de 25 x 11,5 mètres sur 8,5 mètres de hauteur. On construisit trois autels, dans le faux style Renaissance, de forme tombe à stuc. La chaire nous semble, de par sa facture, une oeuvre du stucateur Froeiss, de Molsheim qui a travaillé dans les environs. Les vitraux seront fournis ultérieurement par Ott, Gerrer et Burckhardt. Les stations du chemin de croix de Feuerstein ne seront mises en place que plus tard.

En 1885, la famille Ringler fit ériger une croix, toujours conservée, à la sortie du village vers Muntzenheim. En 1893, le curé Ehret fit mettre en place de nouveaux tableaux sur les autels latéraux¹⁴. Winckler rafraîchit les fresques de la tour en 1895¹⁵.

Signalons l'acquisition, faite en 1896, de la propriété Ringler qui servira désormais de presbytère. Sommé de faire disparaître l'ancien chemin de croix, simplement lithographié, le curé racheta et fit rénover, en 1897, celui de Houssen ; l'ancien est offert à la petite église de Hettenschlag. Déjà en 1908, le curé Musslin en rachète un autre, chez Benziger ; comme il a agi de sa propre autorité, le conseil de fabrique fera des difficultés à lui rembourser les 500 marks engagés¹⁶.

En 1920, un Monument aux Morts de la Grande Guerre, sous forme d'une terre cuite d'Elchinger, fut appliqué sur la façade de l'église.

Quatre nouveaux vitraux furent mis en place en 1925¹⁷. En 1929, un chauffage électrique est installé à l'église. L'intérieur sera rénové en 1936.

Lors des combats de la Libération, en janvier 1945, les vitraux furent endommagés. Ils seront provisoirement réparés avec du verre ordinaire.

Le 6 février 1946 arrivait ici comme curé l'abbé Alphonse Vetter, qui allait ouvrir un chapitre à part dans l'histoire de l'église d'Urschenheim.

L'OEUVRE D'UN NOVATEUR : L'ABBE VETTER

¹³ Mots rayés dans l'original. Dans une autre version, Neubrand est indiqué comme le seul adjudicataire des travaux.

¹⁴ A.E.S., Reg. 84, p. 140.

¹⁵ *Reichsland Elsass-Lothringen*, p. 1138.

¹⁶ A.E.S., Reg. 144a, 226.

¹⁷ A.E.S., Rapport de visite pastorale de 1927.

Rarement - si l'on en croit les pièces d'archives - les curés eurent la vie facile à Urschenheim. Ce devait être aussi et surtout le cas de l'abbé Alphonse Vetter, qui allait heurter ses ouailles en rénovant l'église d'une façon qui devait paraître trop radicale à l'époque, mais qui attira les connaisseurs dès la réalisation de ce qu'il faut bien qualifier de chef-d'oeuvre.

Sans doute eut-on le tort, en haut lieu, de le nommer ici, au lieu de lui confier une paroisse sans église (Il en existait après les ravages de la guerre !) qu'il eût pu doter d'une église résolument moderne, car "il appuyait un peu trop sur le renouveau liturgique", comme on l'a fait savoir à l'évêché.

Toujours est-il qu'il fut mis en pénitence ici, mais ne se laissa pas abattre. Voyons ce qu'en écrit un spécialiste¹⁸ : "L'abbé Adolphe Vetter, déjà malade, est nommé curé en 1946 dans ce village perdu du Ried, de moins de 300 habitants, où il va mourir en 1955, âgé de 44 ans. Poste de mise à l'écart comme Kiffis, pour des prêtres mal vus à l'évêché. Vetter est un pionnier du mouvement liturgique. Au début des années 50, le père Gelineau publie les premiers psaumes chantés en français, que Vetter introduit dans la messe du dimanche matin. Dans le même temps commence à se répandre la nouveauté de célébrer la messe face au peuple. Mais alors, où faut-il placer le tabernacle ?

L'église d'Urschenheim avait subi de légers dommages au cours des combats pour la Libération. Sur le conseil de l'abbé Morel, en 1952, le curé Vetter fit appel à Léon Zack pour un nouvel aménagement selon les deux exigences d'art sacré et de liturgie renouvelée. Le premier travail, de nettoyage, élimina plâtres et statues. Des vitraux non-figuratifs, en segments de cercle, diffusaient une lumière jaune et rouge dans la nef, plus foncée, violette, dans le chœur. La table d'autel baroque en faux marbre est enveloppée d'une lourde toile, *antependium*, tissée par M. Plasse-Lequesne et ornée de symboles cruciformes, avec alpha et oméga. Sur le mur d'abside Léon Zack a peint, en forme de tapisserie, une Ascension abstraite, en trois bandes verticales rouges et blanches. A la place des autels latéraux évacués, le même artiste a posé des plaques de grès de deux mètres de haut, et tracé en traits grossiers des silhouettes de Ste Odile et de St Arbogast. La première porte l'inscription "*Lumen Christi*", la deuxième "*Christus in euch, die Hoffnung auf Herrlichkeit*" (cette inscription fut reprise par Zack sur la stèle funéraire de l'abbé Vetter à Feldbach dans le Sundgau). Ces oeuvres laissent perplexe la population d'un petit village. Le tabernacle est aménagé dans la boiserie du chœur : Mgr Weber oblige le curé à le remettre sur l'autel ! Depuis lors, en 1988, l'église d'Urschenheim a profité d'une rénovation. Devant l'ancien autel, trop au fond du chœur, une simple table en bois de maison paysanne qui pose problème. Au total une église simple, propre, intime, priante ; aujourd'hui quasiment ordinaire, mais bien hardie en 1952. Ce fut la première en Alsace et elle eut les honneurs d'un article dans l'Art Sacré (nov.-déc. 1953)".

On comprend que cette réalisation ait laissé, à l'époque, la population perplexe. Michel Spitz, qui voulait en avoir le coeur net avant de restaurer à nouveau l'église, conclut : "L'abbé Vetter a sûrement tout décidé sans concertation... Nous pouvons avancer que ni le conseil de fabrique d'alors, ni les représentants élus, maire et conseil municipal n'eurent l'occasion de jouer un quelconque rôle. Les documents comptables des deux instances ne

¹⁸ WINNINGER (Paul), *Art sacré et nouvelles églises en Alsace de 1945 à la fin du siècle*, Strasbourg, Ercal, (1994), p. 89-90.

comportent au demeurant aucune mention de ces travaux"¹⁹. Cela ne semble pas correspondre totalement à la réalité ; en effet, en novembre 1953, le curé-doyen Waltisperger signale, dans son rapport de visite canonique : "C'est un fait que la totalité de la paroisse n'est pas d'accord avec la restauration de l'église comme elle s'est effectuée. Cependant M. le curé avait réuni à ce sujet le conseil de fabrique, le maire et l'instituteur. Personne n'a fait alors des objections. On a l'impression que, malgré l'incompréhension qui règne en cela entre le curé et ses paroissiens, la paroisse se conserve assez bien... Les ressentiments envers leur pasteur ne doivent donc pas être si profonds"²⁰.

Disons plutôt que les successeurs de l'abbé Vetter ont mis du temps à apprécier le joyau qu'il leur avait laissé. Tel d'entre eux, porte les mentions suivantes dans le rapport de visite canonique de 1973 :

- Statues à l'église : "Une statue en bon état".
- Oeuvres précieuses par leur caractère artistique : "Non"²¹.

Tel autre essayait encore il y a quelques années de cacher les stèles de Zack derrière un vieil autel et une montagne de fleurs. Depuis lors, on en est venu à voir l'oeuvre du curé Vetter avec des yeux de plus en plus admiratifs, au point même que l'ensemble a été rénové avec respect.

¹⁹ SPITZ (Michel), L'église d'Urschenheim, oeuvre vivante de l'art contemporain, *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, p. 118.

²⁰ A.E.S., Casier Urschenheim, Visite canonique, 1953.

²¹ A.E.S., Casier Urschenheim, Visite canonique, 1973.



STAHL Henri, sabotier.

Photo: mai 1939

(Photo remise par l'auteur)

LE SABOTIER HENRI STAHL (1883-1967) DE MUTTERSOLTZ

Violette GROSS

Issu d'une famille nombreuse, Henri Stahl est né à Muttersholtz le 26 décembre 1883 comme fils de Jean Stahl, sabotier et de Sophie Fehlmann native de Sundhouse.

Durant sa scolarité à l'école primaire des garçons protestants, il avait comme enseignant M.Philippe Henri Walther. En 1897 il fut confirmé à l'église protestante du village par le pasteur Von der Heyden.

A 14 ans, il commença son apprentissage de sabotier auprès de son père. Pour se perfectionner il alla travailler ensuite chez un sabotier à Sundhouse. Pendant la première guerre mondiale il fut enrôlé dans la cavalerie et participa aux combats au Hartmanswillerkopf et à Verdun. A son retour il fut membre de l'association des anciens combattants du village.

Le 20 novembre 1920 il prit pour épouse Marie Sembach de Muttersholtz, fille de Frédéric Sembach, tisserand et de Marie Brohm. Il se mit à son compte au domicile de son épouse (actuellement 8 rue de Verdun). Le couple a eu deux enfants, Madeleine née en 1922 et Frédéric né en 1924.

Pour la fabrication de ses sabots, il s'approvisionnait en saule provenant de la forêt du Rhin et en hêtre provenant des forêts de la vallée de Villé. Les grumes lui étaient ramenées par le voiturier Georges Kretz de Sélestat. Sur commande Henri Stahl incrustait sur le dessus des sabots des motifs variés. Après leur finition les sabots étaient noircis avec du noir à sabots.

Henri Stahl avait une importante clientèle locale mais fournissait également en sabots : à Hilsenheim la Providence -orphelinat pour filles - et deux épiciers ainsi que deux épiciers à Baldenheim. Pour les tireurs de sable d'Ebersmunster il fabriquait des sabots-bottes. Son épouse se chargeait de la livraison grâce à sa charrette en osier (Fuederkuetsch).

Le couple Stahl élevait poules, lapins, cochons et vaches et, comme tous les artisans à l'époque, il cultivait quelques arpents de terre.

Sous l'occupation allemande 1939-1945, Henri Stahl était contraint à fabriquer des sabots pour adultes. Sa fille Madeleine l'assistait dans la fabrication et fut de ce fait exemptée de l'Arbeitsdienst (Service du travail obligatoire). Le sabotier Charles Denni de Goxwiller était chargé de la collecte des sabots.

En juillet 1945, il a dû demander un laissez-passer pour approvisionnement en bois dont voici le texte intégral : « Je soussigné à l'honneur de solliciter de M. l'Inspecteur des Eaux et Forêts de Ville de vouloir bien lui attribuer 5m3 de grumes hêtre dans le district de Waldmatt qui sont nécessaires pour son commerce. Je suis acheteur de grumes hêtre au cantonnement de Ville depuis vingt ans. Mon stock de grumes a été soit réquisitionné soit volé, et le petit stock restant est maintenant épuisé. Comme les besoins en sabots vont en s'amplifiant pour la mauvaise saison à venir, je ne suis à même de satisfaire la clientèle rurale locale et des environs si je ne puis me procurer du bois. Je suis possesseur de la carte d'acheteur nécessaire à cette transaction. Vous m'obligeriez beaucoup en m'attribuant un

lot dans le district de la Waldmatt, le bois de cette contrée étant très favorable à la fabrication de sabots. Tout en vous remerciant à l'avance, je vous prie d'agréer mes sincères salutations. Signé : Henri Stahl, Sabotier, 197 rue de la gare Muttersholtz ».



Exemples de sabots fabriqués par Henri Stahl (Photo de P.J. Lux, remise par l'auteur)

Henri Stahl fabriquait ses sabots comme il l'avait appris, il n'avait pas de machines dans son atelier.

Son fils Frédéric apprit également le métier de sabotier mais allait travailler par la suite comme ouvrier d'usine.

Henri Stahl est décédé le 3 octobre 1964 à Muttersholtz à l'âge de 81 ans et repose au cimetière communal.



Les outils du sabotier Stahl (Photo de P.J. Lux, remise par l'auteur)

CHARLES DIEBOLD

UN PIONNIER DU SKI FRANÇAIS

Violette GROSS

Antoine Ignace Charles Diebold est né à Muttersholtz le 22 mars 1897, comme fils de François, Antoine, Charles Diebold, maître-boulangier né à Kleingoeft et d'Albertine Fender, née à Ribeauvillé. Il passa son enfance à Muttersholtz. En 1902 la famille Diebold quitte le village pour s'établir à Ribeauvillé, où le couple tient une boulangerie au 22, rue des Tanneurs. Charles y fréquente l'école primaire avant d'entrer en apprentissage à Colmar comme employé de banque.

Au cours de la première guerre mondiale il fut enrôlé dans l'armée allemande, ce qui le conduisit jusque sur le front russe. C'est là qu'il découvrit le ski, si bien que, lors de son retour, son premier achat fut une paire de skis dans un magasin de Colmar. En 1925 et parallèlement à sa profession il enseigne le ski au Lac Blanc, où ses « Cours de Ski Vosgien » organisés avec l'appui du « Ski Club Vosgien 96 » de Strasbourg deviendront célèbres. S'y ajoutent les cours qu'il donne à la Schlucht et au Markstein. Adeptes de la Méthode de Ski de l'Arlberg, il entraîne aussi ses élèves en Allemagne, en Autriche et enfin dans les Alpes françaises. Grâce aux trains spéciaux qu'il organisait en hiver pour s'y rendre, il devine quelle richesse ce sport peut représenter pour les villages de ces vallées.

Le 29 août 1925 il se marie à Strasbourg avec Juliette Diehl, née à Strasbourg le 20 mars 1897, fille de Victor Diehl et Julie Huntzinger. Il créa à Strasbourg son magasin « France-Sports Charles Diebold » au 5 quai Freppel. Pour répondre à la demande en matériel de ski de sa clientèle, il se fournissait en Norvège, Suisse, Allemagne et Autriche. Ce furent dix années pleines de labeur pour ce couple déterminé, qui employa jusqu'à dix-neuf personnes.

C'est en 1932, et pour être exact le 5 mai, qu'il découvre le petit village savoyard de Val d'Isère lors d'une montée du Lac de Tignes par la Thouvrière en compagnie de cinq architectes parisiens, qui avaient suivi ses cours de ski dans les Vosges. C'est le coup de foudre : « Fabuleux, j'étais sidéré, pris à la gorge. Quelle sensation ! » Même si ce jour-là ils ne sont pas arrivés jusqu'à Val d'Isère, celle qui allait devenir la première station alsacienne des Alpes leur tendait les bras, alors qu'elle n'était qu'au tout début de son fabuleux développement. Pour la première fois en 1934 l'Hôtel Parisien rénové accueille des clients en hiver ! Cette même année, Charles Diebold, communément appelé Charlot, choisit l'aigle blanc comme emblème de la station.

La fusion de l'« Ecole de Ski Vosgien » avec celle qu'un autre Alsacien, André Hermann, avait créée également dans les Vosges, donne naissance en 1936 à l'« Ecole Française du Ski ». Dans cette école privée, sans label national, la qualité de l'enseignement fut dès l'origine déterminante pour le haut niveau sportif de la station. Il organise avec brio le premier « Grand Prix de Printemps », qui connaît un succès immédiat. Lors de cette compétition l'équipe de Val d'Isère porte des chandails tricotés par les Avalines à l'effigie de l'aigle blanc, emblème de Val d'Isère. Dès la troisième année cette compétition se hisse aux

premiers rangs des plus prestigieuses rencontres sportives. En 1955 elle deviendra le « Critérium de la Première Neige ».

En 1938 et en collaboration avec son ami André Hermann pour la partie technique, il crée le « Chamois de France ». Cette épreuve de slalom spécial avait pour objet de distinguer les meilleurs élèves de l'école de ski, en leur permettant de porter fièrement l'insigne du Chamois de France en or, argent ou bronze, en fonction de leur performance.

En 1938, Léo Lagrange, sous-secrétaire d'Etat aux Sports et aux Loisirs, lui propose le poste de Secrétaire Général de l'« Ecole Nationale du Ski Français ». Après hésitation Diebold accepte et quitte Strasbourg pour s'installer dans ses bureaux du Boulevard Haussmann à Paris. Les débuts furent difficiles : l'Etat lui demandait d'ouvrir 74 centres de formation et de créer une technique française. Il estime que pour réussir cette mission il ne pouvait rester à Paris et il déménage donc à Grenoble.

En 1939 il est rattrapé par sa mobilisation dans l'artillerie lourde, cette fois-ci dans l'armée française. Grâce au sénateur Borel il peut rejoindre le 27^{ème} BCA à Annecy. Après maints périples, il fut fait prisonnier par les Allemands, contracta la dysenterie et fut soigné à La Rochelle, avant de désertir, lors d'un transfert à Limoges, pour rejoindre sa femme à Grenoble. Après un court séjour à Megève en 1941, où il relance l'Ecole Nationale de Ski en s'occupant d'une centaine de moniteurs, il s'établit définitivement en Savoie à Val d'Isère (altitude 1850m), où il sera directeur de la station jusqu'en 1970.

Il y attira d'autres Alsaciens, comme le Dr. Petry, qui ouvrit un cabinet médical, Fred Matter, cinéaste et explorateur, Alfred Feldmann, futur secrétaire de mairie, sans oublier les Killy, les parents de Jean Claude, devenu triple champion olympique lors des Jeux Olympiques de Grenoble en 1968, grâce aux bons conseils que son moniteur Diebold lui avait donnés dans son jeune âge.

Durant cette belle période son épouse fut toujours à ses côtés, le secondant et l'encourageant dans son œuvre. Elle était la secrétaire du Club des Sports, compétente autant en comptabilité qu'en gestion touristique. Tous deux furent pendant trente ans de précieux collaborateurs, tant à la direction de la station qu'au comité de direction du Syndicat d'Initiatives et au Club des Sports. Ils sont les artisans consciencieux et intègres du succès de Val d'Isère, qui leur doit une très grande part de sa réussite.

Le décès de sa femme Juliette, le 17 septembre 1980 à Val d'Isère, fut pour Charles Diebold un événement très douloureux. Seul, très découragé et sans descendance, il revint en Alsace pour séjourner quelque temps chez sa nièce à Ammerschwihr, avant de rejoindre l'hôpital de Kaysersberg, où il s'éteignit le 14 août 1987, à l'âge de 90 ans.

Une cérémonie religieuse eut lieu à Kaysersberg, en l'église Sainte Croix, et un deuxième service religieux en l'église catholique de Val d'Isère, avant son inhumation aux côtés de sa femme dans le cimetière de la station.

Reconnaissante, Val d'Isère n'a pas oublié celui à qui elle doit une grande partie de son essor. Elle a souhaité l'honorer par la pose d'une plaque sur sa pierre tombale et par l'élévation d'une stèle au nom de Charles Diebold sur le Front de Neige, le Parc des sports en été. Comme le soulignait si bien M. le Maire, André Degouey, la station de Val d'Isère n'a pas oublié son devoir de gratitude à l'égard de cette illustre personnalité.

Sources :

Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne

Coupures de presse

Mairie de Val d'Isère.



Charles Diebolt à 80 ans



Val d'Isère en hiver



Charles Diebolt (photos remises par l'auteur)



Le curé Riess, fondateur, et Alphonse Bellicam premier gérant et maire de Logelheim.



*Bâtiment du Crédit Mutuel
(photos remises par Joseph Armspach)*

UNE TRANCHE DE L'HISTOIRE LOCALE

LE CREDIT MUTUEL A LOGELHEIM

Joseph Armspach

La vente du local de l'ancienne agence C.M.D.P. à Madame Aurélie Hensel (salon de coiffure) par les instances du *Crédit Mutuel Ill et Hardt*, après dix années de location, met un terme à sept décennies de présence du cet établissement bancaire au village.

Créée le 24 octobre 1935 à l'instigation du jeune curé Joseph Riess (oncle de l'ancien ministre et président de la Région Alsace, Adrien Zeller), cette institution locale mérite que l'on conte sa belle histoire avant qu'elle ne tombe dans l'oubli. C'est au restaurant *Au Soleil* 36 Grand' rue, des époux Léon Fried (Rey) qu'a eu lieu l'assemblée Générale constitutive en présence des représentants de la fédération, MM. Kugler et Senger ainsi que d'un petit groupe de vingt-sept habitants.

Les instances élues en ce jour étaient composées de la manière suivante :

Conseil d'Administration : Président : Antoine Heinrich, agriculteur, 9 Grand'rue, 41 ans, futur maire (de 1945 à 1963) ; Vice-président : Alfred Gutleben, agriculteur, 3 rue des Pêcheurs, 48 ans ; Assesseurs : Alphonse Bellicam, agriculteur et maire de 1929 à 1945, 1 Place De Gaulle, 53 ans, Joseph Wagner, artisan menuisier, 34 Grand'rue, 31 ans, Eugène Armspach, agriculteur, 6 Grand'rue, 31 ans.

Conseil de Surveillance : Président : Joseph Ries, curé de Logelheim de 1929 à 1942, 35 ans, presbytère rue de Dintzheim ; Vice-président : Xavier Groshaeny, mineur de potasse, 1 Rue d'Appenwihr, 44 ans, Assesseurs : Ernest Stoffel, agriculteur, adjoint au maire de 1929 à 1963, Grand'rue, Léon Fried , artisan boulanger, 36 Grand'rue, 41 ans, André Armspach, agriculteur, 1 Impasse de l'III, 59 ans, Jean Baptiste Stoffel, agriculteur, 1a Rue des Remparts, 37 ans.

Dans la réglementation, on remarque que le Conseil d'administration est éligible tous les deux ans et que le Conseil de surveillance est renouvelé par tiers tous les ans, qu'au niveau des règles financières le montant des dépôts ne pourra dépasser un million de francs, que la part sociale minimale est de 5 Francs. Les autorisations de prêts sont fixées à 5000 francs pour le Conseil d'Administration et de 25 000 francs pour les deux conseils réunis. Deux réunions des conseils doivent être tenues par an, la première au printemps, la seconde en automne. En matière de discipline, l'absence sans excuse est pénalisée par le paiement de 1 franc. Les membres des conseils et le gérant sont tenus au secret. En cas d'indiscrétion, le responsable paiera 100 francs d'amende et la prochaine assemblée générale pourra l'exclure de sa fonction.

Le président fondateur Antoine Heinrich restera en fonction jusqu'en 1971. Le maire de l'époque, Alphonse Bellicam, exercera la fonction de gérant sans discontinuer jusqu'au 1er janvier 1960, à l'âge avancé de 78 ans.

Cette institution locale a été créée dans l'esprit mutualiste fidèle aux principes d'entraide de son fondateur Reiffeisen dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. En novembre 1935, les conseils décident d'associer Appenwihr (en ces temps annexe de la

paroisse catholique de Logelheim). La caisse comptait déjà quarante-sept membres. Le montant des crédits en était de 140 755 francs. Les taux d'intérêts pratiqués étaient de l'ordre de 5%. Le premier investissement sera l'achat d'un coffre-fort la même année. Ce coffre-fort servira jusqu'au bout, il sera déménagé à cinq reprises, opérations impressionnantes encore gravées dans la mémoire des anciens. D'un poids de plusieurs quintaux, ses déplacements dans les étages chez les gérants successifs engageaient les hommes les plus robustes des conseils, non sans danger, l'un deux faillit y perdre un doigt lors du dernier déménagement. En 1937, les conseillers décident de consacrer un quart des réserves annuelles à des opérations de bienfaisance appelées Wohltätigkeitsfond.

De septembre à décembre 1939 les documents de la caisse sont transférés à Luxeuil-Bains en Haute Saône pour raison d'évacuation de la zone militaire entre l'Ill et le Rhin. Le 5 janvier 1940, le curé Riess transfère les avoirs et fonds à Ammerschwihr, lieu d'évacuation de la population de Logelheim au début de la seconde guerre mondiale.

Le 30 mars 1941 l'argent des avoirs et des créances est changé en Reichsmarks et l'occupant imposera une modification des instances. En novembre 1941, Monsieur le curé Ries quitte Logelheim suite à une réorganisation imposée par l'occupant. Le Conseil d'administration est maintenu dans sa forme, mais le Conseil de surveillance est élargi à neuf membres, a savoir : président, Paul Stoffel ; vice-président, Jean Fuchs d'Appenwihr, assesseurs, Ernest Stoffel, Léon Fried, André Armspach, Jean Baptiste Stoffel, René Bellicam, Georges Schmitt et Ernest Mack, les deux d'Appenwihr. Du 21 mai 1943 au 28 février 1947, aucune assemblée générale de la caisse n'est tenue.

Les années d'après-guerre ont été très difficiles, surtout en raison de l'achat de chevaux de trait en remplacement du cheptel réquisitionné par les troupes du Troisième Reich. En 1947 est créée la coopérative agricole dont la vocation principale était l'achat groupé de produits phytosanitaires, d'engrais et de semences. Très vite on constatera une dérive et des retards de paiements malgré les appels des responsables. Ces difficultés auxquelles s'ajouteront des périodes de mauvaises récoltes en 1956, 57 et 58 continueront à perturber la bonne gestion de la dite coopérative. L'absence d'assemblées générales des années 1955, 1961 et 1963 traduisent bien le malaise.

Le 1er janvier 1960 Paul Stoffel remplace Alphonse Bellicam comme gérant de la caisse qui est transférée à son domicile au 5 de la Grand' rue. Le 2 mars 1964, Ernest Schmidt est nommé gérant et comme ses prédécesseurs il exercera ses fonctions à son domicile au 21 de la Grand' rue durant cinq années, jusqu'en 1969 quand il est remplacé par Eugène Wendling, premier employé non domicilié au village. La caisse est transférée à la mairie pour ses permanences, solution provisoire puisque l'année suivante elle emménage au premier étage de la maison Groshaeny Martin au 8 de la Grand'rue où deux pièces ont pu lui être louées. La domiciliation des salaires, l'introduction de nouveaux services ainsi que le rajeunissement des dirigeants lors des renouvellements des conseils entraîneront une profonde mutation de notre institution, jusque-là principalement au service des agriculteurs.

En 1971, François Hassenfratz est élu président du Conseil d'administration, deux nouveaux membres entrent dans les conseils, qui de suite procèdent à la dissolution de la coopérative agricole, organe perturbateur de la caisse locale. Dans cette période d'encadrement de crédits, on note une progression de + 27% en 1972 et de + 14% en 1973. En 1974, Hubert Ehram employé du Crédit Mutuel, remplace M. Wendling comme gérant de la caisse. Il restera en place jusqu'en septembre 1984 où Gérard Fohrer lui succèdera jusqu'à la fermeture de l'agence de Logelheim.

Les nombreux transferts de leurs locaux (quatre en dix ans) seront à l'origine du désir de plus en plus latent de pouvoir accueillir les clients et d'exercer les services dans leurs propres locaux. Ce souhait deviendra projet par l'achat le 24 avril 1975 d'une parcelle du côté est longeant la Grand' rue de la ferme des époux Martin Groshaeny où la caisse résidait. Sur cette parcelle restait l'ancienne remise à calèches « Gutscha Schopff » de la ferme ancestrale Stoffel (ferme des prévôts du quinzième au dix-huitième siècle dénommée « Schultzahoff »).

En 1977 Léonard Haenn est élu président du Conseil d' Administration. Il gardera cette responsabilité jusqu'au terme de notre caisse locale. L'équipe est rajeunie, elle décide d'emblée de construire elle-même en bénévolat ses propres locaux. Du rêve à la réalité, tout n'était pas facile. Les hésitations des instances fédérales quant à l'opportunité de procéder à cette construction ont incité les conseillers à mettre « la main à la pâte » et à se comporter en véritables « Castors » comme Jean Witz (Directeur Général de la Fédération du Crédit Mutuel d'Alsace, de Lorraine et de Franche Comté) qualifiait les conseillers lors de l'inauguration de notre caisse le 1er juillet 1979, rendant hommage personnellement à la persévérance et au courage de ces hommes. Une première et un exemple pour la grande histoire du Crédit Mutuel. Rappelons la composition des conseils de cette époque :

Conseil d'Administration. Président : Léonard Haenn, employé aux MDPa ; Vice-président, Joseph Armspach, mécanicien d'entretien ; Assesseurs : Groshaeny Georges, agriculteur, Groshaeny Joseph, mineur aux MDPa.

Conseil de Surveillance. Président : Edouard Haen, boucher ; Vice-président : Emile Fuchs, agriculteur ; Assesseurs : Jean Paul Durringer, menuisier, Julien Kuentzmann, conducteur d'engins, Gérard Mann, chauffeur de poids lourds, François Muller, mécanicien d'entretien, Camille Stoffel, artisan carreleur

Gérant. Hubert Ehram

Cette construction aura nécessité 3000 heures de travail dont 1308 heures effectuées en bénévolat. Ce furent des heures de franche camaraderie. Un exemple repris et poursuivi à Logelheim par bien d'autres associations. Pratique, fonctionnelle, confortable la caisse progressera d'année en année. Mais l'évolution du secteur bancaire opérée au Crédit Mutuel nécessitera une continuelle adaptation. Par étapes notre caisse deviendra après la fusion et le regroupement des caisses locales de Sundhoffen, Dessenheim et Ste Croix en Plaine une simple agence locale. Elle restera opérationnelle jusqu'au 1er juillet 2006. Cette fusion concernera également les conseils et leurs membres qui siègent dorénavant à la nouvelle caisse centrale à Sainte-Croix-en-Plaine

Le bâtiment sera transformé en salon de coiffure et loué à Aurélie Hensel qui en deviendra propriétaire en 2012. Le bâtiment accueille toujours autant de monde même si l'enseigne a changé.



Cartes postales anciennes de Mussig

UN CRASCH D'AVION EN MARS 1944 A ARTOLSHEIM, MUSSIG ET HILSENHEIM

Patrick BAUMANN

Dans la nuit du 15 au 16 mars 1944 un drame devait se jouer dans le ciel sombre de cette nuit des tous débuts du printemps.

La Seconde Guerre mondiale tirait en longueur et pour les habitants de notre région les bonnes nouvelles étaient rares. Les jeunes Alsaciens étaient incorporés dans l'armée allemande et beaucoup ont déjà perdu leur vie sur le front en Russie. La seule preuve visible pour les habitants de nos villages que quelqu'un se battait encore contre les Allemands était le passage incessant des bombardiers lourds dans le ciel. Mais là aussi la population pouvait constater les pertes des escadrilles anglaises ou américaines car çà et là les épaves des avions abattus jonchaient le sol alsacien.

En effet depuis le début de l'année 1943, les populations de l'est de la France commencent à s'habituer aux énormes formations de bombardiers qui survolent de plus en plus régulièrement leur ciel. Ces petites croix brillantes dans le ciel vont déverser leur mortelle cargaison sur des objectifs militaires au cœur du Troisième Reich.

Chaque jour les B 17 « Forteresses volantes » et B 24 *Liberators* américains, relayés la nuit par les *Lancaster* et *Halifax* de la Royal Air Force survolent les territoires occupés afin de mener à bien leur mission. Les premières missions ont été très dures pour les boys de l'USAAF et de la RAF. Menées sans escorte de chasseurs, elles ont permis à la Luftwaffe et à la *Nachtjagd*, la chasse de nuit, de se constituer des tableaux de chasse conséquents. Cependant, vers la fin de cette année 1943, l'apparition de nouveaux appareils de chasse sur le front Ouest, tels les *Lockheed P 38 Lightning*, le *North American P 51 Mustang* ou *Republic P 47 Thunderbolt* américains permettent de rétablir l'équilibre et de réduire les pertes humaines et matérielles des Alliés. Le bombardement de nuit est donc la spécialité des Anglais. Les quadrimoteurs *Halifax* et *Lancaster* ont pris le relais des appareils de conception plus ancienne qui avaient attaqué l'Allemagne dès 1940 ... sans grands résultats si ce n'est d'avoir touché l'orgueil des responsables allemands ! Les équipages étaient constitués de membres du *Commonwealth* : Anglais, Canadiens, Australiens ... La moyenne d'âge est stupéfiante : vingt ans ! Trop jeunes pour rouler en voiture mais aptes à piloter un mastodonte de plusieurs tonnes à plusieurs milliers de mètres d'altitude ! Les plus âgés, vers vingt quatre ans font office d'anciens. La Royal Air Force engagea certaines nuits plus de mille appareils en même temps, entraînant par la même des pertes très sévères. La cause principale de ce triste bilan fut la chasse de nuit allemande, la fameuse *Nachtjagd* et la *Flak*, mais aussi les accidents ou les collisions en vol. Ainsi dans la nuit du 30 au 31 mars 1944, les anglais engagent sur Nuremberg, neuf-cent-cinquante avions et perdent quatre-vingt-seize appareils, soit six-cent-soixante-douze membres d'équipages... Chiffres impressionnants, démesurés, mais cette guerre a pris une tournure tellement gigantesque !

Quelques jours avant cette nuit tragique, le Bomber Command avait lancé une autre mission dans la nuit du 15 au 16 mars pour démolir les usines de guerre à Stuttgart. Ce raid prévoyait une force de six-cent-dix-sept bombardiers *Lancaster* et de deux-cent-trente

Halifax. Des Mosquito, chasseurs bombardiers rapides les devançaient afin d'aller marquer les objectifs. La route de cette force devait les amener au-dessus de la France occupée jusqu'à la frontière Suisse puis de là directement sur l'objectif. Le retour devait se faire sur une route au sud de Strasbourg vers la mer du Nord.

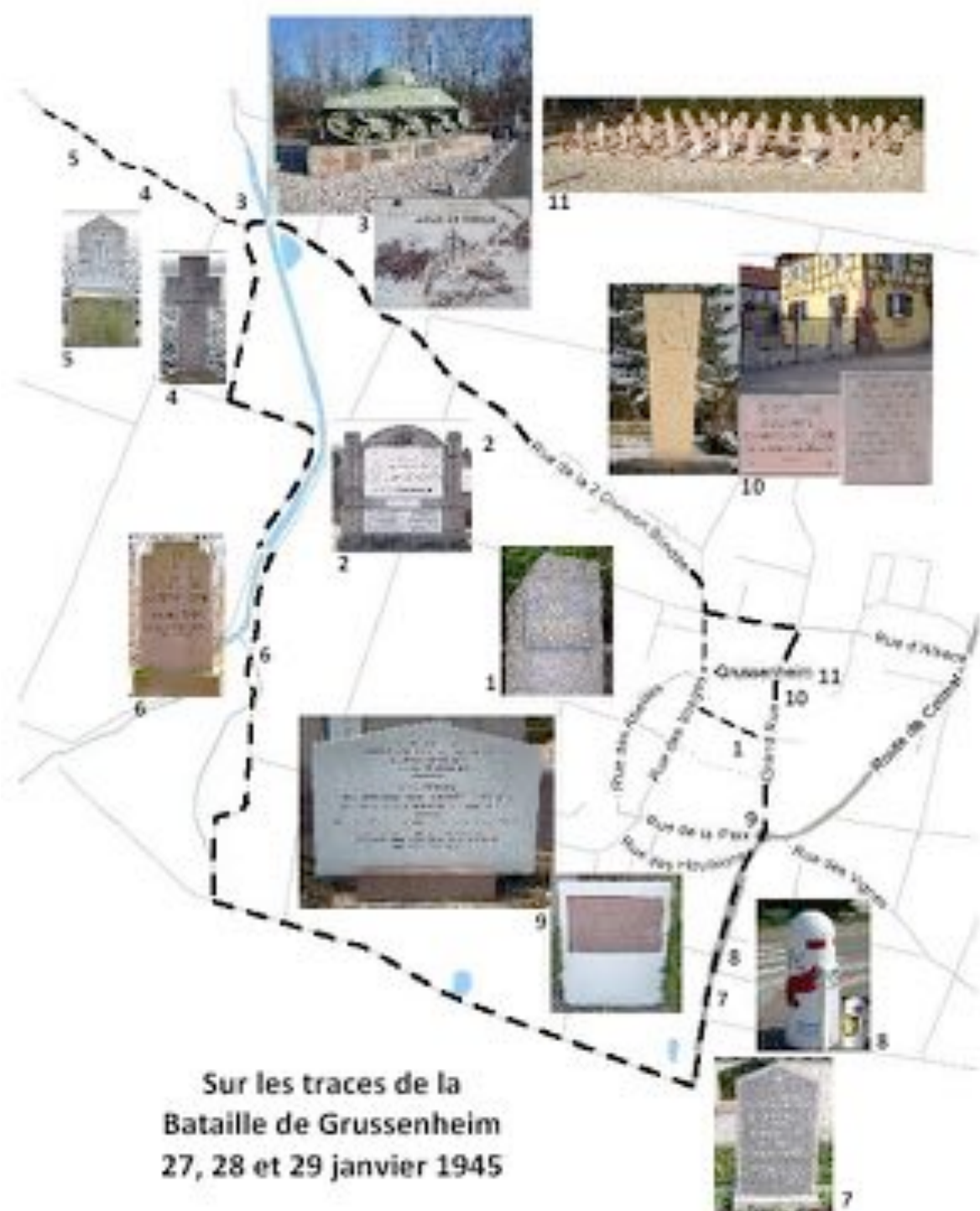
Au début de soirée dans le Lincolnshire, sur différentes bases décollaient les lourds Lancasters chargés de bombe et parmi eux à 19 heures celui du P/O Clegg, le pilote de l'avion, un jeune homme de 29 ans natif de l'île de Man. Il était considéré comme un vétéran car la moyenne d'âge dans le Bomber Command était alors de 21 ans. Avec Clegg il y avait à son bord le sergent Cecil G Arthur, un Australien âgé de 20 ans qui faisait office de mécanicien de bord, le sergent Joseph B Bull qui était mitrailleur âgé de 21 ans, le sergent Edward A. Cunningham, le bombardier lui aussi âgé de 21 ans, un autre sergent, Robert Litherth qui lui aussi faisait office de mitrailleur. Il est à noter que celui-ci était âgé de 35 ans ce qui était plutôt rare dans le Bomber Command. Le sergent Lawrence Melbourne âgé de 23 ans était le radio et le sergent Victor J. Pickford était le navigateur, ce qui représente les sept membres habituels d'un Lancaster. Ce soir-là en plus de ces aviateurs il y avait un second mécanicien à bord, le sergent John F. Ennis qui suivait une formation. Leur avion, un Avro Lancaster était un bombardier équipé de quatre moteurs Rolls Royce Merlin, nomenclaturé ME 558, et immatriculé SR-Q au sein du squadron. Cet avion était construit dans les usines Vickers à Manchester. Ces usines sortaient environ vingt bombardiers de ce type par semaine. Ce soir-là, le chargement de bombes se composait d'une bombe explosive de 2 tonnes, quatre-vingt petites bombes explosives de 15 kg, six-cent-soixante bâtonnets incendiaires de 2 kg et quatre-vingt-dix bâtonnets de 2 kg du type X, soit un poids de 4700 kg de bombes. Le vol vers l'objectif au-dessus de la France devait se passer normalement. Les bombardiers anglais furent repérés par les radars allemands à partir de 20 heures quand ils approchaient les côtes françaises. Le commandement de la Luftwaffe fit décoller ses chasseurs de nuit vers 22 heures et il les fit attendre le stream anglais autour de deux balises radio, une située à l'est de Trèves et l'autre, la FF Christa au sud de Karlsruhe. Vers 22 heures 30 les chasseurs de nuit du type Messerschmitt 110 et Junkers 88 entrèrent en contact avec les quadrimoteurs anglais. Ces avions, des bimoteurs équipés de radars avec trois membres d'équipage appartenaient à différentes unités de la chasse de nuit allemande. Les premières victimes de ces pilotes seront des Halifax, un autre type de bombardier quadrimoteur, qui seront touchés au-dessus de la Haute-Saône et qui iront s'écraser à Héricourt et au hameau des Granges, commune de Saint-Barthélemy. Le stream des bombardiers continue son chemin et arrivé au-dessus du Ried alsacien, il se fait aborder par les chasseurs de la NJG 1 et NJG 6. Un premier Lancaster du 550ème squadron, le LM 392 piloté par le F/L Crawford s'écrase près du terrain de football d'Artolsheim, il venait d'être touché par un chasseur de nuit. Quelques secondes après l'impact celui-ci explosa et son chargement de bombes fut éparpillé sur les premières maisons et granges du village qui prirent feu.

En 2011 commencèrent les travaux pour un lotissement sur le terrain où cet avion s'est crashé et avec l'accord de la mairie une fouille fut organisée par les membres de l'Association du souvenir aérien dans l'est de la France. Lors des premiers sondages les détecteurs de métaux de grande profondeur nous indiquèrent une grande masse de fer vers environs trois à quatre mètres de profondeur. Avec l'aide d'une grosse pelle mécanique, l'emplacement du cratère fut ouvert et dès les premiers coups de pelle d'énormes débris de toutes sortes furent trouvés. Une quinzaine de rouleaux de fil de fer barbelé, de vieux poêles à bois et même une vieille cuisinière furent retrouvés. De grosses poutres de charpentes

calcinées, des restes de cadavres d'animaux et plein d'autres objets furent mis à jours, mais pas de grosses pièces d'avions. Les fouilleurs d'épaves furent un peu déçus, mais il c'est avéré que les Allemands ont ramassé l'épave de l'avion et la population en a profité pour combler le cratère avec les débris des granges brûlées ainsi que des animaux morts dans les flammes. Toutefois cette fouille ne fut pas inutile car elle permit à la commune de dépolluer le site afin que les maisons qui devaient s'y construire n'aient pas de problème de sous-sol. La commune décida aussi d'ériger une stèle sur l'emplacement dès la fin des travaux du lotissement.

Un autre drame allait se jouer dans le ciel du Ried cette nuit du 15 mars 1944. L'attaque d'un chasseur de nuit devait provoquer une collision en vol et un des avions impliqué, le Lancaster LL 637 du 408 squadron fut coupé en deux et s'écrasa à environ 500 mètres des premières maisons de Hilsenheim, tuant les sept membres de l'équipage. La queue de l'avion avec la tourelle arrière fut retrouvée près de la forêt non loin de Wittisheim avec encore à son poste le mitrailleur tué lors de l'impact. L'autre avion, le ME 558, certainement touché par le chasseur de nuit passa en feu au dessus de Mussig et s'écrasa dans les champs au lieu-dit Breitenheim. Il fut certainement la victime de l'Unterofficier Robert Koch de la 6/NJG 1. Les 7 membres d'équipage furent retrouvés dans les débris de l'avion et enterré dans le cimetière communal de Mussig. Le dernier, le sergent Ennis réussit à évacuer l'avion en parachute, mais il fut retrouvé mort au bord d'un étang à Wittisheim quelques jours plus tard et fut enterré provisoirement dans ce village. Il fut transféré plus tard dans le cimetière militaire anglais de Choley à côté de Toul où il repose toujours.

Dans un article de presse de 1974, un habitant de Breitenheim, monsieur Louis Roesch nous raconte ce qu'il a vu ce soir. Il avait alors 19 ans et il se rappelle avoir entendu des rafales d'armes automatiques dans le ciel. Peu de temps après il aperçut, comme plusieurs habitants de Mussig, une lueur dans le ciel clair de cette nuit-là. Un avion touché et en feu s'approchait du sol d'est en ouest il volait déjà très bas. Il effectua un virage de 180 degré et c'est cap vers l'est qu'il percuta le sol en un immense brasier. Des éclats incandescents furent projetés dans un rayon de 500 mètres. L'avion avait sectionné au passage un poteau de la ligne électrique qui existe toujours et on put voir le jour venu un parachute suspendu dans les fils électriques. Ce dont je me souviens encore très bien, se rappelle monsieur Roesch, c'est qu'il y avait un cratère de quatre mètres de profondeur et une multitude de débris qui permettaient difficilement de reconnaître un avion. Mais les hommes de la Luftwaffe qui vinrent vers 6 heures du matin inspecter les lieux confirmèrent qu'il s'agissait d'un Lancaster. Un autre témoin, monsieur Roger Siegel, raconte dans le même article de presse. J'ai vu une carte géographique avec des points cerclés de rouge dans l'épave de l'avion. Des débris de l'avion furent ramassés par de nombreux habitants avant l'arrivée des services de sécurité allemands qui en interdirent l'accès. Les corps des aviateurs furent retrouvés déchiquetés par l'explosion et ramassés sur les ordres de l'occupant par la « Landwach » et mis dans une fosse commune dans l'angle Nord du cimetière ». En 1972 lors de travaux de raccordement d'eau, le moyeu et une pale d'hélice furent mis à jour et les jeunes du foyer-club qui les restaurèrent. Elle fut mise en stèle sur les tombes des sept aviateurs au cimetière et inaugurée le 17 mars 1974. Un dernier Lancaster du 550 ème squadron qui était mêlé à ce combat devait aller s'écraser à Sondernach dans la vallée de Munster tuant 6 des 7 membres d'équipage. Durant cette nuit tragique sur les quatre Lancasters abattus dans le Ried et à Sondernach, un seul membre d'équipage sur les vingt-neuf survécut.



POUR UN SENTIER DE LA MEMOIRE A GRUSSENHEIM : 27, 28 ET 29 JANVIER 1945

Jean-Philippe STRAUDEL

La libération de Grussenheim en janvier 1945 a été précédée de combats parmi les plus durs et les plus meurtriers subis par la 2^{ème} Division Blindée pendant toute la campagne de France. Cette bataille aura fait 278 victimes. Nous vous proposons de revivre cet épisode de la seconde guerre mondiale à travers un circuit jalonné de stèles et de monuments érigés au fil des ans par les familles des victimes, les anciens combattants et la commune de Grussenheim, afin d'en perpétuer le souvenir.

1. Stèle commémorant la destruction de la synagogue

Inaugurée le 10 septembre 1995 par la commune de Grussenheim et les représentants de la communauté juive originaire de Grussenheim¹, cette stèle est placée à quelques mètres à l'est de l'emplacement de la synagogue incendiée en 1940 par les autorités allemandes. Juste derrière la stèle se trouvait la maison du Rabbín. Inscription sur la stèle : « A CET ENDROIT SE TROUVAIT LA SYNAGOGUE ERIGEE EN 1850 DETRUITE A L'ARRIVEE DES NAZIS EN 1940 ».

2. Monument aux morts du cimetière israélite

Après la Première Guerre mondiale, la communauté juive de Grussenheim a implanté un monument aux morts à l'entrée de son cimetière à l'ouest du village. Il a été réalisé par l'atelier Brutschi de Ribeauvillé. La date de son inauguration n'est pas connue. En 1948, en plus du nom des huit victimes du premier conflit mondial, la communauté juive y a apposé une plaque mentionnant le nom des vingt victimes, originaires de Grussenheim, mortes en déportation ou fusillées pendant le deuxième conflit mondial.²

¹ *Dernières Nouvelles d'Alsace* du 13 septembre 1995 édition de Colmar.

² BLOCH (Joseph) PICARD (Salomon), *Grussenheim communauté juive disparue*, 1960, in-12, 52 p



5 septembre 1948 : consécration de la plaque des victimes de la guerre 1939-1945, en présence du grand-rabbin Fuks de Colmar, du rabbin Bloch de Haguenau, du maire de Grussenheim Xavier Haberkorn, de son adjoint Albert Schwein ainsi que du corps local des sapeurs-pompiers.

3. Char mémorial « Chemin des Dames »

Il s'agit d'un Sherman M4 A2 qui porte le n°41 et le matricule 420566. Il a été mis hors de combat dans le Ried de Grussenheim. Maurice Boverat raconte les derniers instants du char le 26 janvier 1945³ : « Le Chemin-des-Dames est atteint de plein fouet. Minozi est projeté loin du char, mais s'en tire sans dommage ; le chef de char, bien que très sévèrement blessé, réussit à sauter à terre, mais notre pauvre camarade Mager n'a pas cette chance : gravement touché, il parvient à grand'peine à se hisser hors du char au milieu des flammes, mais là ses forces l'abandonnent... Le lendemain un volontaire ira sous les obus chercher son cadavre calciné et ratatiné ».



Après la guerre, le char est resté longtemps devant la mairie avant sa restauration et sa mise en place sur son socle dans les années 1960.

³ Du Cotentin à Colmar, Editions Berger-Levrault-1947

Six plaques commémoratives en bronze entourent le monument, auxquelles s'ajoute un panneau balisant le sentier pédestre du Circuit du Sanglier. Nous donnons ci-après le texte de celles apportant des informations sur la bataille :

« VOUS QUI PASSEZ DEVANT LE CHAR « CHEMIN-DES-DAMES » DE LA 3^{EME} C^{IE} DU 501^{EME} RCC
SOUVENEZ-VOUS DES ANCIENS DE LA DIVISION LECLERC QUI L'ONT SERVI POUR L'ATTAQUE
DES CARREFOURS 177 AVANT LA LIBERATION DE GRUSSENHEIM LE 26 JANVIER 1945
CHEF DE CHAR S/LT PIERRE DE LA FOUCARDIERE GRIEVEMENT BLESSE
TIREUR ANDRE ISSALY INDEMNE
CHARGEUR MAGER TUE DANS LE CHAR
CONDUCTEUR HENRI PRINGENT BLESSE
AIDE CONDUCTEUR MARCEL DANIG INDEMNE
L'AUTOMOTEUR DE 88 HORNIS QUI TOUCHA LE « CHEMIN-DES-DAMES » FUT DETRUIT PAR
LES AUTRES CHARS DE LA 3^{EME} C^{IE} AINSI QUE TROIS AUTRES HORNIS ET UN PANTHER EN
MOINS D'UNE HEURE »

« A LA MEMOIRE DES SAPEURS DE LECLERC 13^E BATAILLON DU GENIE TOMBES LE 29
JANVIER 1945 SERGENT G RESSIER SAPEUR K HAUSSERAY SAPEUR LAMINE BAKHOUCHE »

« 2 EME DB. 501 EME RCC, 4 EME CIE EN CE LIEU LE 26.01.45, LES COMBATTANTS :
ASPI-PICARD JACQUES SERG-ROEDERER MICHEL CAP-HERSCOVICI SIMON CHAS-DEL PORTO
PIERRE CHAS-DEROCHE HENRI CHAS-DIEUDONNE DE LA BARRIERE HUGUES CHAS-KARSENTY
MAURICE CHAS-MAILHAU JEAN CHAS-MESTRAUD J.PAUL
ONT DONNE LEURS VIES POUR LA LIBERATION DE LA FRANCE »

« A LA MEMOIRE GLORIEUSE DES FUSILIERS MARINS DE LA 2 D.B. MORTS POUR LA
LIBERATION DE GRUSSENHEIM
MATELOT LOISEL ROGER – TANK-DESTROYER
Q.MTRE RAMONET JEAN « PHOQUE »
ASPIRANT MAYMIL EDMOND - JEEP « ARC EN CIEL »
E.DE VAISSEAU ROBIN LOUIS -AUTOMITRAILLEUSE « REQUIN »
MATELOT LEMERCIER ROGER - TANK-DESTROYER
Q.MAITRE PRISSE HENRI « SOUFFLEUR »

DU REGIMENT BLINDE DE FUSILIERS MARINS »

Pont « lieutenant Arnaud »

Plaque en aluminium apposée sur la rambarde nord du pont et inaugurée fin janvier 1991⁴ en présence d'Yves Guéna, ancien ministre. Inscription sur la plaque : « PONT LIEUTENANT ARNAUD 1^{er} BATAILLON DU GENIE 1^{ère} DFL A LA GLOIRE ET A L'ABNEGATION DES SAPEURS DES 1^{er} – 13^{ème} ET 96^{ème} BATAILLONS DU GENIE QUI ONT PERMIS LA PRISE DE GRUSSENHEIM LE 29 JANVIER 1945 ET LA LIBERATION DE L'ALSACE, TERRE DE FRANCE ».

Ce pont est un des symboles de la bataille de Grussenheim, car, dans la nuit du 27 au 28 janvier, la tentative infructueuse de rétablir une passerelle sur la Blind, pour remplacer le

⁴ *Dernières Nouvelles d'Alsace* du 29 janvier 1991 édition de Colmar.

pont en bois détruit aura fait plus de 50 victimes. Le 28 janvier au matin la pose d'un pont est enfin finalisée. Malheureusement ce pont qui aura demandé tant d'efforts restera inutilisable, un char en obstruant le passage.

Aujourd'hui c'est toujours cette même structure métallique qui permet le franchissement de la Blind, structure que l'on peut observer sous le pont.

Plaque en pierre à l'angle nord-ouest du pont

« Ici le 27-01-1945 sont MORTS POUR LA FRANCE 11 sapeurs de la 3^{ème} son. 2^{ème} cie du 17^{ème} REGIMENT COLONIAL DU GENIE CASSADO Joseph sgt. CHARPENTIER Lucien sm. CHAUVET Charles sm. DOGNIAUX Lucien sm. DUDDOUIT Marcel sm. GASTON Robert cal. JACQUES Albert sm. LENY Henri sm. PUISELVERT Gabriel mo. SILLON Pierre aspt. VION André sm. – Mort des ses blessures CASEMAJOUR »

4. Stèle Chemin du Moulin « Duchaine-Hoiler »

Cette stèle a été réalisée par l'atelier Schuller. Inscription :

ICI TOMBERENT
POUR LA FRANCE
LE 28 JANVIER 1945
LE CAPITAINE
RICHARD DUCHAINE
ET LE LEGIONNAIRE
LEON HOILER
DU 1^{ER} B^{ON}
13^{EME} DEMI-BRIGADE
LEGION ETRANGERE
1^{ERE} D.F.L.

Le commandant de Sairigné raconte les circonstances de la mort de Richard Duchaine⁵ « ...Richard (Duchaine) a été tué, quelques instants après que je l'aie quitté, par un obus arrivé en plein dans mon PC. Il n'a pas souffert et a été tué sur le coup. Je n'ai pas encore pu le revoir ; il sera enterré à Obernai. Je conserve toutes ses affaires. C'était un homme vraiment magnifique et, pendant la journée qui a précédé sa mort, il a fait l'admiration de tous par son calme sous les bombardements les plus violents et le dévouement avec lequel il s'occupait des besoins de chacun, n'hésitant pas, le cas échéant, à aller lui-même brancarder un blessé particulièrement exposé. »

5. Stèle Chemin du Moulin « Roux-Gabory-Ahmed-Bo »

La stèle est inaugurée le même jour que le monument des familles et de la commune de la place de l'Etoile, le 28 juillet 1946. Inscription :

⁵ *Les carnets du lieutenant-colonel Brunet de Sairigné, présentés et annotés par André-Paul Comor, les nouvelles éditions latines, Paris 1990, p. 223.*

ICI SONT TOMBES
 LE 27 JANVIER 1945
 REGIS ROUX LIEUT^{NT}
 PIERRE GABORY ADJ^{DT}
 DANIEL BO
 AHMED BEN MOHAMMED
 32^{EME} BATTERIE
 XI/64 REG^T ART^{IE} AFRIQUE
 2^{EME} D.B.

Tranié relate l'évènement : « ...Les derniers coups des automoteurs allemands viennent frapper tout l'équipage du half-track d'observation Buttes-Chaumont, qui assurait la liaison d'artillerie auprès du bataillon de la Légion Etrangère. Quatre morts et trois blessés. Le Lieutenant Roux, observateur aérien en Piper Club, détaché ce jour-là à la 32^e batterie, devait trouver là la mort à laquelle il avait si souvent échappé dans le ciel. A ses côtés, l'adjudant Gabory, sous-officier observateur qui en avait vu d'autres, le mitrailleur Ahmed ben Mohamed, un vieux soldat, le canonnier Bo, jeune engagé de Paris dont c'est le premier combat. Les blessés sont le canonnier Pelloux, observateur, Morin, qui conduit le half-track, et le brigadier radio Stéphane Joly. Celui-ci, malgré sa blessure, essaye de conduire le véhicule endommagé, mais ses forces le trahissent et il doit être évacué comme les autres »⁶.

6. Stèle « Tommy Martin-Flain »

Située le long de la Blind côté Ouest, à environ 1000 mètres au sud du char mémorial, cette stèle est en place au moins depuis janvier 1949⁷. Inscription:

ICI FURENT FRAPPES
 A LEUR MITRAILLEUSE
 GUY TOMMY MARTIN
 ET
 MAURICE FLAIN
 2^E D.B. 3^E R.M.T. 12^E C^{IE}
 28-1-1945

Leurs derniers instants ont été décrits par le père de Robert Pineau⁸ : « Tommy Martin se trouvait avec sa patrouille à l'entrée du village quand s'y abattit le tir de l'artillerie française. La patrouille se replia, mais en arrivant dans les bois au bord de la Blind, elle fut prise sous le feu d'une batterie allemande qui faisait barrage en avant du front. Tommy Martin et son suivant Flain furent tués sur le coup. Le corps de Tommy Martin n'a pu être retrouvé ou du moins identifié. ».

⁶ *Revue Caravane* n°311-1976.

⁷ D'après un document de l'abbé Raymond Seemann.

⁸ Livret de 29 pages, édité en mai 1945, par le père de Robert PINEAU ; col. Jean-Philippe Strauel.

7. Stèle « Franjoux-Foltz-Lambert-Pineau »

Il s'agit d'une stèle en granit posée entre 1945 et 1953⁹. Inscription:

ICI SONT TOMBES
LE 28 JANVIER 1945
JACQUES FRANJOUX
LIEUTt
FRANCOIS FOLTZ
JEAN LAMBERT
ROBERT PINEAU
11^{EME} COMPAGNIE 3^E B^{ON}
DU REGIMENT DE MARCHE
DU TCHAD

On retrouve des détails sur ces soldats dans le récit du père de Robert Pineau¹⁰ : Dès les premiers instants, le lieutenant Franjoux est tué, à proximité de la route, à mi-chemin environ entre le garage et la maison de briques rosées. Egalement en bordure de la route et à proximité immédiate du garage, Jean Lambert est tué sur le coup dès le début de l'action. C'est là également que fut tué à peu près au même moment, d'une balle au ventre, François Foltz, armé du tromblon lance-grenades.

Le caporal-chef Lemarchal, de la 11^e Compagnie du RMT, nous a fait le récit suivant de ces événements : « Nous avons attaqué Grussenheim le 28 janvier. Dès la descente des voitures, nous avons été stoppés à l'entrée du village par une mitraille et une fusillade intenses. Robert était armé du tromblon lance-grenades et, dès les premiers instants, fut blessé au bras. Il fut pansé par le lieutenant Dusehu, adjoint au commandant de compagnie, tué le lendemain 29 par un obus. Il retourna aussitôt au combat, refusant l'évacuation à laquelle il avait bien droit. Je le vis tirer au lance-grenades dans la première maison du village, qui nous paraissait suspecte, puis il retourna vers un trou d'où un camarade lui signalait un nid de mitrailleuse dont le tir gênait considérablement notre progression et qui faisait des ravages dans nos rangs. Robert se mit à genoux pour tirer, mais une nouvelle balle l'atteignait en pleine poitrine et le couchait. Il s'écria : « Je suis touché ». Le combat empêcha les camarades qui étaient à proximité de l'approcher aussitôt. Il fut relevé cinq minutes plus tard par mon ami Blanc et un autre camarade, Le Gal. Il leur dit : « Je suis touché à la poitrine ». Il avait toute sa connaissance et, au cours du transfert vers le poste de secours, il leur donna fort clairement toutes les instructions pour le porter en le faisant moins souffrir ; il leur dit de déchirer ses vêtements de façon à faciliter le pansement. Il fut soigné et pansé par le médecin lieutenant Benyamine au poste de secours et évacué aussitôt en ambulance. »

Joseph Naviner qui était aux côtés de François Foltz nous apporte un autre éclairage : « Avec mon ami François Foltz nous avons encore progressé, j'ai alors demandé à mon ami d'essayer de leur envoyer des grenades à l'aide de son fusil équipé d'un lance-grenade. Pendant qu'il tirait, je réglais son tir en lui indiquant les points d'impacts ; après 4 tirs, il n'avait plus de grenades à portée de la main ; il me demanda de me glisser jusqu'à lui pour

⁹ Sur une photo montrant la stèle on remarque l'absence de la maison de Pierre Simler construite en 1954.

¹⁰ Idem note 5.

que je lui passe son étui à grenades qui était accroché à l'arrière de son ceinturon. C'est à ce moment où j'étais allongé près de mon ami essayant de décrocher cet étui, que j'ai été blessé à la mâchoire par un éclat de mortier, j'ai dû perdre pendant un moment toute notion des choses et ayant repris mes esprits j'ai constaté que mon ami François Foltz était mort. Un peu plus loin, également tué sur le coup, mon lieutenant, Jacques Franjoux »¹¹.

8. La « Borne du serment de Koufra »

Située au kilomètre 1047 (le point zéro étant Utah Beach), la borne de Grussenheim a été inaugurée le 29 janvier 2012. Tout comme celles de Baccarat, Vesly, Mézières sous Ponthouin, Badonviller et Strasbourg, elle fait référence au serment que le général Leclerc, commandant de la 2^e DB, a fait prêter à ses hommes à Koufra en Libye en mars 1941 de ne pas déposer les armes avant que le drapeau tricolore ne flotte sur la cathédrale de Strasbourg. La « Voie de la 2^e DB » a pour origine la volonté de baliser toutes les communes traversées par la Deuxième Division Blindée depuis son débarquement le 1^{er} août 1944 à Saint-Martin de Varreville (Utah Beach) jusqu'à la prise de Strasbourg, et même un peu au-delà, puisque les combats pour la libération du territoire ne se sont pas achevés avec la prise de Strasbourg.

9. Stèles place de l'Etoile ou rond-point

Stèle des familles des tués et de la commune

Elle a été inaugurée le 28 juillet 1946 et réalisée au Creusot¹². Inscription sur la stèle :

LE 29 JANVIER 1945
APRES QUATRE JOURS DE DURS COMBATS
L'ARMEE FRANCAISE
A DELIVRE GRUSSENHEIM
A LA MEMOIRE
DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS
QUI DANS CETTE LUTTE MEURTRIERE ONT DONNE LEUR VIE
SIMPLEMENT
POUR LA LIBERTE DE L'ALSACE ET LE SALUT DE LA FRANCE
LEURS FAMILLES ET LA POPULATION SINISTREE DU VILLAGE
ETROITEMENT UNIS DANS L'EPREUVE ET LE SOUVENIR
ONT ERIGE CETTE STELE

Stèle « Michard-de la Bourdonnaye » :

Elle a été inaugurée en janvier 1993¹³. Inscription :

IN MEMORIAM
LIEUTENANT LOUIS MICHARD

¹¹ *Dernières nouvelles d'Alsace*, édition de Colmar, du 24 janvier 1995.

¹² *Le Nouveau Rhin Français* du mercredi 31 juillet 1946

¹³ *L'Alsace*, du 2 février 1993.

COMPAGNON DE LA LIBERATION
LIEUTENANT GEOFFROY DE LA BOURDONNAYE
CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR
2^{EME} CIE DU 501^{EME} RCC – 2^{EME} DB
TOMBES POUR LA LIBERATION DE GRUSSENHEIM
LE 28 JANVIER 1945

Le lieutenant Michard était le chef du char Montmirail. Gaston Eve son pilote raconte les circonstances de sa mort ; il a été atteint à la tête par le tir d'un sniper : « Je me suis tourné pour regarder dans la tourelle et j'ai vu que le lieutenant était debout. Il avait ses deux bras croisés sur la culasse du canon et sa tête appuyée sur ses bras. Il y avait un tout petit filet de sang qui coulait de sa tempe. Mon jeune co-pilote, Casanova, est immédiatement sorti du Montmirail pour monter sur la tourelle et aider le lieutenant. Étant debout sur le char, il a eu la chance d'être raté par une rafale et a dû sauter dans sa place. Notre tireur, Florkowski, m'a dit de faire marche arrière et m'a guidé jusqu'à ce que le char soit le long d'un mur qui montait à environ mi-tourelle. Il a dit à Casanova de venir dans la tourelle où le lieutenant était toujours debout et m'a dit de venir sur la tourelle pour tirer. Ils ont poussé le lieutenant et je me suis mis debout sur la tourelle et j'ai mis mes bras sous ses épaules. Nous avons du mal à le soulever. Il y avait une petite marche à l'intérieur de la tourelle sur laquelle on mettait un pied pour sortir ou rentrer. Un de mes camarades a mis le pied du lieutenant sur la marche et lui a dit de pousser, ce qu'il a fait sans rien dire. De ce fait nous avons pu le mettre toujours debout, sur le côté avant du char où un de mes camarades m'a rejoint pour m'aider à le descendre sous un tir d'armes qui nous a tous trois manqués.

Le lieutenant avait les yeux fermés et ils sont restés fermés tout le temps qu'il a été avec nous. Il ne se plaignait pas du tout, semblait n'avoir aucun mal et n'a jamais porté la main à sa tête. J'ai continué à le maintenir par les épaules et mon camarade (Je ne me rappelle plus lequel) lui a tenu les jambes. Le feu d'armes que nous subissions nous a obligés à précipiter et, pendant la descente, le lieutenant a perdu deux gros morceaux de cervelle. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous avons vu qu'il avait un grand trou derrière la tête, assez près du cou. Une fois à terre, nous étions tous hors de danger. Nous avons déplié la civière qui était restée sur l'arrière du Montmirail et avons mis un pansement autour de la tête du lieutenant, après quoi nous l'avons allongé. Je suis resté à côté de lui et me suis assis. Après quelques moments, sans que je lui parle, il a dit : « Sauvez-moi ». Comme il avait les yeux fermés, je lui ai dit : « C'est Eve qui vous parle. Vous êtes hors du char, vous êtes sauvé. Un peu plus tard, quand je parlai avec quelqu'un à côté, le lieutenant s'est assis sur la civière et a essayé de se mettre debout. Il a dit, de nouveau, « Sauvez-moi ». Je lui ai répété qu'il était sauvé et l'ai aidé à s'allonger. Cela paraît incroyable, mais il n'y avait toujours qu'un petit filet de sang sur sa joue et rien ni sur ses habits ni sur la civière. Un half-track est venu près du Montmirail car il avait été décidé que nous restions et que le lieutenant et quelques blessés allaient être évacués. Nous avons chargé la civière dans le half-track avec d'autres blessés, et il est parti à toute allure vers Jebnheim, encerclé d'éclats d'obus »¹⁴.

Albert Parmentier¹⁵, chef du char Eylau, raconte les circonstances de la blessure mortelle du lieutenant de la Bourdonnaye, alors qu'ils se trouvaient près de la Blind : « Le lieutenant de la Bourdonnaye, le sergent Philippi du RMT et moi-même consultations une

¹⁴ <http://www.gastoneve.org.uk>

¹⁵ Hubert Pittino, *La 2^{ème} DB dans la Poche de Colmar*.

carte au pied de l'Eylau lorsqu'une salve d'artillerie vient s'abattre à quelques mètres de nous. Le temps de plonger sous le char et les obus éclataient. De la Bourdonnaye, allongé sur ma droite, était atteint par un éclat en pleine poitrine. Evacué aussitôt, il devait, hélas, décéder quelques jours plus tard »

10. Le Monument aux morts communal

A la fin des années soixante, la commune de Grussenheim a décidé d'ériger un monument aux morts commémorant les victimes de la Première et la Seconde Guerre mondiale. Il devait remplacer les deux tablettes en marbre, dans l'entrée de l'église, sur lesquelles étaient gravés les noms des vingt-deux victimes de la guerre 1914-18 (elles sont aujourd'hui conservées dans le clocher). C'est ainsi que fut inauguré le dimanche 9 novembre 1969, l'actuel monument aux morts situé place de l'Eglise. Le monument est l'œuvre de l'atelier du sculpteur strasbourgeois Edouard Stentzel. Le monument en pierre d'Euville, d'une hauteur de 4,40 m, est composé de trois blocs quadrangulaires reposant sur un socle circulaire de 30 cm de haut. Sur le bloc central, on peut lire l'inscription : « GRUSSENHEIM A SES MORTS VICTIMES DES DEUX GUERRES 1914-1918 + 1939 1945 ». Sur le bloc supérieur une femme en deuil est sculptée en relief.



Carton d'invitation à l'inauguration du monument

Deux plaques commémoratives (à côté de la mairie)

La plaque située sur le poteau nord de l'entrée de la cour de l'école-mairie a été placée en 1974, à la demande de Gérard Ettori, présent à Grussenheim en janvier 1974. En janvier 1975 elle était en place pour les cérémonies de la Libération¹⁶ : ICI SONT TOMBES LE 29 JANVIER 1945 LE CAPITAINE ANTOINE ETTORI ET LE SOLDAT ETIENNE AUTALE DU 3^{ème} REGIMENT DE MARCHÉ DU TCHAD DIVISION LECLERC.

Une autre plaque est posée sur le poteau sud : ICI EST TOMBE LE 29 JANVIER 1945 LE LIEUT^T MAURICE DUSEHU DE LA DIVISION LECLERC.

« A 9 heures, le lieutenant Ettori quitte le PC de la CA3 avec son half-track de commandement ; descendu du véhicule, il s'entretient avec quelques officiers, une balle

¹⁶ Renseignements Roselyne Ettori.

l'atteint au ventre. Il est relevé par le lieutenant Benyamine, médecin du 3^e RMT, qui lui donne les premiers soins. Il est évacué immédiatement sur le « platoon » américain de Ribeauvillé ; une demi-heure après sa blessure, il est sur la table d'opération. Malheureusement, il décèdera au 8^e jour. Le lieutenant Dusehu, de la 11^e Compagnie, est tué, vers 10 heures, par un des derniers obus allemands alors qu'il quittait le PC où il était venu pour demander des renforts. »¹⁷

André Gangloff faisait partie de l'équipage du half-track Gazelle, qu'occupait également Antoine Ettori. Il raconte¹⁸ : « Vers neuf heures, un Tank Destroyer arrive en remplacement de celui du lieutenant Robin, détruit. Il se met en place, avance pour repérer son objectif -un char allemand nous avait pris pour cible -, recule, le temps de charger et d'orienter son canon, puis avance et tire. Je n'ai pas pu voir le résultat. Cependant, un Panther (le même char?) tire par-dessus l'école pour essayer d'atteindre le Tank Destroyer. Dans cette action, le lieutenant Ettori, qui est à cet instant sur la route avec tout un groupe, est mortellement blessé. Du half-track, où je suis à la radio, j'assiste impuissant à la scène ».

11. Cimetière militaire

Sur le cimetière, inauguré le 27 juillet 1948¹⁹, les trente-quatre tombes sont identifiées avec de simples croix en bois. Elles sont remplacées en 1949 par des stèles en grès des Vosges. C'est Gilbert Bo, le père de Daniel, tombé à Grussenheim, qui en est l'instigateur.



Le cimetière militaire en mai 1949

¹⁷ Hubert Pittino, *La 2^{ème} DB dans la Poche de Colmar*, s.l.s.d.

¹⁸ Témoignage adressé en 1984 à Henri Koehly, maire de Grussenheim, bibliothèque municipale de Grussenheim.

¹⁹ Registre des délibérations du conseil municipal de Grussenheim, séance du 17 août 1948

HUGUES DIEUDONNE DE LA BARRIERE 1924-1945	JEAN-PAUL MESTRAUD 1923-1945	SGT MICHEL ROEDERER 1912-1945	HENRI DUBOIS 1925-1945	DANIEL CORBY 1924-1945	MAURICE VENARD 1923-1945	GUY TOMMY- MARTIN 1923-1945	FRANCOIS FOLTZ 1923-1945	ROBERT PINEAU 1923-1945	LIEUT MAURICE DUSEHU 1915-1945	CAPNE JEAN COURT 1911-1945	LT COLONEL JOSEPH PUTZ 1895-1945
AHMED BEN MOHAMMED 1915-1945	HENRI LENY 1928-1945	CAPL ROBERT GASTON 1922-1945	SERGT RAYMOND BRUT 1922-1945	ASPT PIERRE SILLON 1914-1945	LOUIS THOMANN 1906-1940	DANIEL BÔ 1925-1945	ADJT PIERRE GABORY 1915-1945	HENRI PRISSE 1911-1945	SS LIEUT EDMOND MAYMIL 1923-1945	ENSEIGNE DE VEAU LOUIS ROBIN 1920-1945	CHEF D'ESCADRON EMILE THOMAS 1913-1964
ISMAIL CHAKOFF 1915-1945 CHAR CROTALE	ML-D-LIS LEON CHARLES 1917-1945 CHAR CROTALE	RENE CARDOT 1920-1945 CHAR PORC-EPIC	RENE GARNIER 1920-1945 CHAR PORC-EPIC	CLAUDE BEAUFILS 1922-1945 CHAR PORC-EPIC	CAPT ALFRED HEITZLER 1904-1940	CAPT HENRI FLEITH 1923-1944	RENE FRANCESCHI 1922-1945	SERGE PAGNON 1924-1945	ROGER DALEST 1926-1945	LIEUT JEAN EON 1915-1945	

Tableau de répartition des sépultures du cimetière militaire.



Le cimetière militaire en janvier 1952



Cérémonie au monument aux morts



La Charrue de Sassenheim

LA FETE DE LA JEUNESSE AGRICOLE CHRETIENNE DU RIED A SAASENHEIM 6 JUILLET 1952

Norbert LOMBARD

« La terre du Ried a longtemps été considérée comme une terre de culture difficile. A présent son heure de gloire est arrivée. Ce qui ne semblait pas réellement possible est devenu réalité dimanche dernier à Saasenheim. Un village uni et harmonieux, est devenu le lieu de rassemblement d'un mouvement qui entraîne l'ensemble du Ried et met la jeunesse rurale sur le devant de la scène. »¹

Dans l'euphorie d'une journée mémorable, le journaliste du Nouveau Rhin Français n'a pas d'expression assez dithyrambique pour décrire ce premier rassemblement de la Jeunesse Agricole Chrétienne dans le Ried, sorte d'hymne au monde paysan qui a la mission de nourrir le pays en ces temps de reconstruction. C'est ce que proclame un des arcs de triomphe accueillant les invités à l'entrée du village : « *War net d'r Bür, so hette er ke Brot* »²

La fête a rassemblé le gotha du diocèse et du monde politique et agricole à qui les habitants du Ried ont offert un spectacle de plein air mettant en scène la vie quotidienne et les progrès du monde rural.

La Jeunesse Agricole Chrétienne, puissant levier de la modernisation du monde rural

La JAC a été créée en novembre 1929 par des jeunes et des prêtres, notamment les abbés Jacques Ferté et Robert Garnier pour évangéliser les campagnes et améliorer les conditions de vie des jeunes paysans qui restent encore très dures malgré la révolution industrielle. Cette approche sociale de l'Eglise connaîtra son apogée après la guerre lorsque la priorité de l'agriculture française sera de nourrir le pays qui subit encore le rationnement. Dépassant alors son rôle initial d'enseignement agricole, la JAC se mobilise pour l'augmentation de la production agricole française en misant sur les nouvelles techniques de production comme la mécanisation, les engrais et la gestion moderne des exploitations.

La JAC permet également à la profession de s'organiser en créant des coopératives, des mutuelles et des syndicats agricoles qui permettront à de jeunes paysans de prendre de plus en plus de responsabilités syndicales et politiques. En 1960, l'écrasante majorité des responsables agricoles et des élus ruraux est issue de cette association.

Mais si le mouvement est précurseur en matière d'approche sociale de l'Eglise, il ne s'affranchit en aucune manière de la hiérarchie de l'Eglise dont les préceptes sont suivis à la lettre. Ainsi, à l'instar des scouts, la JAC ne connaît pas la mixité et une organisation parallèle, la JACF est créée en 1933 pour poursuivre une action similaire auprès des jeunes filles.

¹ Cf. *Le Nouveau Rhin Français* du mardi 8 juillet 1952.

² Si l'agriculteur n'existait pas, vous n'auriez pas de pain.

Dans les années 1960, la modernisation croissante de l'agriculture va de pair avec une diminution importante des exploitations. Les agriculteurs deviennent minoritaires dans le pays et leur poids social diminue. Désormais, dans les campagnes, on ne parle plus de paysans mais de ruraux pour décrire la population qui habite dans les villages mais ne vit plus de la terre. La JAC s'adapte à la nouvelle donne et se transforme en Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne (MRJC).

Mais en 1952, la JAC est à son zénith et elle a mis en place une structure très élaborée pour organiser le mouvement qui est présent dans tous les villages catholiques. Au niveau fédéral, il y a un président, Louis Hug, assisté d'un secrétaire général, Eugène Kracher et une présidente pour la JACF, Thérèse Ginder. Un aumônier fédéral, l'Abbé Vogler pour la partie spirituelle et un animateur, A. Hergès pour les différentes activités, complètent l'organigramme.

Dans le Ried, un responsable de zone pour les garçons, Alphonse Wolff et une responsable de la JACF, Angèle Fahrner d'Artolsheim assurent la coordination entre tous les villages où les effectifs sont pléthoriques : les jeunes n'ont pas vraiment le choix de ne pas adhérer. Une société villageoise très pratiquante, des familles très nombreuses, l'autorité incontestée du curé et l'absence de tout autre loisir créent un terreau fertile pour le mouvement.

Saasenheim choisi pour ce premier rassemblement de la JAC dans le Ried

Le choix de Saasenheim pour accueillir le rassemblement a été motivé par deux particularités connues des responsables de zone de la JAC : la capacité de faire une grande manifestation en plein air au cœur même du village et une certaine habitude d'organiser des manifestations de ce genre, comme par exemple lors de l'ordination de l'abbé Jean-Joseph Schmitt, quatre ans auparavant.³

Alors que partout ailleurs le montage d'un camp improvisé capable d'accueillir des centaines de personnes ne pouvait se faire qu'à l'extérieur du périmètre bâti, Saasenheim possédait alors un très grand champ en son centre, vestige du château des Schoenau détruit en 1801 et qui avait laissé la place à une grande ferme, séparée du champ par le Kaepfergraben, s'Bachel⁴ dont la source phréatique se situe juste à côté.

La famille Waltsburger, propriétaire de l'ensemble accepta de le mettre à disposition des organisateurs. Afin de faciliter l'accès au champ pour les piétons, un pont provisoire en bois fut construit sur le ruisseau qui permettait, en passant par la ferme, de rejoindre l'esplanade facilement depuis la rue principale. Les chevaux et les tracteurs du défilé devaient en revanche faire le tour pour accéder par l'arrière car la passerelle n'était pas dimensionnée pour en soutenir le poids.

Par ailleurs, le village avait une bonne pratique des fêtes religieuses, toujours organisées conjointement par la municipalité et le conseil de fabrique de l'église St Jean-Baptiste.

Quant à l'installation et à la décoration de ce camp improvisé, la municipalité pouvait compter sur deux chevilles ouvrières, Marcel Lauffenburger, le sacristain et Jean-Louis Weibel, menuisier-ébéniste qui ont réalisé les autels, l'estrade et les arcs de triomphe sur l'esplanade improvisée et dans les rues du village.

³ Cf. annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried, 2012 : « L'abbé Jean-Joseph Schmitt, un enfant de Saasenheim à l'origine du foyer de charité d'Alsace. (1920 - 1972) ».

⁴ Le ruisseau.

Sur chacun de ces monuments éphémères, on pouvait lire une inscription à la gloire du monde agricole chrétien : « Nous voulons des villages heureux » ; « Nous voulons un monde plus humain et plus chrétien » ; « *Herr, gib uns das tägliche Brot* »⁵ ; « *Mer welle e glectlige Bürestand* »⁶ et à l'entrée du pré où doivent se dérouler les réjouissances : « *Te Deum laudamus* »⁷ et « *Mit bestem Weizen nährt er sie, alleluja* »⁸

La coopération entre le sacristain et le menuisier s'était déjà avérée fructueuse pour réaliser la crèche de l'église St Jean-Baptiste qui décore encore aujourd'hui l'édifice cultuel pendant le temps de Noël, ainsi que les arcs de triomphe lors de la première messe de l'abbé Schmitt. L'ensemble de la population a été mis à contribution pour participer à la décoration de dernière minute. Chaque maison est ornée de branchages de part et d'autre de l'entrée, de fleurs et de verdure aux fenêtres, de guirlandes multicolores ou aux couleurs papales entre les fenêtres et d'un drapeau au pignon.

La mise en place des acteurs de la fête pour la messe

Les jeunes participants au rassemblement se sont levés très tôt en ce matin du 6 juillet 1952 pour rallier Saasenheim avant la messe prévue à 9 h 00. Les voitures décorées doivent parcourir un long trajet par les chemins ruraux, au pas lent des chevaux ou tirées par des tracteurs à petite vitesse. Dans chaque village traversé, les habitants se massent au bord de la route pour applaudir le cortège duquel s'élèvent des chants féminins accompagnés par des orchestres improvisés de garçons. Quelques motocyclettes, de nombreuses bicyclettes mais surtout des piétons, convergent également vers Saasenheim où l'accueil est chaleureux.

Mais très vite, il faut rejoindre la prairie décorée de fanions où se trouve l'autel avec des rangées de bancs alignés autour « comme dans les églises de la première chrétienté »⁹ qui sont très rapidement occupés par la masse des fidèles. En cette journée de canicule - il fera 35° à l'ombre ce jour là - nombreux sont ceux qui préfèrent rester à l'ombre des arbres qui bordent le ruisseau à l'ouest du champ ou dans le jardin de la ferme. Les haut-parleurs installés par la société Radio-Select de Sélestat donnent le signal du début de la messe.

Le célébrant est l'Abbé Gadé, curé d'Elsenheim et Aumônier du Ried. L'instituteur du village, M. Grosshenny organiste et directeur de la chorale Ste Cécile dirige les chants. Au début de la messe, chaque délégation apporte à l'autel les armoiries de son village, en passant sous un calicot affirmant fièrement : « *D'r schenschte Wappe en d'r Welt, das esch d'r Pflueg em freie Feld* »¹⁰. Le discours de bienvenue est prononcé par l'Abbé Vogler, Aumônier fédéral qui transmet à l'assemblée les bonnes grâces de Monseigneur Weber, évêque du diocèse de Strasbourg. Il termine par une vibrante exhortation : « Que le Ried s'éveille et s'unisse pour ne faire plus qu'un »

Après le Credo a lieu la bénédiction des offrandes. Le drapeau du mouvement portant le symbole du Ried précède le cortège des jeunes gens qui portent les offrandes à l'autel. Dans des paniers décorés se trouvent des fruits, du blé, du pain, des bouteilles de vin,

⁵ Seigneur, donne-nous le pain de ce jour.

⁶ Nous voulons des paysans heureux.

⁷ Dieu, nous te louons.

⁸ Il les nourrit du meilleur blé.

⁹ Cf. note 1.

¹⁰ Le plus beau blason du monde c'est une charrue dans un champ.

un ciborium contenant le ciboire. Le chœur entonne le chant d'offrandes : « Nous te donnons Seigneur les fruits de cette terre, bénis notre sueur et notre travail, bénis notre avenir »

Après la messe, les organisateurs ont ménagé une pause pour permettre à tous les participants de prendre un solide petit-déjeuner tiré du sac. En effet, à cette époque, le jeûne pour communier était encore pratiqué par les fidèles et toute cette jeunesse n'avait rien dans le ventre depuis le lever ! Dans une ambiance bon enfant, tout le monde reprend des forces avant d'écouter les orateurs du congrès.

Un congrès militant qui prône l'union sociale par le progrès de l'agriculture

Les jeunes participants restent sagement à l'ombre des arbres lorsque A. Herges, l'animateur fédéral présente les différents orateurs qui vont se succéder au micro. Ils se partagent les rôles : à M. Wolff, le responsable de la zone du Ried revient la tâche de conforter les jeunes dans l'idée qu'ils habitent une région magnifique pleine d'avenir ; à M. Louis Hug, le nouveau président fédéral, échoit la vision politique du mouvement : une approche sociale de l'Eglise dont le discours ne déparerait pas les harangues des syndicalistes de l'époque : plus de différence entre pauvres et riches, entre ouvriers et agriculteurs, plus de classes dans les campagne mais une seule jeunesse rurale chrétienne ; à Mlle Thérèse Ginder, la présidente fédérale de la JACF est réservé le registre plus spirituel dans lequel elle insiste sur l'amour et la justice qui doivent régner dans nos villages ; à Eugène Kracher, l'incontournable secrétaire fédéral - pas de village sans église, pas d'église sans prêtre, pas de congrès sans Eugène - revient la mission de motiver les troupes pour faire de la publicité pour le mouvement et à Angèle Fahrner, la responsable JACF de la zone du Ried celle de conclure sur un bref bilan des résultats obtenus et des tâches qu'il reste à effectuer.

Après ces longs discours, les jeunes s'organisent pour le repas de midi. Quelques uns vont dans les restaurants du village mais la plupart s'installèrent à l'ombre des arbres pour un pique-nique improvisé. Durant la pause-déjeuner, les spectateurs affluent de tous les villages environnants pour assister aux cérémonies de l'après-midi pour lesquelles le passage des chars dans les villages tôt le matin a joué le rôle de la parade effectuée par les cirques itinérants dans les rues de la ville où ils donnent une représentation. Cela a donné l'envie à tous d'admirer le spectacle proposé par les jeunes.

Un après-midi mémorable à la gloire du travail des champs

Il faut encore patienter un peu car le début d'après-midi est réservé à la partie protocolaire qui commence par une bénédiction festive dans l'église St Jean-Baptiste où le curé Kieffer accueille tous ses homologues du Ried ainsi que les personnalités du monde artisanal et agricole - M. Hug, membre de la chambre artisanale du Bas-Rhin, le directeur du centre agricole du Willerhof à Hilsenheim, M. Bauer de l'école d'agriculture de Sélestat, M. Heizer, directeur du Musterhof du Riedwasen - et les élus - M. Tubach, conseiller général de l'arrondissement, le maire et le conseil municipal de Saasenheim -

Après un discours de l'Abbé Vogler, aumônier fédéral, tout le monde se rend au monument aux morts près du porche de l'église pour un dépôt de gerbe par M. Wolff, au

nom de la fédération. La fanfare de Schoenau clôture cette partie officielle et les personnalités rejoignent la prairie des festivités où elles prennent place sur l'estrade.

Pendant ce temps, les participants au défilé se sont rassemblés à l'entrée nord du village, dans l'ordre défini par les organisateurs et qui figure au programme officiel du rassemblement.

Le thème général du cortège a pour ambition de glorifier le travail de l'agriculteur avec comme fil conducteur, l'histoire de l'épi de blé, déclinée au fil des saisons, à travers les anciennes et les nouvelles formes de travaux agricoles et la présentation d'autres métiers nécessaires à la vie dans nos campagnes. Chaque tableau doit en outre mettre en évidence le lien avec la vie chrétienne qui rythme les jours et les saisons de l'agriculteur.

Les groupes et les chars remontent la rue principale jusqu'au carrefour au centre du village puis prennent la rue de Schoenau jusqu'à l'actuelle rue des vignes qu'ils empruntent pour accéder au pré où ils se présentent face à l'estrade pour une démonstration, un chant ou une danse devant les personnalités avant de laisser la place au suivant. Le résultat est tout à fait remarquable.

Des cavaliers, principalement de Bindernheim, avec à leur tête M. Waltsburger de Saasenheim sur un magnifique cheval blanc et noir, portant l'étendard de la JAC, ouvrent le cortège. Ils sont suivis par des cyclistes qui précèdent la musique d'Artolsheim. Viennent ensuite les groupes JAC et JACF dans leurs costumes de parade :

- les filles en chemisier blanc avec l'écusson de la JAC brodé sur la poitrine et jupe bleue,
- les garçons en chemise blanche, pantalon et béret portant l'insigne de la JAC,
- le groupe particulier de la JACF de Saasenheim - six couples uniquement composés de filles, la moitié en costume masculin et l'autre moitié en costume féminin, avec un râteau sur l'épaule pour effectuer la danse du même nom, remise au goût du jour par l'institutrice, Mme Schmitt, lors du 30^e anniversaire du football-club local en 1950.

Elles sont accompagnées à l'accordéon par Julien Lachmann.

Des cyclistes en tenue sportive rappellent que c'est l'époque du tour de France, autre occasion pour l'ensemble du public de visiter la campagne et les magnifiques paysages façonnés par le travail des agriculteurs. La musique de Schoenau s'intercale pour rythmer la progression, suivie immédiatement par le premier char, une charrue que les jeunes de Saasenheim ont décorée avec goût. Elle symbolise le premier acte du long cheminement du grain de blé : la préparation de la terre. Derrière, un groupe à pied d'Artolsheim, refait le geste auguste du semeur avant l'invention du semoir mécanique présenté par Georger Louis et Adam Charles de Saasenheim.

Diebolsheim, sous la direction de Frère Séraphin, le directeur de la maison spécialisée de Zelsheim, évoque les douze mois de l'année, représentés chacun par un nain. Suivent les chasseurs de Mackenheim qui rappellent que le Ried est très giboyeux et que la location des lots de chasse constitue un revenu complémentaire important pour les communes ou les propriétaires. Les jeunes de Zelsheim arrivent ensuite avec un char dénommé „Kunkelstüb“¹¹ sur le programme, mot inconnu dans le Ried où on parle plutôt de „S' Licht geh'n“.¹² Il s'agit

¹¹ Veillée traditionnelle.

¹² La lumière du jour s'en va, les voisins se retrouvent autour du feu de la cheminée.

de la veillée hivernale qui réunissait les voisins avant l'invention de la télévision pour des causeries, des chants ou des contes au coin du feu tout en réalisant des petits ouvrages - tricotage, broderie ou couture pour les femmes, tressage de paniers, confection de balais pour les hommes – On y refaisait le monde et les potins du village y étaient colportés.

Saasenheim fait défiler ensuite des charrettes tirées par de robustes chevaux ainsi que des tracteurs modernes qui cohabitent encore dans les exploitations du Ried. Un groupe de Heidolsheim rappelle la moisson du blé pratiquée jadis à la faucille ; il est suivi par les machines actuelles qui ont pris la relève : moissonneuse de Heidolsheim, lieuse de Saasenheim et batteuse de Richtolsheim.

Vient ensuite le char de Bootzheim où l'animateur de la JAC, Roger Fahrner a voulu sous le titre « le travail chrétien » exprimer toutes les valeurs du travail de la terre. Elsenheim présente le métier du forgeron, avec forge et enclume, très répandues dans nos campagnes où le cheval reste une valeur sûre en matière de traction. Bindernheim illustre le thème du vin. A l'époque, il y avait encore beaucoup de vignes dans le Ried ainsi qu'un artisanat induit - *s'Kieffer* ou le tonnelier – qui a disparu dans les années 1960, avec les vignes sacrifiées à l'obtention de l'appellation d'origine contrôlée pour le vignoble alsacien, situé majoritairement dans le piémont. Il faut dire que le vin produit dans la plaine n'était pas d'une grande qualité mais étendu d'eau, il constituait la boisson de base des villageois.

Saasenheim fait ensuite défiler un char reconstituant la cellule familiale rurale, ainsi que la pompe à bras du village, tirée par un cheval et sur laquelle trônent des pompiers en tenue d'époque.

Après la fanfare de Wittisheim, défilent les derniers chars, final en apothéose de la glorification du grain de blé : les deux voitures d'Elsenheim représentant Elisabeth¹³ qui donne du pain aux pauvres et Elisabeth et le miracle des roses et pour finir le moulin à vent et l'eucharistie d'Artolsheim, un magnifique char accompagné de petits anges pleins de dévotion.

Chaque groupe ou char donne une petite représentation sur l'estrade ou depuis les voitures : saynètes, sketches en alsacien, chants ou proverbes, amplifiés par la sonorisation car la foule avait grossi entre-temps et tout le monde n'avait pas une vue directe sur le spectacle. Le groupe le plus applaudi a été sans conteste celui des jeunes filles de Saasenheim dont la danse des râteaux remporta les suffrages. Sur la musique du « *Kukuk Walzer* » jouée à l'accordéon par Julien Lachmann, les couples font virevolter les râteaux dans une danse endiablée. Par la suite, le groupe devra se rendre à d'autres fêtes pour présenter sa danse, à Osthouse, Saulxure et Griesheim-sur-Souffel. C'était le début de l'engouement pour le folklore traditionnel alsacien.

¹³ Elisabeth de Hongrie vécut de 1211 à 1228 au Château de Wartbourg. La légende affirme qu'elle portait secrètement du pain aux pauvres d'Eisenach, à pied et seule, en cachette de son mari. Un jour qu'il la rencontra sur son chemin, il lui demanda, furieux, ce qu'elle cachait sous son manteau. Elle lui répondit d'abord que c'étaient des roses, puis, se rétractant, elle lui avoua, pour finir, que c'était du pain, et lorsque son mari lui ordonna alors d'ouvrir son manteau, il n'y trouva que des roses : c'est le miracle de sainte Elisabeth de Hongrie.

Les derniers discours s'enchaînent ensuite, où l'émotion et peut-être le « *Spritziger Richawihrer* »¹⁴, excellent vin réservé aux autorités, entraînent les orateurs dans des développements euphoriques sur la « jeunesse fiévreuse »¹⁵ du Ried qui est l'avenir du pays.

Malgré la chaleur, cette jeunesse a encore des ressources et prend possession de l'estrade pour danser au rythme des fanfares. Ce sont surtout les filles qui dansent, les garçons se regroupent autour des buvettes et étanchent leur soif. La bière, la limonade et le vin coulent à flot, pour la plus grande joie des organisateurs dont la trésorerie augmente à vue d'œil. Une tombola est organisée qui connaît un beau succès car le premier prix est un vélo, engin encore rare à l'époque.

Le cercle « Notre Dame » de Guebwiller anime ensuite un bal jusque tard dans la nuit, quand la masse des spectateurs a rejoint son domicile et qu'il ne reste plus que les jeunes entre eux. L'histoire ne dit pas si des idylles se sont formées ni comment tous ces attelages et tracteurs sont retournés à la maison.

Ce premier congrès de la JAC dans le Ried a été suivi par d'autres congrès dans d'autres villages, avec des chars et des animations plus élaborés mais jamais on n'a retrouvé l'émotion de cette fête. C'est l'apanage des premières expériences réussies.

L'auteur remercie la commission du patrimoine de Saasenheim qui a organisé un « Stammtisch » réunissant les acteurs du rassemblement de 1952 le 13 novembre 2011. Les témoignages récoltés ont permis d'enrichir cet article.

Les participants au « Stammtisch » : Bucher Louis, Gabriel Angèle, Gabriel Maurice, Gaschi Rémy, Metzger Céline, Otter Jérôme, Otter Yvonne, Taglang Madeleine, Vogel André, Waltsburger Martin, Widemann Marie-Thérèse, Widemann Martin.

¹⁴ Pétillant de Riquewihr.

¹⁵ Cf. note 1, le discours de M. Hug, président fédéral



La chorale lors de la messe



La danse des râteaux



La famille par le groupe de Saasenheim



La JACF devant l'autel improvisé



La JACF en costume



La lieuse et la batteuse



La messe. Le célébrant.



La messe en plein air



Le défilé de la JACF



Le défilé du groupe de la danse des râteaux



Le groupe d'Artolsheim



Le groupe de la danse des râteaux



Le moulin d'Artolsheim



Les anges du char de l'Eucharistie



Les cavaliers ouvrent le défilé



Les cyclistes



Les nains du tableau des mois



Les pompiers de Saasenheim



L'Eucharistie d'Artzenheim

LA REDDITION DE LA PLACE DE NEUF-BRISACH OU LES MOBILES DU HAUT-RHIN A LA RECHERCHE DE LEUR HONNEUR PERDU 10 NOVEMBRE 1870

Norbert LOMBARD

A la déclaration de guerre de la France à la Prusse le 19 juillet 1870, la garde mobile du Haut-Rhin est appelée à l'activité. En complément de l'armée d'active formant le corps de bataille de l'armée française, son rôle consiste à tenir les places fortes face à l'envahisseur. Les deuxième et troisième bataillons d'infanterie ainsi que les première et deuxième batteries d'artillerie de la garde mobile du Haut-Rhin rejoignent la garnison de Neuf-Brisach dont ils formeront le gros des défenseurs. La place se rendra le 10 novembre 1870, après un bombardement intensif de la ville, sans avoir épuisé toutes les possibilités de défense de la forteresse. Le conseil d'enquête chargé de statuer sur cette capitulation le 8 janvier 1871, blanchira le lieutenant-colonel de Kerhor, commandant de la place, au motif principal que les mobiles sous ses ordres n'avaient pas montré une grande ardeur au combat.

Au déchirement d'être séparés de la Mère-patrie, s'ajouteront, pour ces fils d'Alsace, la honte et le déshonneur dont ils réclameront en vain réparation aux autorités militaires et civiles.

Le conseil d'enquête trouve un bouc émissaire : la garde mobile. Au regard des faits, il semble intéressant de reproduire le texte intégral de l'avis du conseil d'enquête concernant la reddition de la place de Neuf-Brisach et du Fort Mortier. Plus qu'une décision de justice, il dénote la volonté des juges d'accomplir un acte politique visant à dédouaner l'armée d'active :

*CONSEIL D'ENQUÊTE
convoqué en vertu de l'article 264
du décret du 13 octobre 1863.*

Neuf-Brisach et Fort Mortier

Extrait du procès-verbal de la séance du 8 janvier 1872.

*Le Conseil d'enquête,
vu le dossier relatif à la capitulation de la place de Neuf-Brisach et du Fort Mortier,
vu le texte de la capitulation,
sur le rapport qui lui a été fait,
ouï M. le Lieutenant-colonel de Kerhor, ex-commandant de la place de Neuf-Brisach,
exprime comme suit son avis motivé sur ladite capitulation.*

Sur une garnison de 5000 hommes, il n'y avait dans la place de Neuf-Brisach que 1000 hommes de troupes de ligne, le reste se composant de bataillons de la garde mobile du Haut-Rhin et du Rhône et d'une compagnie de Francs-Tireurs.

L'instruction, l'équipement, l'armement de ces troupes étaient fort incomplets ; la discipline surtout était loin de répondre aux besoins de la défense, particulièrement dans le bataillon du Rhône qui, dès son arrivée, manifesta de si mauvais sentiments, que le commandant supérieur hésita à l'admettre dans la place et le fit bivaquer sur le glacis.

La place fut investie le 14 septembre ; le 8 octobre, après la sommation de se rendre, elle fut bombardée et ce bombardement, sauf quelques intervalles de repos, fut si vif que les troupes de la garnison en furent fortement impressionnées. Bientôt des actes de lâcheté et d'insoumission se manifestèrent. Les hommes ne voulant plus monter la garde.

Le commandant supérieur institua des conseils de guerre et une cour martiale, devant lesquels les délinquants comparurent ; mais ces tribunaux dénotèrent une telle faiblesse en acquittant les prévenus que le commandant dut renoncer à ces moyens d'action. Alors il fit désarmer la garde nationale sédentaire et les francs-Tireurs. Les choses en vinrent à ce point que, sur le rapport des différents commandants de troupes, on put craindre une rébellion complète et la livraison de la place à l'ennemi par les mécontents.

Ce fut alors que le commandant supérieur prescrivit de noyer une grande partie des poudres, de détruire les pièces rayées, les fusils en magasin et plus d'un million de cartouches.

Ces vives préoccupations se firent jour encore dans une seconde séance du conseil de défense, et ce fut à la suite de ce conseil, quand tous les officiers qui le composaient opinèrent pour la capitulation, que le commandant supérieur arbora, bien malgré lui, le drapeau parlementaire. Mais, avant de le hisser, le Lieutenant-colonel de Kerhor fit distribuer à la garnison les vivres et les effets d'habillement qui se trouvaient en magasin et sut même obtenir de la ville un prêt de 16 000 fr. pour acquitter la solde.

Le commandant supérieur eut la fermeté de résister aux instances des officiers de la garde nationale mobile qui demandèrent à rentrer dans leurs foyers, il les fit considérer comme prisonniers de guerre et ils partagèrent le sort de leurs soldats.

Le conseil donne des éloges à M. le lieutenant-colonel de Kerhor pour la fermeté qu'il a montrée dans les circonstances difficiles dont l'exposé précède.

Sans doute la place de Neuf-Brisach a capitulé sans qu'il ait été fait brèche à ses remparts, sans avoir subi d'assaut, et en cela a manqué à l'article 254 du décret du 13 octobre 1863, mais le conseil croit qu'il doit être tenu compte des mauvais éléments de défense qu'il avait sous ses ordres, du danger imminent de voir livrer la place à l'ennemi et d'avoir détruit la plus grande partie de l'armement et des munitions.

Pour extrait conforme

Le président du conseil d'enquête

Signé : Baraguey d'Hilliers ».

Le bouc émissaire est tout trouvé : la garde mobile, d'autant plus facile à dénigrer qu'elle a été dissoute le 25 août 1871, en raison de sa participation active à la commune de Paris. Par ailleurs, l'avis du conseil d'enquête, fondé presque exclusivement sur l'audition du lieutenant-colonel de Kerhor, commandant de la place de Neuf-Brisach, peut accabler les Alsaciens... ils ne sont plus là pour apporter la contradiction car devenus entre temps sujets du II^e Reich allemand.

Il est à noter que le président du conseil d'enquête est resté célèbre dans les traditions de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Sa sévérité légendaire, lors de son passage comme commandant de l'école, a valu la création d'un prix par les élèves, le *Baraguey*, décerné chaque année à l'officier supérieur le moins apprécié. Cette attribution se matérialise par une disparition du buste du Général Baraguey qui trône au bout du couloir dit "de la pompe"¹ et qui réapparaît dans le bureau du cadre, au moment voulu.

Le dédain des militaires pour la garde mobile

Sous le Second Empire, l'armée française était relativement réduite - 265 000 hommes à la déclaration de guerre - qui passeront à 900 000 après les opérations de mobilisation, pour une petite partie par rappel des classes démobilisées et une grosse partie par mise sur pied de la garde nationale mobile.

Comme il n'était pas nécessaire en temps de paix d'appeler sous les drapeaux tous les jeunes gens d'une classe d'âge, le recrutement se faisait par tirage au sort. Ceux qui avaient tiré les bons numéros étaient incorporés dans l'armée active pour un service de 7 ans et les autres, reconnus aptes au service mais non retenus, rejoignaient la garde mobile. Ils y étaient astreints à cinq ans de service, ou plutôt cinq ans de disponibilité entrecoupés de rares journées d'instruction.

Ces unités paramilitaires - essentiellement des bataillons d'infanterie et des batteries d'artillerie - étaient mises sur pied et équipées par les communes et regroupées par département. Les officiers étaient des notabilités locales.

La valeur militaire de ces unités n'était pas très grande en raison d'un armement surannée et d'un entraînement des plus sommaires. Elles étaient équipées du fusil modèle 1867, appelé fusil à tabatière qui tirait une cartouche lourde et courte avec une balle Minié en plomb d'un calibre de 17,6 mm. En fait, il s'agissait de fusils à percussion modèle 1822 T et 1822 T bis se chargeant par la bouche qui furent transformés en urgence avec un bloc de culasse à l'arrière s'ouvrant comme le couvercle d'une tabatière et se refermant de même, permettant ainsi l'introduction de la cartouche en tir couché. Leur précision laissait à désirer contrairement à l'excellent fusil Chassepot, fabriqué à un million d'exemplaires mais qui n'équipait, au début de la guerre, que la seule armée d'active. Pour l'entraînement, le Maréchal Niel², créateur de cette garde mobile avait prévu 15 exercices annuels de 24 heures chacun. C'était le minimum indispensable pour faire manœuvrer une troupe et pourtant il ne fut même pas réalisé. Son successeur, le Maréchal Lebœuf³ ne croyait guère à ces unités et s'en désintéressa ; ce sont pourtant elles qui opposèrent une résistance héroïque à l'ennemi lorsque, deux mois après les défaites initiales, les 9/10^e de l'armée française furent mis hors de combat. La résistance héroïque de Belfort a été menée principalement par la garde mobile... sous les ordres d'un chef énergique, le Colonel Denfert-Rochereau.

¹ Surnom donné aux études.

² Adolphe Niel né le 4 octobre 1802 à Muret et mort le 13 août 1869 à Paris 7^e ; il fut maréchal de France et ministre de la Guerre de 1867 à 1869. On lui doit l'introduction dans l'armée française de l'excellent fusil Chassepot et la création de la Garde nationale mobile.

³ Edmond Le Bœuf né à Paris le 5 décembre 1809, mort au château du Moncel à Trun (Orne) le 7 juin 1888, a été nommé Ministre de la Guerre le 21 août 1869 par Napoléon III. Il a été fait maréchal de France et nommé sénateur du Second Empire le 24 mars 1870. L'histoire n'a retenu de lui que sa célèbre phrase selon laquelle l'armée était prête pour la guerre contre la Prusse et qu'il ne manquait pas un bouton de guêpe.

Par la suite, l'engagement de la garde mobile aux côtés de la commune la discréditera définitivement aux yeux du gouvernement Thiers et elle sera dissoute. L'armée reprendra ses missions avec la mise sur pied d'une réserve qui fera ses preuves durant le premier conflit mondial.

La citadelle de Neuf-Brisach, une fortification d'un autre âge ?

Si la citadelle de Vauban constitue encore un formidable ouvrage défensif contre les attaques directes de l'infanterie, elle n'a malheureusement pas été adaptée à l'évolution de la guerre moderne et en particulier au rôle croissant de l'artillerie pour préparer et compléter l'action des combattants. C'est elle qui anéantira la volonté de résistance des assiégés, sans qu'aucun assaut ne soit nécessaire.

Au début du mois d'août, lorsque tous les officiers de la garde mobile eurent rejoint Neuf-Brisach, le lieutenant-colonel de Kerhor organisa une visite de la citadelle à leur intention, sous la conduite du chef du génie, afin de présenter le système défensif.

La confiance affichée du commandant de la place dans l'invulnérabilité des fortifications ne parvint pas à dissiper les inquiétudes des défenseurs improvisés. La ville était une aimable bourgade avec des remparts ombragés, propices aux promenades dominicales mais en aucun à résister à un envahisseur. En matière de défense, tout restait à faire, depuis la mise en place des pièces d'artillerie, entreposées dans l'arsenal, jusqu'à l'aménagement des postes de combat.

Après beaucoup d'efforts et de débrouillardise pour hisser les canons à leurs emplacements et les mettre en état de tir, le chef d'escadron Marsal, commandant l'artillerie de la place, s'aperçut que certains secteurs ne pourraient pas être battus par notre artillerie. Pour aménager les emplacements de tir et relever des fortifications dont l'entretien laissait à désirer, on créa une compagnie du génie par prélèvement des hommes sur les autres unités. Finalement l'ouvrage de Vauban fut mis tant bien que mal en ordre de défense... pour une attaque directe de l'infanterie adverse qui aurait effectivement été coûteuse pour l'assaillant. Mais la défense de la place s'est jouée ailleurs, dans la capacité à réduire les effets de l'artillerie adverse, équipée de canons rayés se chargeant par la culasse, mobiles et qui pouvaient traiter des cibles en tir indirect jusqu'à quatre kilomètres. Ainsi, au lieu de tirer sur les remparts de la ville, dont la masse de terre aurait résisté sans problème aux tirs directs, les Prussiens ont envoyé des projectiles dans la ville, au mépris des populations civiles, à l'instar de ce qu'ils avaient fait à Strasbourg.

Ils le feront tout à loisir car contrairement à Belfort, entouré d'une ceinture de forts qui a gardé à distance l'artillerie ennemie, Neuf-Brisach ne possédait qu'un seul ouvrage à l'est : le fort Mortier ; et encore était-il tourné dans le mauvais sens car prévu au départ comme avant-poste de la forteresse de Breisach. De plus, situé en contrebas de cette ville aux mains des Prussiens et trop loin de Neuf-Brisach pour être appuyé efficacement, il n'offrira qu'une résistance éphémère à l'assaillant. Ensuite, ce sera un jeu d'enfant pour l'artillerie prussienne de manœuvrer à sa guise afin de trouver les meilleurs emplacements pour pilonner la ville.

Belfort a résisté et n'a capitulé que sur ordre du gouvernement français, car le colonel Denfert-Rochereau, s'appuyant sur la ceinture de forts détachés de la citadelle, avait

fait fortifier les villages environnants et agencer le terrain de telle manière que l'ennemi était canalisé. Il lui était alors facile de faire des sorties pour repousser l'assaillant.

Rien de tel à Neuf-Brisach où le commandant de la place ne conçoit qu'une défense de la forteresse, sans se soucier des abords et en particulier des villages que les Prussiens occuperont très vite et qui leur fourniront une base pour le siège. C'est donc plus la passivité du lieutenant-colonel de Kerhor que le caractère obsolète de la citadelle de Vauban qui a permis au général Von Schmeling d'investir la place comme à la parade.

L'impréparation de la place de Neuf-Brisach à soutenir un siège

A l'ouverture des hostilités, la garnison de Neuf-Brisach était composée du dépôt du 74^e de ligne et de celui du 4^e régiment de chasseurs à cheval. Ils sont rejoints le 30 juillet par les officiers des deux bataillons de la mobile du Haut-Rhin et le 1^{er} et le 2 août par les hommes de troupe en sabots et blouse, accompagnés jusqu'aux portes de la ville par leurs familles en liesse.

Rien n'est prévu pour les accueillir.

Les quatre casernes : deux pour l'infanterie et deux pour la cavalerie ne peuvent contenir tous les mobiles dont un certain nombre sont installés dans les casemates. Plus grave, la répartition se fait au hasard, la structure des compagnies n'est pas respectée ce qui provoquera des difficultés dans l'acheminement des ordres et lors des alertes. Il n'y a pas de marmite pour faire à manger pour la troupe, aussi réquisitionne-t-on les quatre marmites d'une buanderie qui sont installées en plein air. Lors des bombardements, ces cuisines improvisées seront souvent détruites, obligeant les hommes à sauter des repas ce qui influera encore sur leur moral.

L'équipement de ces « soldats de l'an II » est inexistant. Les administratifs du dépôt du 74^e de ligne ne songent nullement à prélever les effets manquants sur leurs stocks pourtant bien fournis. Les mobiles, paysans pour la plupart, sont arrivés dans leurs vêtements de travail et en sabots. Les cordonniers de la place auront beau s'affairer, ils ne parviendront pas à chausser tous ces soldats. Le drap qui aurait permis de confectionner des uniformes restera sagement entreposé dans les magasins... jusqu'à sa livraison aux Prussiens ! A défaut de donner aux combattants les moyens de remplir leur mission, l'honneur de l'administration restera sauf !

Les premiers exercices se feront sans arme. Par la suite on organisera deux séances de tir, deux cartouches par homme à la première et quatre à la seconde ! et ceci, avec le fusil à tabatière, alors que 600 fusils Chassepot dorment dans les armureries. Ils seront remis aux mobiles... quatre jours avant la reddition.

Les canons équipant la citadelle sont très disparates. Sur les 92 canons, 16 mortiers et 17 obusiers de siège dont dispose la garnison, il n'y a que 38 canons rayés dont sept de 24 de siège et quatre de 24 de campagne rayés qui peuvent se comparer à ceux des Prussiens qui ont l'avantage de se charger par la culasse, autorisant une cadence de tir plus rapide. Le reste est constitué de petites pièces ou de canons à âme lisse, beaucoup moins précis. Seule une antique pièce datant de Louis XIV restera à l'arsenal. En revanche la poudre est en quantité suffisante, 180 000 kg dont une bonne partie sera noyée au moment de la reddition afin de ne pas tomber aux mains des Prussiens.

Les forces en présence : l'avantage de la liberté d'action pour les Prussiens

Les forces de défense françaises de la citadelle :

A la déclaration de guerre :

- le dépôt du 74^e Régiment d'infanterie : deux petits bataillons commandés par le capitaine Salgues, officier d'habillement et major du régiment.
- le dépôt du 4^e Régiment de chasseurs à cheval (jusqu'à la fin août où il rejoindra Tarascon)
- le 2^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin (commandant Messenger)
- le 3^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin (commandant Belin)
- une ½ batterie du 6^e Régiment d'artillerie
- la 1^e batterie d'artillerie de la garde mobile du Haut-Rhin (capitaine de Lacroix)
- la 2^e batterie d'artillerie de la garde mobile du Haut-Rhin
- une compagnie de la garde nationale sédentaire
- la compagnie de francs tireurs de Neuf-Brisach (dissoute le 4 novembre)
- une compagnie du génie à partir de soldats de la mobile
- les douaniers de la frontière du Rhin regroupés en deux petites compagnies

Se rajoutent à compter du 25 septembre 1870 :

- la compagnie de francs tireurs de Mirecourt
- le 2^e bataillon de la garde mobile du Rhône envoyé par la garnison de Belfort

soit au total 5 500 hommes

Les forces d'investissement prussiennes⁴ :

4e Division de réserve / commandant : général Von Schmeling.

Brigade combinée d'infanterie⁵ / Commandant : colonel Knappe Von Knappstadt.

Régiment d'infanterie, N° 25.

2^e régiment de Landwehr. (Prusse Orientale).

Brigade de Landwehr⁶ / commandant : colonel Zimmermann.

1^{er} régiment de Landwehr (Prusse Orientale).

3^e régiment de Landwehr (Prusse-Orientale).

Brigade de cavalerie de réserve / commandant : colonel Von Treskow.

1^{er} régiment de Uhlans de réserve.

3^e régiment de Uhlans de réserve.

⁴ Après la prise de Strasbourg, l'état-major allemand décida de mettre sur pied des divisions de réserve à partir de la Landwehr afin de ne pas ralentir les corps d'armée dans leur marche victorieuse. La 1^{re} division de réserve du général Von Treskow mettra le siège devant Belfort alors que la 4^e assiègera Sélestat et Neuf-Brisach.

⁵ Combinée signifie qu'on a amalgamé un régiment d'active (IR. 25) et un régiment de landwehr (LIR. 2) dans la même brigade.

⁶ La Landwehr a été formée par un édit royal du 17 mars 1813. Elle regroupe tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans, aptes au service mais non retenus pour l'armée régulière. Contrairement à la garde nationale mobile française, elle fait partie intégrante de l'armée, avec un entraînement comparable.

Artillerie : six batteries, auxquelles il faut rajouter l'artillerie de siège libérée par la capitulation de Sélestat et des canons français pris lors du siège de Strasbourg. La supériorité en artillerie des Prussiens est manifeste. soit au total 15 000 hommes.

Le rapport de forces, trois contre un pour les assaillants est normal dans ce genre d'opérations. Le colonel Denfert Rochereau, commandant la place de Belfort avait accepté d'envoyer un bataillon de mobiles du Rhône pour renforcer Neuf-Brisach, à la demande du lieutenant-colonel de Kerhor, alors qu'il avait lui-même grand besoin de troupes pour garnir les forts détachés de la citadelle et aménager les villages environnants en réduits pour garder l'ennemi à distance de la ville. La défense ne s'est donc pas jouée avec les effectifs mais bien dans la capacité de l'artillerie à laminer les volontés par son tir destructeur sur la ville.

Le général Von Schmeling a pu s'organiser sans que les Français n'essaient d'entraver sa liberté tactique. Arrivé le 7 octobre devant la place, il somme la ville de se rendre et la bombarde le soir jusqu'à onze heures, suite au refus du commandant français. Ce refus, réitéré le lendemain matin, entraîne le départ du gros des troupes allemandes. La prise de Sélestat qui commande les voies de communication vers le sud et l'ouest par les vallées vosgiennes est en effet plus urgente et un petit rideau de troupes suffit pour maintenir le siège de Neuf-Brisach.

Le lieutenant-colonel de Kerhor ne profite pas de ce répit pour harceler l'ennemi alors qu'il est en supériorité numérique et qu'il dispose de deux compagnies de francs-tireurs adaptées à la tactique du coup de main. Il aurait pu créer l'insécurité chez l'ennemi au lieu de le conforter dans son idée que l'investissement de la place peut se faire comme à la parade. Il y eut bien des sorties de la garnison mais c'était avant le franchissement du Rhin par la division Schmeling à Neuenbourg du 1^{er} au 3 octobre. La compagnie de francs-tireurs de Neuf-Brisach a été dissoute et ses hommes reversés dans la garde nationale sédentaire pour servir les pièces d'artillerie.⁷ Les douaniers qui connaissaient admirablement la région n'ont été utilisés qu'une fois pour rechercher le renseignement dans les villages environnants, avec de bons résultats... sans lendemain. Faute de renseignements actualisés, on ne sait pas de quel côté viendra le déluge de feu.

Trop confiant dans l'invulnérabilité de la forteresse ou isolé dans sa tour d'ivoire, le commandant supérieur se contente de réunir des conseils de guerre dans son bureau et de signer des notes administratives ubuesques comme celle qui donne, le 28 octobre, le tarif des services mortuaires : « A l'avenir, quand un militaire mourra, sa compagnie, si elle veut lui faire faire un service religieux, devra payer ce service au conseil de fabrique. Le tarif en est fixé à dix francs, somme qui sera remise directement à M. le curé de Neuf-Brisach ! »⁸

Le comportement des troupes, une appréciation divergente entre le commandant supérieur et ses officiers

La ligne principale de défense du lieutenant-colonel de Kerhor lors de la commission d'enquête a consisté à accabler les unités sous ses ordres, majoritairement des gardes

⁷ Ordre du lieutenant-colonel, commandant supérieur, du 4 novembre 1870.

⁸ *La Guerre en Alsace. Neuf-Brisach, souvenirs de siège et de captivité: par Charles Risler, lieutenant à la 1^{ère} batterie d'artillerie de la garde mobile du Haut-Rhin et Gaston Laurent-Atthalin, lieutenant au 2^{ème} bataillon d'infanterie de la garde mobile du Haut-Rhin*, Paris, Berger-Levrault, 1873.

mobiles dont la discipline et la volonté de se battre auraient grandement fait défaut. *« La discipline laissait à désirer. Il faut faire la part de la durée des services des mobiles, et mettre en parallèle celle d'un régiment qui devait servir de modèle; pourtant un homme de ce régiment fut condamné par le conseil de guerre et fut fusillé dans les fossés de la place. »*⁹

Le plus décrié par le commandant de la place, a été le bataillon de moblots du Rhône dont, à ses dires, il s'est méfié dès le départ et qu'il a fait camper sur le glacis et non dans la ville pour éviter la contamination ! C'est plus le manque de place qui a motivé cette décision qu'une quelconque crainte d'insoumission. Il est vrai que l'allure peu martiale de ces mobiles ne donnait pas précisément l'impression d'une troupe aguerrie et ayant la volonté d'en découdre. Mais il appartenait au commandant supérieur de pallier l'insuffisance d'entraînement de ces civils et non pas de se lamenter de la différence qui existait avec l'armée active.

*« A partir du bombardement du 8 octobre, la garnison fut logée dans les casemates ; les hommes y furent installés pêle-mêle, et la surveillance devint très difficile; il y eut donc à cette époque un grand relâchement dans la discipline, mais il n'y eut aucun acte de lâcheté. »*¹⁰ L'organisation et le soutien des combattants est à la charge de la garnison qui a failli à sa mission, entraînant une très grande difficulté pour les officiers d'imposer un service dans le calme et la discipline à leurs hommes. Des retards dans les prises de garde ont été interprétés par le commandant supérieur comme des refus d'obéissance, au grand étonnement des officiers : *« que jusqu'au dernier moment, la discipline la plus parfaite a été observée dans ma batterie, et qu'aucun de mes hommes n'a refusé le service »*¹¹

Mais ce qui fait le plus bondir l'encadrement des unités de mobiles, ce sont les éloges que reçoit le lieutenant-colonel de Kerhor « pour la fermeté qu'il a montrée en résistant aux instances des officiers de la garde mobile qui demandèrent à rentrer dans leurs foyers. » C'est probablement cette affirmation du commandant de la place qui a fait basculer le conseil d'enquête car des officiers qui se désolidarisent de la troupe ne peuvent pas la commander de manière digne. L'indiscipline s'explique donc par la couardise de l'encadrement ! Il fallait que le lieutenant-colonel de Kerhor se sente très menacé ou n'ait pas la conscience tranquille pour proférer de telles accusations. *« Nous protestons hautement contre cette nouvelle atteinte à la vérité. Nous nions le fait positivement pour ce qui nous regarde et pour ce que nous savons. Encore une fois, s'il y a eu des demandes isolées, ce que nous ne croyons pas, qu'on cite les noms, mais qu'on ne rende pas toute une classe d'officiers responsable de quelques défaillances individuelles »*.¹²

Concernant les possibilités de défense qui n'ont pas été épuisées et en particulier la hâte du commandant à faire savoir à l'ennemi qu'il ne poursuivrait pas le combat jusqu'au bout, de Kerhor a une réponse toute trouvée : la crainte de voir les hommes livrer la citadelle à l'ennemi : *« Il est notoirement faux que la conduite générale de la garnison ait pu motiver la noyade des poudres qui eut lieu dans la soirée du 8 novembre à la stupéfaction de*

⁹ Protestation du Commandant Messenger, Chef du 2^e Bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin à Monsieur le Ministre de la guerre.

¹⁰ Cf. note 9

¹¹ Protestation de M. le capitaine Lacroix, extraits de l'industriel alsacien du 12 mai 1872.

¹² Protestation des officiers du 2^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin (Extraite du Temps, 19 mai 1872) à M. le Président du Conseil d'enquête sur les capitulations.

*la population civile et militaire. C'est bien au contraire cette noyade des poudres indispensables à la défense, qui a fait admettre par la garnison la possibilité d'une reddition prochaine à laquelle elle n'aurait pas songé auparavant, malgré six journées d'un bombardement ininterrompu. »*¹³

La prise de Neuf-Brisach et la captivité

A l'issue de la prise de Sélestat le 24 octobre 1870, le général Von Schmeling se dirige vers la citadelle de Vauban, ne laissant pour occuper la place qu'un régiment de *landwehr*. A Neuf-Brisach, tout s'est joué avec l'artillerie que les Prussiens ont utilisée contre la population de la ville, menaçant les défenseurs de terribles représailles s'ils faisaient de même avec Vieux-Brisach :

« Le 2 novembre, le bombardement commença : les batteries ennemies étaient établies à 2 200 mètres de la place, à la gauche des villages de Biesheim et de Volgantzen. Sur la rive droite du Rhin, à Vieux-Brisach, trois batteries badoises ouvrirent, le lendemain, le feu contre le fort Mortier, qui n'avait que 6 canons. Le commandant de Neuf-Brisach tenta de soutenir le fort : dans ce but, une pièce de 24 fut pointée dans la direction de Vieux-Brisach, mais l'ordre fut bientôt donné de cesser le feu de ce côté, le général Von Schmeling ayant écrit au commandant français pour le rendre responsable du bombardement d'une ville ouverte. Et la principale batterie ennemie était établie sur les hauteurs de Vieux-Brisach ! Le 8 novembre, le capitaine Castelli, du 74^e de ligne, commandant le fort Mortier, capitula avec 200 hommes ; le 10 novembre, le lieutenant-colonel de Kerhor arbora le drapeau blanc, après avoir noyé les poudres, et mis hors de service les pièces de 24 qui armaient le corps de place. »¹⁴

La garnison prend alors le chemin de la captivité en Allemagne jusqu'au traité préliminaire de paix à Versailles, le 26 février 1871.¹⁵ Le lieutenant-colonel de Kerhor est détenu à Dresde alors que la plupart de ses officiers sont à Leipzig. Dès cette époque le commandant de la place fait retomber la faute de la capitulation sur les mobiles qui n'ont rendu aucun service durant le siège. Aussi lorsqu'il demande à ses subordonnés, par l'intermédiaire du commandant du génie,¹⁶ de lui faire un rapport sur les hommes méritants de leurs unités, afin de les récompenser, il reçoit des réponses cinglantes, comme celle du commandant Messenger, commandant le 2^e bataillon de la garde mobile : « ... La seule récompense que le 2^e bataillon du Haut-Rhin puisse espérer et demander, c'est que la vérité soit faite »¹⁷.

L'affaire connaîtra son épilogue avec la pétition des officiers de la garnison aux députés de l'assemblée nationale en 1879 pour demander une contre enquête qui rétablira la vérité et redonnera aux Alsaciens leur honneur perdu :

¹³ Protestation des officiers du 3^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin (Extraite de l'industriel alsacien 14 mai 1872).

¹⁴ *Histoire de la guerre franco-allemande 1870-71 illustrée de 110 portraits et de 32 cartes et plans*, nouvelle édition revue et annotée par Désiré Lacroix, ancien secrétaire de la rédaction du Moniteur de l'Armée.

¹⁵ Confirmé par la paix de Francfort, le 10 mai 1871.

¹⁶ Le commandant Laplume.

¹⁷ Réponse de M. Messenger à M. le Lieutenant-colonel de Kerhor, Leipzig, le 23 novembre 1870.

PÉTITION A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

A Messieurs les Députés de l'Assemblée nationale à Versailles.

Mulhouse, le 6 Juillet 1879.

Messieurs les Députés,

Nous soussignés, officiers de la garde nationale mobile du Haut-Rhin, ayant fait partie de la garnison de Neuf- Breisach, délégués par nos camarades, officiers, sous-officiers et soldats, réunis en assemblée générale à Colmar, le dimanche 26 mai 1872, avons l'honneur de vous exposer que les accusations portées contre la garnison de Neuf-Brisach dans le procès-verbal du Conseil d'enquête relatif à la capitulation de cette place, ont excité parmi nous et dans toute l'Alsace la plus légitime indignation.

Une protestation contre les allégations dudit procès-verbal, concluant à une contre-enquête, a été adressée à Monsieur le Ministre de la guerre qui refusa de donner suite à ladite demande.

Atteints dans notre honneur comme militaires et comme Français, nous venons recourir à votre juridiction suprême, espérant que, dégagés de toute considération particulière, vous exigerez que justice nous soit rendue et qu'un examen plus approfondi des circonstances qui ont amené la capitulation rétablisse les faits dans toute leur vérité.

Pour notre justification nous nous faisons forts de prouver :

*1** Que la place de Neuf-Brisach fut pour la première fois sommée de se rendre dans la journée du 7 octobre, sous peine d'un bombardement immédiat; que malgré cette sommation, les troupes ne furent pas consignées dans leurs quartiers, les casemates restèrent fermées, qu'en un mot aucune mesure ne fut prise pour parer aux conséquences de ce bombardement qui commença à neuf heures du soir pour ne finir que vers dix heures et demie, après avoir détruit un cinquième de la ville ;*

2 Que ce premier bombardement ne fut suivi d'aucun acte de lâcheté ni d'insoumission, qu'il n'existe d'ailleurs dans la série des ordres du jour aucun document pouvant laisser supposer que la garnison fût démoralisée par ce bombardement;*

3 Que les conseils de guerre, loin de montrer de la faiblesse et d'acquitter les prévenus, débutèrent par la condamnation à mort d'un soldat convaincu d'homicide, lequel fut passé par les armes dans les fossés de la place ;

4 Que des deux seuls hommes prévenus d'indiscipline qui furent traduits devant ledit conseil, l'un fut condamné à un an de prison et l'autre renvoyé des fins de la plainte par une ordonnance de non-lieu signée par le commandant de la place ;*

5 Que la cour martiale fut convoquée une seule fois, quatre jours avant la capitulation, pour juger une tentative de désertion, et que si le prévenu ne fut pas condamné à mort, c'est qu'il fut prouvé qu'il était atteint d'aliénation mentale;*

6' Que ni la garde nationale sédentaire, ni aucune des deux compagnies de francs-tireurs ne furent à aucun moment désarmées comme il ressort :

1° D'une lettre de félicitations écrite depuis la guerre (le 21 avril 1871) par M. le colonel de Kerhor, ex-commandant de Neuf-Brisach à M. le capitaine des francs-tireurs de Mirecourt pour lui et sa compagnie;

2° D'un ordre de la place envoyé au capitaine des francs-tireurs de Neuf-Brisach six jours avant la capitulation (4 novembre) et signé par le même commandant qui prodigue des éloges à la compagnie, et, vu le manque de numéraire, la fait passer dans la garde nationale sédentaire pour le service de l'artillerie.

7° Qu'il est absolument faux qu'aucune rébellion ni menée ayant pour but de livrer la place à l'ennemi ait été à craindre. Les signataires repoussent cette imputation comme odieuse et ridicule;

8° Que bien au contraire la garnison supporta avec constance un second bombardement qui dura sans interruption pendant huit jours et demi.

9° Que s'il se produisit quelques refus isolés de service, ce ne fut qu'après la noyade des poudres qui eut lieu 48 heures avant la reddition, sans que cette mesure fût expliquée à la garnison; que du reste ces actes d'indiscipline furent immédiatement réprimés par les officiers ;

10 Qu'il est faux enfin qu'aucun des officiers de la garde mobile ait demandé à rentrer dans ses foyers et ait refusé de partager le sort de ses soldats.*

En conséquence, nous prions Messieurs les Députés de vouloir bien accueillir notre pétition et ordonner une contre-enquête.

Nous n'avançons rien que nous ne puissions prouver et sommés prêts à porter devant la commission d'enquête tous les documents, tous les faits capables d'éclairer sa religion.

Alsaciens pour la plupart, séparés violemment de la mère-patrie, nous ne saurions accepter d'elle comme dernier adieu un acte officiel de honte et de déshonneur.

S'il y a eu des personnalités coupables, que la responsabilité rejaillisse sur leur tête, mais au nom du droit, au nom de l'histoire impartiale, au nom de nos compagnons d'armes morts sur les remparts, nous sommes en droit d'exiger que la lumière se fasse.

Recevez, Messieurs les Députés, l'assurance de notre profond respect.

Le comité délégué,

V. de Lacroix, ex-capitaine d'artillerie de la mobile du Haut-Rhin.

Alfred de Bary ex-capitaine au 3^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin.
Ch. Meyer, ex-capitaine, au 3^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin.
P. Schlumberger, ex-sous-lieutenant de la mobile du Haut-Rhin.
A. Mansion, ex-sous-lieutenant des francs-tireurs de Neuf-Brisach.
J. Stœcklin, ex-capitaine au 2^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin.
P. Hauser, ex-capitaine au 2^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin.
Paul Weissgerber, ex-lieutenant au 2^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin.
F. Blech, ex-sous-lieutenant au 2^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin.
Berger, greffier du Conseil de guerre.

Cette demande n'eut pas de réponse. Il faut dire que la Troisième République préparait déjà la revanche avec l'Allemagne et qu'elle avait besoin de reconstituer une armée forte dont l'autorité et l'honneur ne fassent de doute pour personne. Dans cette optique, une mise en cause de l'action du lieutenant-colonel de Kerhor ferait tâche. Il terminera paisiblement sa carrière comme colonel commandant la citadelle de Besançon... et les Alsaciens apprendront à servir dans l'armée allemande !

LE SIEGE DE NEUF-BRISACH EN 1870

Béatrice et Gilles BATAILLE - WINTERHALTER

Le 15 juillet 1870 fut voté en France l'ordre de mobilisation générale. Le 16 le roi de Prusse signa l'ordre de mobilisation de la Confédération du Nord. Officiellement, la France déclara la guerre le 19 juillet. Les Etats du sud de l'Allemagne se rangèrent au côté de la Prusse, déjà il ne s'agissait plus d'une guerre franco-prussienne, mais franco-allemande. Dès novembre 1870, on désignait la coalition germanique par le titre des armées de l'Empire allemand ! Cet Empire allemand sera proclamé le 18 janvier 1871, jour de l'anniversaire du couronnement du premier roi de Prusse, Frédéric 1^{er}, lorsque Guillaume 1^{er} sera proclamé Empereur.

L'armée française comptait environ 600.000 hommes et près de 200.000 « mobiles » de la Garde Nationale. Elle n'était pas prête, mal remise du désastre mexicain, en manque d'approvisionnement, de véhicules, de services de santé, alors que le Maréchal Leboeuf annonçait fièrement « ... qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre ! » L'armée allemande quant à elle était fin prête, organisée, entraînée et forte de plus de 1.200.000 hommes. Pourtant, après le conflit contre l'Autriche, en 1866, les services de renseignement français assuraient que les armées des états allemands n'étaient pas en mesure de s'organiser rapidement.

Les troupes françaises se rassemblèrent en une seule armée, l'Armée du Rhin, sous les ordres de l'Empereur qui en prit le commandement à Metz le 28 juillet. Il concentra ses troupes à la frontière et ne tira pas parti de sa supériorité momentanée. Le roi Guillaume prit le commandement des armées allemandes le 2 août à Mayence. Ce sont les Allemands qui prirent l'initiative du combat.

Après un mois et demi d'affrontements, après de cuisantes défaites pour l'armée française, mais aussi de nombreux actes héroïques de ses soldats, l'armée de Mac Mahon dut cesser le combat et l'Empereur Napoléon III fut obligé de capituler à Sedan le 2 septembre 1870.

NEUF-BRISACH AVANT LA GUERRE ...

Le précédent véritable siège

La place forte de Neuf-Brisach, voulue par Louis XIV et réalisée par Vauban, était un modèle de défense élaboré et qui n'avait jamais été assiégée avant 1814. La ville avait alors subi un blocus autrichien pendant 106 jours, sans jamais avoir été occupée.

Le général Paul Ferdinand Stanislas Dermoncourt (3 mars 1771 – 10 mai 1847), était arrivé à Neuf-Brisach, sur ordre de l'empereur, en charge de la surveillance des approvisionnements de la place. Alors qu'il s'apprêtait à se retirer vers Sélestat avec sa

brigade, il reçut cet ordre du général de division Grouchy : « Il est ordonné au général Dermoncourt de se jeter de sa personne dans la place de Neufbrisach et de la défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. »

Lorsque le 16 avril 1814, il fut sommé par les Autrichiens d'ouvrir les portes de la forteresse, Dermoncourt refusa et rejeta l'ultimatum. Il prit connaissance de la chute de Paris et de l'abdication de Napoléon. Il fit alors, le 20 avril, la proclamation suivante à la garnison : « Napoléon Bonaparte a cessé de régner. Nous sommes dégagés de notre serment envers lui et sa famille. Soldats, votre sort m'a été confié et votre intérêt à tous prescrit de prendre un parti auquel tous vos chefs ont applaudi. Vous êtes désormais les sujets de Louis XVII, j'exige de vous que vous suiviez leur exemple en jurant fidélité à votre nouveau monarque. » Devenant ainsi possession de Louis XVII, la place ne fut pas occupée. Dermoncourt prit le commandement des troupes du département et conserva son poste de commandant de la place de Neuf-Brisach jusqu'au 2 janvier 1815. Il reprit son commandement le 25 mars 1815 pendant les Cent Jours, soutint un second blocus de la place du 29 juin au 22 août, pendant cinquante-quatre jours. Le 24 août, le commandement passa au colonel Montjustin.

L'entretien des fortifications

A cette époque, les fortifications manquent d'entretien et souffrent de détériorations importantes. La construction du canal du Rhône au Rhin en 1834 impose aussi des modifications dans la ligne de défense du côté est. Ce canal longeait les ouvrages avancés, parallèlement au canal Vauban, les deux séparés par une langue de terre.

C'est ainsi que seront apportées quelques modifications :

- Les poternes, petites portes dans les remparts, furent abandonnées et à leurs emplacements, on édifia des casemates, pour servir de support à l'artillerie
- Les casemates servirent de plateformes à l'artillerie
- Les contregardes, masses de pierres destinées à renforcer la protection du bastion, furent renforcées et leur profil accentué
- Les courtines, reliant les bastions, ne subirent qu'un entretien partiel qui n'avait consisté qu'en un remblaiement à leur base
- Un ouvrage fut édifié près de l'écluse du canal, dite « écluse 58 », du côté est, dont il était indispensable d'interdire le franchissement en cas d'attaque
- Une importante rénovation du système d'approvisionnement de l'eau vers la cité fut également entreprise

Ce seront les seuls travaux d'envergure réalisés pour améliorer la protection de la place-forte de Neuf-Brisach, qui conservait sa réputation de place imprenable et qui, du point de vue des ingénieurs du génie militaire, était dans un état de défense absolue. Les tours bastionnées étaient dites imprenables depuis la plaine, et l'enceinte de combat proprement dite, protégée par les bastions était quant à elle infranchissable !

Louis-Philippe 1er avait bien chargé le maréchal Jean-de-Dieu Soult du renforcement de la ligne de défense en Alsace, mais seules les places de Belfort et de Bitche seront concernées. Par contre, il fit conduire d'importants travaux sur les fortifications de Paris.

Démographie

Le dernier recensement officiel de Neuf-Brisach datait de 1866. La population n'avait sans doute pas grandement évolué jusqu'en 1870. Au mois de mai 1866, Neuf-Brisach comptait 1761 habitants, répartis en 462 ménages établis dans 246 maisons, dont 38 n'avaient qu'un rez-de-chaussée, les autres ayant un étage.

1514 habitants étaient originaires du Haut-Rhin, 16 d'autres départements français, 8 avaient été naturalisés, 71 étaient allemands et 2 suisses. 1568 étaient de confession catholique, 63 protestants et 130 israélites.

Il se trouve que les femmes, au nombre de 1002, étaient les plus nombreuses. Il avait été décompté 607 jeunes filles, 289 femmes mariées et 106 veuves. Les hommes étaient 759, parmi lesquels 442 jeunes hommes, 274 hommes mariés et 43 veufs. 1159 habitants savaient lire et écrire, 18 ne sachant que lire.

La cité de Vauban ne possédait que peu de terres cultivables, néanmoins 279 personnes vivaient de l'agriculture. On dénombrait aussi : 108 chevaux, 153 bovins dont 116 vaches, 259 moutons, 126 porcs et 53 chèvres. Le reste de la population vivait essentiellement d'activités industrielles, artisanales et commerciales. La population était alors confiante, tant sur sa sécurité à l'intérieur de la forteresse que sur l'évidence de la supériorité de l'armée française, telle qu'elle était annoncée, et elle avait la certitude que les combats seraient rapidement engagés sur le territoire allemand. Les places de l'Est n'étaient pas mises en défense, dans ce climat de confiance général.



LA SITUATION AVANT LE SIEGE

La place est alors sous les ordres du lieutenant-colonel Louis Charles Lostie de Kerhor. Vis-à-vis de l'église, en face de la place d'armes, se trouvait le bâtiment affecté au gouverneur et à sa gauche, la direction de l'artillerie, l'arsenal et deux petits parcs.

Quatre vastes casernes étaient adossées aux remparts pour le logement des troupes, avec des poternes permettant d'accéder aux fossés. L'hôpital militaire était près de la porte de Belfort. Deux poudrières se dressaient face aux portes de Belfort et de Colmar.

Lieutenant-colonel Louis Charles Lostie de Kerhor

Armement et approvisionnement

En incluant l'armement du Fort-Mortier, la place comprenait : 108 bouches à feu, dont 63 mortiers et canons lisses, et 45 pièces rayées se décomposant en 7 pièces « de 24 long », 11 pièces « de 12 de place », 16 pièces « de siège », 11 pièces « de 4 de campagne », environ 40.000 projectiles pour pièces, 31.300 kilos de poudre à canon, 22.400 kilos de poudre à fusils, 22.000.000 de cartouches.

Les soldats étaient équipés d'un fusil, dit modèle des dragons, qui sera remplacé plus tard par un fusil dit « à tabatière », de mauvaise fabrication et souvent de mauvais fonctionnement. Pourtant, le 74e régiment de ligne, conservait dans ses magasins 600 fusils de type « Chassepot », d'excellente qualité, et qui finalement seront confisqués par l'ennemi.

Les vivres étaient en quantité suffisante pour résister à un blocus d'au moins 130 jours, à savoir entre autres : 932 sacs de farine, 654 vaches et bœufs parqués dans les fossés, 55 moutons, 351 fûts de vin, 44 fûts d'eau-de-vie, 44 sacs de café torréfié, 4116 pains de sucre, 70 sacs de riz, 25 sacs de sel et 3.000 quintaux de foin.

Le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor eut cependant des problèmes d'équipement pour ses hommes. Il dut se fournir à Colmar pour des blouses bleues à 7,75 francs, des ceintures de flanelle à 7,75 francs et des étuis-musettes de toile à 1,10 francs, auprès de la Maison Hirt. Les ceintures de cuir à 1,50 francs furent fournies par la Maison Widerkehr.

La capacité d'accueil des casernes s'avéra rapidement insuffisante pour loger toute la troupe. Il fallut affecter les casemates au logement de la garnison. Les lits faisaient défaut, ils furent remplacés par des paillasses à même le sol, au mieux un matelas. Il fut distribué un couchage et une couverture pour deux hommes.

Les marmites pour faire la soupe s'avérèrent également en quantité insuffisante. On y remédia en réquisitionnant les chaudières des buanderies et en installant des cuisines extérieures.

Les entraînements se faisaient, au début du mois d'août, en blouse et en sabots, tant les vêtements manquaient. Petit à petit, les soldats commencèrent à avoir un habillement moins disparate, grâce aux efforts déployés par le lieutenant-colonel Lostie de Kehrhor.

Il était important pour les commandants de la place de veiller au bien-être de leurs hommes et pour la population. Qu'il y ait suffisamment de munitions, de nourriture et qu'ils aient de quoi se vêtir, contribuait énormément au moral et à la discipline des soldats et des habitants. Car à l'instar de ses homologues, le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor savait sa forteresse imprenable. L'ennemi aussi en avait connaissance. C'est pourquoi chacun avait conscience qu'il faudrait durer dans le temps en cas de siège. L'ennemi n'allait pas s'attaquer aux remparts, trop coûteux en projectiles ; il n'irait pas non plus donner l'assaut, trop meurtrier. Il frappera sans pitié les habitants, s'attaquant aux propriétés, détruisant, incendiant, ruinant tout. Ainsi il s'attaquera d'abord au moral.

Les troupes

Au moment de la déclaration de guerre, Neuf-Brisach était occupé par le bataillon de dépôt du 74e de ligne et par un détachement du 4e régiment de chasseurs à cheval. Puis la garde mobile du Haut-Rhin fut rappelée, et Neuf-Brisach vit sa garnison grossir des 2e et 3e bataillons d'infanterie et des 1ere et 2e batteries d'artillerie.

Le 1er août 1870, la population de Neuf-Brisach célébra dans la liesse l'arrivée des mobiles des classes 1865 à 1868, qui arrivèrent dans des charrettes enguirlandées ! A l'avant de l'une d'elles, un mannequin en osier, avec une pancarte sur laquelle était inscrit le nom de Bismarck. Les conscrits, majoritairement alsaciens, étaient accompagnés de leurs parents et amis et apportaient avec eux le vin pour faire la fête avant, c'était certain, de traverser le Rhin pour infliger une défaite assurée à l'armée ennemie.

C'est alors que survint la nouvelle de la défaite de Reichshoffen, le 6 août. Le commandant de la place, le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor, proclama l'état de siège.

Ce dernier racontera plus tard, lorsqu'il comparaitra devant la commission d'enquête sur la reddition de la place, la réaction des jeunes mobiles venus se former à Neuf-Brisach : « Nous sommes vendus, nous sommes trahis, il nous faut des armes ! », s'écrièrent-ils. Ils s'apprêtaient à piller l'arsenal pour s'emparer des armes. Le commandant de la place eut toutes les peines du monde à les calmer et il leur ordonna de quitter la ville pour le glacis à l'extérieur où ils s'installèrent pour la nuit. Le lendemain ils étaient calmés ...

Le 5 septembre, une compagnie de francs-tireurs de Mirecourt (Vosges), d'un effectif de cent hommes, arriva en renfort. Le 25 septembre, un bataillon de mobile de Lyon arriva de Colmar. « C'était une bande de brigands ! », dira d'eux le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor devant la commission d'enquête. En effet, ce bataillon était arrivé à Colmar le 18 septembre et les hommes s'étaient comportés là-bas de la pire des manières ! Le préfet exigea qu'ils rejoignent le plus rapidement Neuf-Brisach. Lostie de Kerhor vit arriver une troupe désordonnée. Il convoqua les officiers et prévint que l'accès de la ville leur serait interdit tant qu'ils ne seront pas plus disciplinés. Il appliquait ainsi la même formule qu'avec les mobiles alsaciens.

Les ennuis continuèrent avec ces hommes indisciplinés. Voyant que leurs officiers pénétraient dans la ville pour prendre leurs repas, les soldats du bataillon de Lyon décidèrent de révoquer leurs officiers et d'élire à leur place des sous-officiers. Après avoir informé le général Jean Baptiste Cambriel, commandant la division de cavalerie du 7e corps, le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor fit arrêter les meneurs et fit casser les sous-officiers qui avaient participé à cette mascarade d'élection ! Lorsqu'il saura que l'ennemi approchait, ces hommes furent autorisés à rentrer en ville et se conduisirent relativement bien. Pourtant, ce sont les mêmes qui, lors des bombardements, essayeront de démoraliser les autres soldats en allant de casemate en casemate leur demander de refuser de se faire tuer...

Avant les premiers affrontements, la garnison était composée de 5 582 hommes :

- L'artillerie, sous les ordres du chef d'escadron Marsal, avec une demi-batterie du 6e régiment d'artillerie et les 1^{ère} et 2^e batteries de la garde mobile du Haut-Rhin
- L'infanterie, avec le dépôt du 74^e de ligne sous les ordres du major Salgues, le 2^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin sous les ordres du commandant Messenger, et le 3^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin sous les ordres du commandant Belin
- La cavalerie avec un détachement du 4^e régiment de chasseurs à cheval
- La garde nationale sédentaire avec une compagnie au service des pièces
- Les francs-tireurs, avec la compagnie de Neuf-Brisach et celle de Mirecourt
- Deux brigades de douaniers, dont certains déguisés en paysans, servaient de courriers et d'espions cachés dans les villages

Le Fort-Mortier était situé entre Neuf-Brisach et Vieux-Brisach, sa garnison était d'environ deux-cent hommes équipés de quelques pièces d'artillerie de faible portée.

La place de Neuf-Brisach est prête à l'affrontement.

LES PREMIERS AFFRONTEMENTS

Les coups de main d'Ottmarsheim, Kembs et Petit-Landau

Le 31 août, vers deux heures du matin, 220 douaniers, 90 colmariens et 50 francs-tireurs de Neuf-Brisach, furent envoyés à Ottmarsheim pour s'emparer des bateaux pouvant servir aux Badois pour traverser le Rhin.

Deux groupes furent formés. Le premier traversa le Rhin jusqu'à Bellingen. La voie ferrée et la ligne téléphonique neutralisées, ils coulèrent un bateau, s'emparèrent de 5 autres, sous le feu des Allemands depuis la rive droite du Rhin. L'autre groupe, sous les ordres du lieutenant Koenig, soit 70 hommes, se rendit à Kembs et Petit-Landau pour une opération du même type, mais sans résultats.

L'affaire de Kunheim

Le 9 septembre, le quartier général allemand demanda au général von Werder de faire parcourir le Haut-Rhin par des « colonnes volantes » armées, chargées de désarmer et de contenir la population française, qui commença à créer des mouvements susceptibles de s'attaquer aux troupes allemandes.

C'est le général Keller qui réunit 4 bataillons, 8 escadrons, 3 batteries de la division badoise, 1 équipage de pont et les troupes stationnées à Mulheim. Il arriva de Strasbourg, où le général von Werder était engagé avec près de 40.000 hommes. Keller arriva à Marckolsheim le 13 septembre. Son avant-garde était à Artzenheim et à Jepsheim.

Le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor envoya le jour même, dans l'après-midi, une reconnaissance près de Kunheim, au nord de Biesheim, constitué d'une quarantaine de cavaliers sous les ordres d'un lieutenant. A la sortie de Kuenheim, apercevant un escadron de dragons badois, il ordonna la charge ! L'escarmouche tournait à l'avantage des Français, mais les Badois se reprirent et contre-attaquèrent. Les Français parvinrent à attirer les dragons vers le canal du Rhône au Rhin où attendait l'infanterie française. Malheureusement, ces derniers se découvrirent trop tôt et les dragons se retirèrent immédiatement. Quelques Badois furent faits prisonniers.

Le lendemain, vers cinq heures et demie, une nouvelle reconnaissance fut envoyée au nord de Biesheim, où furent échangés quelques tirs avec l'ennemi. Ils revinrent en longeant le chemin de halage du canal. Là, la garde nationale de Biesheim se fit charger par des cavaliers. Le groupe de reconnaissance se porta à leur secours, et ensemble ils se replièrent vers la place en emportant leurs blessés.

Avertie de l'incident, une colonne d'un millier d'hommes sortit de la place et se fixa derrière le talus du canal, pendant qu'un groupe de cavaliers partait en avant et qu'un détachement d'infanterie s'avancait jusqu'à Biesheim. Il n'y eut plus d'affrontement. Une

heure plus tard, tout le monde entendit le bruit du canon dans la direction de Colmar. Le gros de la colonne allemande allait vers Horbourg sur la route de Marckolsheim. Au pont de Horbourg, ils s'opposèrent à la garde nationale de Colmar et des francs-tireurs.

Le 15 septembre, le général Keller était à Ensisheim, tandis que le colonel Bauer passait le Rhin à Chalampé, venant de Mulheim. Le 17 septembre, il retournait de l'autre côté du Rhin et Keller quittait le Haut-Rhin. Entre-temps, les chevaux des Badois prisonniers avaient été tués et dépecés, la viande en fut distribuée aux soldats.

Les affaires de Muntzenheim, Dessenheim et Heiteren

Le 18 septembre au soir, la place fut informée de la présence d'un relais de correspondance installé dans le village de Muntzenheim. Aussitôt le commandement fit se transporter sur place des charrettes avec des troupes de ligne. Arrivés sur les lieux, les soldats surprisent l'ennemi, le firent prisonnier et rentrèrent au matin dans la place. Ce fut une affaire rondement menée.

Peu d'événements survenaient dans la région, alors que tous savaient que la guerre se poursuivait sur d'autres fronts. Il se passa une semaine, et le bruit courut que l'ennemi était à Dessenheim. Une troupe d'un millier d'hommes se mit en marche, mais en arrivant dans le village, il n'y avait plus personne. Il était habituel que les troupes allemandes soient informées des sorties de la place, soit par des signaux provenant de Vieux-Brisach, soit par des coups de canons ou alors grâce à la fumée dégagée par des feux de paille humide. C'est ce qui était arrivé ce jour là.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, plus aucun bruit de canon n'était entendu depuis Strasbourg... La capitale alsacienne s'était rendue.

Le 4 octobre, trois douaniers qui étaient à Heiteren en éclaireurs, se firent surprendre au cours de la nuit. Si deux d'entre eux parvinrent à rejoindre la place, le troisième fut tué. Se doutant de représailles possibles, les Allemands quittèrent la commune. Le jour même ils y revinrent pour arrêter le maire et deux conseillers, au motif qu'il y avait des armes cachées dans le village. Prévenus de l'arrivée imminente de soldats français, par les signaux d'usage, ils s'enfuirent précipitamment.

L'affaire de Balgau

Le 2 octobre, le général von Schmeling, à la tête de la 4e division allemande de réserve, franchit le Rhin à Neuenbourg. Ce sont sept bataillons, quatre escadrons et une batterie, qui étaient en route pour Mulhouse. Ils firent une halte à Baltzenheim. Des patrouilles furent envoyées vers Neuf-Brisach. Le lieutenant-colonel Lostie de Kehror décida d'envoyer une colonne de marche à leur rencontre, divisée en deux fractions. La première se dirigeait vers Dessenheim en suivant le canal du Rhône au Rhin, et marchait sur Balgau. La seconde suivait la route Bâle, toujours en direction de Balgau.

Arrivant à Heiteren, ils surprisent l'ennemi qui quittait le village après avoir réquisitionné toutes les voitures, après les avoir chargées de provisions. Ils se mirent en marche pour les poursuivre. Le convoi ennemi se trouvait alors à hauteur d'un petit bois surplombant la plaine. Les compagnies françaises, fortes se trouvaient alors à 1.200 mètres,

quand ils aperçurent un escadron d'uhlans. Il fut décidé de continuer la marche vers les Allemands, mais l'infanterie allemande arrivait en masse depuis un petit bois, près de Balgau.

Il fallait attendre la jonction avec l'autre colonne qui longeait le canal au sud de Dessenheim. Mais les Allemands opéraient déjà un contournement, compromettant ainsi les chances de succès de l'opération des Français. Ces derniers se replièrent sur Heiteren, tout en étant soumis à un tir d'artillerie en provenance de Blodelsheim. Heureusement, les mauvais réglages de l'artillerie permirent aux Français de reformer les compagnies et de se replier vers la place, où ils parvinrent vers huit heures. Soumis au feu pour la première fois, plusieurs soldats abandonnèrent leurs fusils et s'enfuirent. Ils furent immédiatement emprisonnés.

Un détachement partit à nouveau en reconnaissance à hauteur de Dessenheim, et alors qu'il s'apprêtait à poursuivre vers Balgau, il lui fut ordonné de retourner à Neuf-Brisach. A une heure du matin, la garnison était au complet. La reconnaissance vers Wolfgantzen le lendemain permit de confirmer le retrait des troupes allemandes.

L'ennemi aux portes de Neuf-Brisach

Le général von Schmeling reçut pour mission de se déplacer vers le nord pour s'emparer de la place de Neuf-Brisach. La ville était en état de siège, mais la défense autour des villages voisins avait été négligée. Qu'en eut-il été si une partie de la garnison avait été utilisée pour défendre les positions extérieures, au lieu de se barricader dans la place ?

Les 13 villages avoisinants sont occupés et réquisitionnés. Le lieutenant-colonel Lostie de Kehror ordonna une sortie d'un bataillon de mobiles, accompagné d'un détachement de chasseurs. Immédiatement ils se heurtèrent à l'ennemi et effectuèrent trois charges successives contre les fantassins. Ils revinrent avec une quinzaine de prisonniers. Un officier fut pris, mais le garde mobile chargé de sa surveillance le laissa s'échapper.

Le 6 octobre, une nouvelle sortie vers Muntzenheim permit l'arrestation d'une trentaine d'hommes qui occupaient le village. Suite à ce coup de main audacieux, la garnison de Neuf-Brisach dut s'acquitter d'une contribution de 4000 francs aux Allemands, sous peine de pillage et d'incendie du village.

LE SIEGE DE NEUF-BRISACH

Le matin du 7 octobre, vers 7 heures du matin, l'ennemi apparaissait en vue de la place. Des colonnes d'infanterie et d'uhlans venaient des communes de Heiteren, Weckolsheim et de Wolfgantzen. Un corps arrivait de Bantzenheim par Heiteren et prenait position du Rhin jusqu'au Kastenwald. Une division, venue de Mulhouse par Ensisheim puis Weckolsheim, prenait position entre cette dernière commune et Algolsheim. Les troupes qui arrivaient de Wolfgantzen établirent une ligne du Kastenwald jusqu'au Rhin, en passant par Biesheim.

Le lieutenant-colonel Lostie de Kehror fit donner l'artillerie. Un premier obus délogea promptement un peloton d'uhlans stationnés près du canal. Aussitôt, toutes les pièces de la place ouvrirent le feu avec précision, obligeant les troupes à se réfugier dans les communes précédemment citées.

Il y eut pourtant, au milieu du drame qui se jouait, un événement cocasse, près de Wolfgantzen. En effet, les observateurs avaient repéré dans la plaine, une longue ligne blanche, difficilement identifiable. Les canonniers expédièrent un obus dans sa direction... Aussitôt s'ensuivit un mouvement flou, puis on vit un groupe d'oies prendre son envol. Vers 14 heures, un parlementaire fut introduit dans la place par la porte de Colmar. Le général von Schmeling demandait la reddition de la place, ce que refusa le lieutenant-colonel Lostie de Kehror.

Les ordres de service furent modifiés... Les Français réorganisèrent leurs défenses :

- La 1^{ère} batterie de la garde mobile du Haut-Rhin fut chargée du service de l'artillerie de la porte de Colmar à la porte de Bâle
- La 2^e batterie prit en charge le service de l'artillerie du reste du front
- La demi-batterie du 6^e servit les pièces du corps de la place
- Le 74^e de ligne fut chargé de défendre la porte de Colmar et le front sur sa droite
- Le 2^e bataillon de gardes mobiles du Rhône fut chargé de défendre la Porte de Belfort et le front sur sa droite
- Les 2^e et 3^e bataillons du Haut-Rhin se chargèrent de la défense des portes de Bâle et de Strasbourg, ainsi que les fronts correspondants
- Des gardes furent mises en place au moulin de la porte de Colmar, sur le canal Vauban, à la machine hydraulique et au pont du canal du Rhône au Rhin

Les premiers obus

L'offre de reddition formulée par le général von Schmeling ayant été refusée, ce dernier ordonna le bombardement de Neuf-Brisach dans la soirée du 7 octobre. Aux environs de 21 heures 30 un coup de canon éclata, puis un second, puis un troisième ... Le bombardement commençait.

Une grêle de projectiles s'abattit sur la ville, réveillant brusquement les soldats et la population endormis. Les casemates étaient visées, mais aussi les habitations. Ceux qui avaient une cave essayèrent de s'y réfugier, les autres fuyaient en tous sens dans les rues de la ville.

En un rien de temps, tout le quartier situé entre la porte de Strasbourg et celle de Bâle était en feu. Il faisait clair comme en plein jour ... Du sommet des remparts, le tableau était stupéfiant : « Le regard n'apercevait que des soldats s'avancant en masses sombres et compactes. Le sol en était noir ; les casques de cuir bouilli et les baïonnettes étincelaient au soleil. C'était les Allemands qui commençaient l'investissement de la place par un imposant et intimidant déploiement de forces ». Aux cris de panique de la population s'ajoutait celui du bétail dans les écuries en feu. Les habitants qui le pouvaient couraient se réfugier dans les casemates.

Valentin Durhone raconte : « A travers les rues, des hommes, des femmes, des enfants, demi-nus, surpris dans leur premier sommeil, couraient éperdus, affolés de terreur, poussant des cris de détresse. Ils allaient, affolés par la fumée, tantôt reculant, terrifiés par le sifflement des éclats, éblouis par la chute d'un obus à leurs pieds, tantôt avançant dans une course folle sous la bombe qui éclatait en gerbe rouge sur leur tête. Ils se détournèrent encore pour jeter un dernier regard sur leur demeure incendiée, en cherchant à l'aventure un abri qui mît au moins leur vie en sûreté. »

Trois batteries légères de l'artillerie allemande étaient positionnées au nord-ouest de Weckolsheim, deux batteries lourdes au nord de Wolfgantzen. Lorsque le bombardement cessa, l'artillerie allemande avait tiré près de 1.200 obus à partir de 30 pièces. Il était 22 heures 15. Vers minuit, tous les soldats se replièrent à l'intérieur de la ville pour combattre les incendies, mais le nombre de pompes s'avéra insuffisant. Un quart de la ville, à l'est, était presque détruit, l'église était criblée de projectiles.



Neuf-Brisach en partie détruite par les bombardements allemands en novembre 1870

(Carte postale – Collection privée)

Le 8 au matin, le général von Schmeling envoya un nouvel émissaire pour demander, une nouvelle fois, la reddition de la place. Il essuya un nouveau refus. Le commandement des troupes de siège fut confié au général Treskow et von Schmeling prit la route de Sélestat.

Dans la ville, chacun découvrait les dégâts consécutifs aux projectiles qui avaient défiguré la place. Valentin Durhone raconte d'une manière un peu légère, vu les circonstances : « Des bœufs prisonniers dans leur écurie gisaient, rôtis par les flammes de l'incendie. Leurs cadavres enfouis sous un amoncellement de débris avaient cuit lentement, à petit feu, comme des pommes de terre, sous la cendre chaude. Le cuir enlevé, la chair s'étalait, appétissante et rosée, il n'y avait plus qu'à prendre la peine de choisir le morceau. Les couteaux, les baïonnettes, taillaient à discrétion dans les blocs déjà éventrés. Nous fîmes ample provision. Jamais n'avons-nous savouré beefsteaks aussi onctueux. Molle, tendre, cuite à point, la chair fondait sous la dent ». Mais aussi de manière plus tragique : « Dans le lieu saint, les projectiles faisaient rage, brisant les vitraux, les bancs, les chaises, déchiquetant la toiture, renversant les statues. A la lueur d'un éclatement, on entrevoyait, pendant une seconde, le Christ en bois de l'autel, contemplant impassible, cette scène de désolation. »

Le commandant de la place eut à régler d'autres problèmes préoccupants. Fortement ébranlés par le bombardement, des hommes manifestèrent de nombreux actes de lâcheté et d'insoumission. Certains refusèrent de monter la garde. Le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor institua des conseils de guerre et une cour martiale, mais ces tribunaux firent preuve d'une mansuétude trop importante et acquittèrent les accusés.

En conséquence, il fut ordonné de désarmer la garde nationale sédentaire et les francs-tireurs, à l'origine de ces attitudes négatives. Les rapports des commandants d'unité faisaient craindre une rébellion et la possibilité que les mécontents puissent tenter de livrer la place à l'ennemi.

Le 9 eut lieu un terrible événement. Le commandant de garnison avait autorisé les habitants à recourir à l'aide des soldats pour mettre leurs biens à l'abri ou dégager les décombres. Une rétribution substantielle avait été définie, mais il avait été fait stricte interdiction de donner à boire aux militaires. Un soldat du 74^e de ligne avait aidé le dénommé Jean-Baptiste Venus, à vider sa cave incendiée. Les travaux terminés, le soldat payé, il prit l'idée à ce dernier de retourner dans la cave où se trouvait un tonneau de vin. Le propriétaire surprit le soldat en train de s'abreuver, la bouche sous le robinet. Il s'en suivit une altercation au cours de laquelle le soldat, ivre, tira à bout portant sur le malheureux journalier qui s'effondra, mortellement touché. Il fut emporté sur une charrette à bras, en compagnie de sa veuve Thérèse Schorsch et de ses quatre enfants, en pleurs. Le lendemain matin, dans sa cellule, le soldat n'avait plus aucun souvenir de ce qui s'était passé. Le 10 octobre, il fut fusillé dans les fossés.

Les affaires de Weckolsheim et Wolfgantzen

Au petit matin du 15 octobre, des compagnies de ligne et du 3^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin se mirent en route pour s'emparer de Weckolsheim. La garde mobile du Rhône devait attaquer Wolfgantzen. Profitant de ces attaques, deux compagnies du 2^e bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin et des sapeurs du génie devaient détruire une maison éclusière qui servait de poste avancé à l'ennemi.

Les compagnies du 2^e bataillon longeaient le canal vers la maison éclusière qu'elles devaient attaquer à la baïonnette. Trompés par l'obscurité et le brouillard, les soldats du 3^e bataillon de la garde mobile ouvrirent le feu en direction de leurs compagnons. La fusillade fit que les sentinelles donnèrent l'alarme. Les Français chargèrent au pas de course, forçant l'ennemi à quitter ses positions. Les sapeurs mirent le feu au bâtiment.

Les éléments qui tentaient de contourner Weckolsheim pour contrôler la route d'Ensisheim avaient stoppé les Allemands venant de Hettenschlag et Dessenheim, mais grâce au brouillard, ils parvinrent à mettre à mal le dispositif français, dont les troupes se replièrent sur Neuf-Brisach, sous le feu des Allemands abrités dans le village.

Pendant ce temps, Wolfgantzen était investie et l'ennemi repoussé. Les Français occupèrent les lieux pendant une demi-heure, avant d'en être chassés par les Allemands revenus en force. En tout, 40 hommes ont été mis hors de combat, des gardes mobiles et des francs-tireurs ont été faits prisonniers. Du côté Allemand, il y eut 38 hommes tués. Les Allemands abandonnèrent l'occupation des villages de Volgelsheim, Vogelgrun et Algolsheim, trop exposés aux coups de mains.

Le 19 octobre, la cavalerie tenta une reconnaissance en direction de Wolfgantzen et Widensolen. Arrivés à l'entrée de Wolfgantzen, ils surprirent un peloton d'uhlans qui se retira dans les bois du Kastenwald aux premiers coups de feu. De suite, les Allemands mirent en action une batterie d'artillerie qui obligea les cavaliers français à rebrousser chemin. Il en fut de même du côté de Widensolen. Les canons de la place répliquèrent, et rapidement l'échange de tirs cessa.

Les Allemands abandonnèrent provisoirement Weckolsheim et Wolfgantzen, pour s'installer à Dessenheim, Hettenschlag, Widensolen et Kunheim. De Kerhor songea un instant à pilonner ces localités à portée de canon et de les réduire en cendres, mais le commandant Marsal le fit renoncer à cette idée.

La préparation du siège

A partir du 20 octobre, les violents combats se déroulant à Sélestat, s'entendaient jusque dans les murs de la cité. Au loin, tous pouvaient voir d'énormes colonnes de fumée et le ciel rougi durant la nuit. Le 24, la place de Sélestat capitulait. Le général von Schmeling revint à Kunheim le 27 et reprit le commandement devant Neuf-Brisach. Le général von Treskow prit le commandement des troupes à Ensisheim.

Les Allemands mirent alors en place un dispositif resserré autour de la place :

- Au nord, cinq bataillons, un demi-escadron et deux batteries, qui occupaient la ligne du Rhin à Widensolen, avec Biesheim comme poste avancé
- A l'ouest, quatre bataillons, un demi-escadron et une batterie, qui devaient tenir la ligne de Widensolen au canal du Rhône au Rhin, au sud de la place, avec occupation de Weckolsheim et Wolfgantzen
- Au sud, deux bataillons et une batterie, qui devaient tenir la ligne du canal du Rhône au Rhin jusqu'au Rhin, occupant Algolsheim comme poste avancé

L'artillerie de forteresse et les compagnies du génie qui avaient oeuvré à Sélestat arrivèrent entre le 28 et le 30 octobre. Ils s'installèrent dans les localités du nord de la place. Le parc d'artillerie du siège et le génie s'établirent à Widensolen. Les Allemands choisirent comme point d'attaque le front entre le canal du Rhône au Rhin et Widensolen, cette partie n'étant pas protégée par un cours d'eau. Ils pouvaient agir sous la protection de la grosse artillerie de Wolfgantzen et de Biesheim d'un côté, les batteries de la rive droite du Rhin devant neutraliser le Fort-Mortier.

La situation est grave, mais il semble, paradoxalement, qu'il était encore possible, de circuler dans la région, de communiquer avec la place ou de s'y rendre ... En attestent ces quelques extraits du cahier de siège du commandant de la place :

- Le 18 octobre : « Je fais sortir deux courriers, l'un vers Mulhouse, l'autre pour Colmar, pour mettre à la poste des cartes de familles donnant des nouvelles concernant la santé... »



*Bombardement de la ville et du Fort-Mortier depuis Vieux-Brisach (gravure allemande)
(Alsace 1870 l'année terrible, Raymond OBERLE)*

- Le 20 octobre : « Un conseiller municipal de Mulhouse, M. Tragant, envoyé par le préfet du Haut-Rhin, apporte à la garnison la somme de 40.000 francs que je fais verser entre les mains du percepteur... »
- Le 24 octobre : « Je fais transporter par la voie de Mulhouse qui est libre, quelques malades qui ne pourront rendre de services pendant longtemps... »
- Le 26 octobre : « J'engage le maire à faire connaître aux habitants que la route de Mulhouse étant libre, ils doivent profiter pour quitter la place. Je donne l'ordre à ceux des officiers qui ont leurs femmes à Neuf-Brisach, de les faire partir de suite. »
- Le 27 octobre : « J'écris aux autorités de la ville de Mulhouse pour demander 20.000 francs. J'ai reçu hier des mains d'un officier des francs-tireurs 10.000 francs qui m'ont été envoyés par le commandant supérieur de Belfort, le colonel Denfert. Je lui ai écrit ce matin pour lui annoncer la reddition de Sélestat. »
- Le 31 octobre : « Je mets à l'ordre les nouvelles de Paris et de Tours que vient de me communiquer le colonel Denfert. »

Ceci prouvait la relative liberté de circulation qui pouvait encore exister avant que ne débute vraiment le siège de Neuf-Brisach.

Le 1er novembre, la sentinelle française, installée dans le clocher de l'église de Neuf-Brisach, informa le commandant Marsal d'une position d'artillerie située à 2 500 mètres de la place, à gauche de Biesheim. Dans la nuit, il déclencha un tir d'artillerie nourri, mais le lendemain matin, ils constatèrent l'échec de cette opération, car ces mêmes canons, appuyés par une batterie située à droite de Wolfgantzen, ouvrirent le feu vers la place avec tant d'intensité que tous, à Neuf-Brisach, durent quitter les remparts et les rues. Dans la même nuit, les batteries allemandes furent définitivement mises en place au sud de Wolfgantzen (4 pièces de 15 court et 4 pièces françaises rayées de 24, prises à Sélestat), et à l'ouest de Biesheim (4 pièces de 15 court). Sur la rive allemande du Rhin, les artilleurs venus

de Rastatt s'installèrent au nord de Vieux-Brisach (4 mortiers de 30, 4 pièces de 15 et 4 pièces de 12) et commencèrent des aménagements sur le Schlossberg, pour s'opposer aux tirs du Fort-Mortier et protéger Vieux-Brisach.

Le siège

Le 2 novembre, réveil en fanfare par la musique des gardes mobiles du Rhône réunis sur la place d'armes. Les musiques jouées étaient des airs populaires qui mettaient un peu de baume au cœur des soldats. Ces musiques évoquaient pour tous les jours heureux... Une heure plus tard, un obus provenant de Biesheim frappa Neuf-Brisach, annonçant le début des bombardements qui dureront neuf jours, et une demi-heure plus tard, les batteries de Vieux-Brisach pilonnaient le Fort-Mortier.

Valentin Durhone raconte : « J'aperçus mon ami qui, n'étant pas de garde, avait passé la nuit dans la casemate. Il apportait aux hommes de son escouade le café du matin. Je le gourmandais en riant, sur la profusion avec laquelle sa main amicale m'avait versé le chaud breuvage, lorsque le factionnaire à la porte même du poste, m'interpelle et me dit : « Réserve-moi ce que tu as de trop. » Au même moment des sifflements aigus sifflent à nos oreilles surprises, et un obus s'abat sur l'espace étroit que nous occupions. L'infortuné à qui je tendais le reste de ma gamelle, s'affaisse subitement sans proférer un cri, à deux pas de moi. Un éclat lui avait enlevé une partie du crâne. La cervelle saillait, mise à nu, hors de la tête. Je recevais le baptême du sang. » Il s'agissait sans doute du soldat Pierre Naegelen. Dans son acte de décès, il est inscrit que son décès était survenu à 8 heures du matin, et c'est le seul décès enregistré ce jour.

L'objectif était la porte de Belfort, mais les coups mal ajustés balayaient tout. Pendant quatre heures la place subit un feu intense. A la tombée du jour, le bombardement continuait, et durant la nuit il avait déclenché partout des incendies. Neuf-Brisach ripostait de son mieux... Les batteries ennemies de Wolfgantzen semblaient avoir pour cible la porte de Colmar et les ouvrages au nord-est. La batterie de Biesheim ciblait la porte de Strasbourg et le front nord.

Le 4, vers six heures, un obus traverse le pont-levis de la porte de Colmar et éclate sa voûte, tuant vingt soldats. Plus tard, vers neuf heures, un autre détruit une poterne, tuant sept soldats et en blessant douze. Le 5 fut un jour terrible ... Le Fort-Mortier fut attaqué avec beaucoup de violence et n'était pas suffisamment équipé pour riposter efficacement. La caserne prit feu, les soldats se replièrent dans les casemates. Dans la place, le pavillon de la porte de Strasbourg fut détruit et la porte subit de lourds dégâts.

L'arsenal et le magasin à poudre du côté de la porte de Colmar furent sévèrement touchés, sans prendre feu. Heureusement, ayant vu que cet emplacement était l'objet de tirs précis, on avait déménagé toutes les munitions de la poudrière. L'artillerie de la place ripostait énergiquement contre les positions des pièces allemandes.

Dans la nuit, le poste avancé de la maison hydraulique fut attaqué. Un seul garde mobile en réchappa, caché dans la roue à aubes du moulin. Il fut recueilli le lendemain matin par la relève, à demi mort de froid. Tous ses camarades avaient été tués ou bien étaient morts de froid.



La place d'armes - (Patrick Demer – La guerre de 1870 en images)



La porte de Strasbourg - (Patrick Demer – La guerre de 1870 en images)

Le 6, le commandant Marsal fut mortellement touché, rue de Strasbourg, alors qu'il se rendait pour une inspection sur les remparts, du côté de la porte de Strasbourg. Un obus avait éclaté à ses pieds, le blessant au bas-ventre. Transporté à l'hôpital militaire, il y succombera le lendemain. Le même jour, le capitaine Castelli, commandant du Fort-Mortier, prévint le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor de la destruction des pièces d'artillerie de sa position, à l'exception d'un obusier.



L'intérieur de la porte de Colmar - (Patrick Demer – La guerre de 1870 en images)

Le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor lui ordonna de se replier avec ses hommes sur Neuf-Brisach, à la nuit tombée, et de détruire tout ce qu'il ne pourra pas emporter avec lui. Dans la nuit, les deux cent dix hommes du Fort-Mortier essayèrent de se replier, mais arrivés près du pont de Biesheim, ils furent accueillis par un tir nourri qui les contraignit à rebrousser chemin. Ne restait plus qu'une solution, la capitulation. Le 7, au petit jour, ils sont tous faits prisonniers.

Le 8, le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor reçut les représentants de la municipalité qui suggéraient qu'après cinq jours et cinq nuits d'intenses bombardements et de quasi-destruction de la ville, il faudrait peut-être songer à envisager une reddition. Avant de prendre sa décision, il demanda à ses officiers un rapport sur le moral des troupes. La majorité des officiers durent concéder qu'il serait bon de capituler mais le commandant du génie Laplume et le lieutenant-colonel Nongaival pensaient quant à eux que le moment n'était pas encore venu.

Au cours de la nuit du 9 au 10, commença un ballet incessant d'allers-retours entre le magasin à munitions et les fossés remplis d'eau. Les artilleurs défonçaient les tonnelets de poudre et déversaient leur contenu dans les fossés... L'ordre avait été donné de ne plus conserver que cent kilogrammes de poudre par ouvrage. Ceci correspondait à conserver de quoi résister encore cinq à huit jours au maximum. Les pièces rayées d'artillerie furent détruites, ainsi que les fusils en magasin et près d'un millier de cartouches. Mais d'abord, l'ordre fut donné aux officiers d'artillerie de garde d'épuiser leurs munitions et de ne cesser le feu qu'à 6 heures du matin.

Le 10 au petit matin, en voyant l'eau noire des fossés, il se dit alors dans les rangs : « La farce est jouée ; le commandant vient de fabriquer l'encre pour signer la capitulation. » Les pièces de 24 du corps de la place furent mises hors d'état.

La capitulation

Ce 10 novembre à 10 heures, le commandant Laplume se rendit à Kunheim pour préparer la capitulation de la place. A 13 heures 30, le drapeau blanc fut hissé au sommet de

l'église. Le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor fit distribuer à la garnison les vivres et les effets d'habillement en garnison, et obtint de la municipalité un prêt de 16.000 francs pour payer les soldes de ses hommes. A 17 heures, il fut reçu par le général von Schmeling. De retour à Neuf-Brisach à 22 heures, il communiqua à la garnison et à la municipalité les clauses de la capitulation.

Le 11 novembre, 114 officiers et 4.974 sous-officiers et soldats se rassemblèrent sur la place d'armes. A 9 heures, ils sortirent par la porte de Bâle. Les Allemands leur rendirent les honneurs et le général von Schmeling et le lieutenant-colonel Lostie de Kerhor échangèrent une poignée de main. Les soldats abandonnèrent alors leurs armes.

La garnison devait à présent rejoindre les camps d'internement des prisonniers. Les hommes furent conduits à Ubingen, au bord de l'Elbe ou à Dresde. Les francs-tireurs de Mirecourt furent internés à Koenigstein. Les officiers rejoignirent Leipzig.

Le bilan

Les dégâts étaient considérables ... L'église était ravagée, mais ses structures étaient intactes. Sur les 280 maisons que comprenait la ville, 125 étaient totalement détruites, 140 endommagées. 15 seulement sont restées intactes ! Soit pour 1.332.567 francs or de dégâts estimés ! La population était découragée et abattue. Les habitants avaient vécu ce siège avec douleur et la peur était devenue leur quotidien. Ils avaient pourtant conscience qu'il était réellement miraculeux qu'il n'y eût pas plus de victimes ...

La poudrière Saint-François de la porte de Colmar était éventrée, la poudrière Sainte-Barbe de la porte de Bâle gravement endommagée. Plusieurs tours, des bastions, menaçaient de s'écrouler, tant leurs structures avaient été fragilisées par les tirs incessants. Les portes de Strasbourg et de Colmar étaient en ruines. Les terre-pleins dans les ouvrages avaient été labourés par les obus, les arbres des remparts étaient hachés. Dans les massifs des fortifications, les bombes avaient creusé de profonds fossés. Parfois, il était possible de voir des pièces d'artillerie qui gisaient sur les débris. La caserne Suzonni n'était plus que ruines elle aussi.

Les bombardements allemands avaient nécessité l'utilisation de 1.200 obus pour la journée du 7 octobre. Mais entre le 2 et 10 novembre, la consommation en projectiles fut la suivante : 2.000 « de 24 » français (récupérés à Sélestat), 2.734 obus « de 24 » allemands, 1.962 obus « de 12 » français, 800 obus allongés allemands, 425 bombes françaises, 394 bombes allemandes, 88 shrapnels, soit 8.803 projectiles divers.

Bien que l'ordre ait été donné de neutraliser les armes, les Allemands récupérèrent quand même 108 canons, 6.000 fusils, dont 600 fusils de dernière génération « Chassepot », 140.000 balles de fusils, 6.500 kilogrammes de poudre et 87 chevaux. Les pertes en hommes furent de 87 tués allemands et 96 français, selon les chiffres évoqués lors de la commission d'enquête diligentée en 1871.

La chute de Neuf-Brisach surtout, mais aussi de la plupart des places-fortes du front de l'Est, fut la conséquence des progrès considérables enregistrés dans le domaine de l'artillerie. Les fortifications avaient montré leurs limites. Leur efficacité datait d'un autre âge à présent, la puissance des pièces d'artillerie et le pouvoir de destruction des projectiles s'étaient diaboliquement accrus.

Certains habitants de Neuf-Brisach furent considérés comme des traîtres par leurs concitoyens en fuyant la ville pendant le siège, le 10 octobre. Il s'agit de : Jacques Brossier, receveur des contributions - Antoine Clément, commis à cheval des contributions – Théodore Bingenwald, clerc de notaire – Isaac Berr, commerçant – Mathias Wild, employé à l'enregistrement – Henri Hubert, aubergiste – Eugène Moll, boucher, dont le fils Charles, ancien capitaine, sera maire de la commune en 1924 – Alfred Simon, huissier, qui fera partie du conseil municipal sous l'administration allemande en 1871. De Kerhor fit afficher leurs noms sur la porte de la mairie. Cette rigueur peut être surprenante, sachant que le 20 octobre, il autorisait les civils à quitter la place.

L'internement des officiers fut de courte durée. Le 15 mars 1871, ils étaient revenus et la plupart d'entre eux prirent part à la répression de la Commune à Paris.

Le 16 mars, le lieutenant-colonel Louis Charles Lostie de Kerhor comparaisait devant le conseil d'enquête relatif aux capitulations des places suivantes : Fort de Lichtemberg, Marsal, Vitry le François, Toul, Laon, Soissons, Sélestat, Verdun, Neuf-Brisach, Phalsbourg, Montmédy, Amiens, La Fère, Thionville, Paris, Guise, Mézières et Bitche. Adolphe Thiers, président de la troisième République, avait confié la présidence de cette commission au maréchal de France Achille, comte Baraguey d'Hilliers. Il fut admis que le commandant de la place Lostie de Kerhor a manqué à l'article 254 du décret du 13 octobre 1863, « ... en capitulant sans qu'il ait été fait de brèche à ses remparts, sans avoir subi d'assaut... », mais aussi, il lui fut tenu compte : « ... des mauvais éléments de défense qu'il avait sous ses ordres, du danger imminent de voir livrer la place à l'ennemi... »

Tous les éléments furent en sa faveur et son honneur et sa probité ne furent pas mis en cause. Quelques mois plus tard, il sera promu colonel et prendra le commandement de la place de Besançon.

SOUVENIRS ET HOMMAGES



Peu avant que la place de Neuf-Brisach soit mise en état de siège, une patrouille avait subi de lourdes pertes. Les morts furent enterrés dans les glacis (il s'agit de terrains en pente douce situés dans les fortifications et qui servent de soutènement). C'est une sépulture collective. Celle-ci avait été dotée en 1895 d'une croix de fer, avec pour seule inscription « 1870 »

En 1992, des soldats du 9^e régiment du génie ont remis en état cette tombe, qui avait été envahie par la végétation. Elle est située le long de la RN 415, côté droit en direction de la frontière, près du canal.

(Crédit photo :Norbert L'Hostis)

Un monument situé route de Bâle, à la sortie de la ville, sur la droite, a été érigé en 1872, à la mémoire des soldats tombés pendant le siège. Ce monument avait été sculpté par M. Bohmidt de Colmar, d'après un dessin de Bartholdi. La pointe du monument représente une baïonnette.

En 1991, il a fait l'objet d'une restauration effectuée par M. Raphaël Scrofani de Colmar. La ville de Neuf-Brisach et le conseil général du Haut-Rhin ont participé au financement des travaux pour respectivement 2.000 francs et 1.000 francs. Les 5.000 francs restant ont été pris en charge par l'association d'Alsace pour la conservation des monuments napoléoniens.



(Crédit photo : Norbert L'Hostis)

Dans Neuf-Brisach, rue de Belfort, dans l'enceinte du bâtiment de la gendarmerie, se trouve la tombe du commandant Marsal. La pierre porte l'inscription suivante : « *Michel Simon Marsal, né à Les Etangs, Moselle, le 23 juin 1825, chef d'escadron, commandant l'artillerie de la place de Neuf-Brisach, tué le 6 novembre 1870 pendant le siège de cette place.* » Ce monument a été rénové une première fois en 1991 par le Souvenir Français. En 2011, Bernard Richir, porte-drapeau de l'amicale des anciens du 9^e régiment du génie et membre du Souvenir Français, aidé de son neveu Richard, a tenu à remettre en état ce monument.

En feuilletant les registres de l'état civil, il a été possible de relever les actes de décès des militaires décédés dans Neuf-Brisach, la plupart à l'hôpital. En voici la liste, pour conserver leur mémoire :

- 01 septembre 1870 : Meyer Théophile, 25 ans, soldat de la garde mobile, 2^e bataillon, 3^e compagnie, né à Colmar (Haut-Rhin), fils de Jean Jacques et de Lallemand Antoinette, décédé à l'hôpital.
- 15 septembre 1870 : Mayer Jean Joseph, 24 ans, soldat à la garde mobile, 2^e

bataillon, 1ere compagnie, né à Dessenheim, fils de Blaise et de Fulhaber Françoise, décédé à l'hôpital.

- 15 septembre 1870 : Schmitt Antoine, 49 ans, garde national sédentaire, né à Dessenheim, marié à Linder Anastasie, fils de Joseph et de Meyer Anne Marie, décédé hors des murs de la ville.
- 25 septembre 1870 : Schirlé François Joseph, 54 ans, préposé des douanes de la sous-inspection de Neuf-Brisach, faisant partie de l'armée active, marié avec Matterer Françoise, fils de Laurent et de Rolly Thérèse.
- 04 octobre 1870 : Desavid Saturnin Florentin, 27 ans, soldat au 74e régiment d'infanterie, né à Saint-Romain (Seine Supérieure), fils de Victor Saturnin et de Pauline Adélaïde Lebay, décédé à l'hôpital.
- 07 octobre 1870 : Dumaine Joseph Auguste Aimé, 36 ans, soldat franc-tireur de la compagnie de Mirecourt, né à Grigner (Aveyron), fils de Claude Marie Régis et de Jouve Marie Victorine, décédé rue de Bâle.
- 07 octobre 1870 : Moiroux Mathieu, 24 ans, garde mobile du Rhône, 16e régiment de marche, 2e bataillon, 5e compagnie, né à Lyon (Rhône), marié, décédé dans la casemate 83.
- 09 octobre 1870 : Morachini Antoine Louis, 23 ans, soldat au 74e régiment d'infanterie, né à Penelle (Corse) de Jean et de Levignoni Faustine, décédé à l'hôpital
- 09 octobre 1870 : Weigel Nicolas, 29 ans, soldat au 74e régiment d'infanterie, né à Linthal (Haut-Rhin), fils de Michel et de Riethmuller Marie Anne.
- 09 octobre 1870 : Brombeck Ignace, 29 ans, soldat au 74e régiment d'infanterie, né à Marckolsheim (Bas Rhin), fils de Jean Baptiste et de Riss Marie Madeleine, décédé à l'hôpital.
- 10 octobre 1870 : Lemaitre Pierre Désiré, 22 ans, soldat infirmier à la 5e section, né à Colombe, canton de Penny (Manche), fils de Louis et de Pollay Victoire, décédé à l'hôpital.
- 10 octobre 1870 : Humbert Emile, 24 ans, soldat à la garde mobile du Haut-Rhin, 2e bataillon, né à Sainte Marie aux Mines (Haut-Rhin), fils de François Georges et de Golliou Marguerite, décédé à l'hôpital.
- 16 octobre 1870 : Baradol Jean Pierre Adolphe, 24 ans, soldat à la mobile du Haut-Rhin, 2e bataillon, né à Lapoutroie (Haut-Rhin), de Jean Pierre et de André Marie Odile, décédé à l'hôpital.
- 19 octobre 1870 : Sengelen Alphonse, 23 ans, soldat de la mobile du Haut-Rhin, 3e bataillon, né à Cernay (Haut-Rhin), fils de Jean Joseph Thiebaut et de Rieth Marie Anne, décédé sur la place d'armes.
- 19 octobre 1870 : Bouvier Jean Baptiste, soldat de la garde mobile du Rhône, régiment de marche, 2e bataillon, cinquième compagnie, décédé à l'hôpital.
- 20 octobre 1870 : Schafhauser Michel, 23 ans, garde mobile du Haut-Rhin, 3e bataillon, né à Sondernach (Haut-Rhin), fils de Augustin et de Finck Marie Barbe, décédé à l'hôpital.
- 22 octobre 1870 : Messebauer Victor, 22 ans, garde mobile, 2e bataillon, né à Logelheim, fils de Maurice, décédé à l'hôpital.
- 02 novembre 1870 : Naegelen Pierre, soldat au 74e régiment d'infanterie, quatrième bataillon, 3e compagnie, décédé à l'hôpital.
- 04 novembre 1870 : Sardin ou Jardin ..., soldat au 74e régiment d'infanterie, 4e compagnie, décédé à l'hôpital.

- 04 novembre 1870 : Flonck Georges, 28 ans, caporal au 74e régiment d'infanterie, né à Châtenois (Bas-Rhin), fils d'Aloïse Bernard et de Spaeth Marie Elisabeth, décédé à l'hôpital.
- 04 novembre 1870 : Julien Albert Aristide Hyppolite, 27 ans, soldat au 74e régiment d'infanterie, né à Octeville (Seine Inférieure), fils de Noël Edouard Augustin et de Brument Joséphine, décédé à l'hôpital.
- 05 novembre 1870 : Guy Arthur, soldat au 74 e régiment d'infanterie, 4e bataillon, 1ere compagnie, décédé à l'hôpital.
- 07 novembre 1870 : Bressand Jean, 25 ans, soldat au 16e régiment de marche, garde mobile du Rhône, 2e bataillon, né à Lyon (Rhône), décédé à l'hôpital.
- 07 novembre 1870 : Lefranc Léger, 26 ans, soldat de la compagnie provisoire du 74e régiment d'infanterie, né à Ingrandes (Indre et Loire), fils de René et de Bonneton Jeanne, décédé à l'hôpital.
- 07 novembre 1870 : Mélinon Jean, 23 ans, soldat au 16e régiment de marche, garde mobile du Rhône, né à Lyon (Rhône), décédé à l'hôpital.
- 07 novembre 1870 : Marsal Michel Simon, chef d'escadron, commandant l'artillerie de Neuf-Brisach, né à Etangs (Moselle), fils de Michel et de Goujet Jeanne Catherine, décédé à l'hôpital.
- 08 novembre 1870 : Jobin ..., soldat au 2e bataillon d'artillerie de la mobile du Haut-Rhin, décédé à l'hôpital.
- 08 novembre 1870 : Chevalier Adolphe Auguste, 21 ans, soldat au 74e régiment d'infanterie, né à Bret... (Haut-Rhin), fils de Jacques et de Héchemann Agathe, décédé à l'hôpital.
- 08 novembre 1870 : Conrad Marc, de la mobile du Haut-Rhin, décédé à l'hôpital
- 09 novembre 1870 : Templin ..., soldat au 74e régiment d'infanterie, 4e bataillon, troisième compagnie, décédé à l'hôpital.
- 12 novembre 1870 : Thuet François Louis, 46 ans, de la garde mobile sédentaire de la compagnie de Biesheim, né à Rumersheim (Haut-Rhin), fils de Xavier et de Erhart Marie Anne, décédé à l'hôpital.
- 13 novembre 1870 : Rolland Charles, soldat au 16e régiment de marche, 2e bataillon (mobile du Rhône), décédé à l'hôpital.
- 13 novembre 1870 : Adam Martin, 25 ans, soldat de la mobile du Haut-Rhin, né à Bantzenheim (Haut-Rhin), fils de Antoine et de Stohl Marie Anne, décédé à l'hôpital.
- 16 novembre 1870 : Garnier Arsène Ferdinand, 19 ans, soldat au 74e régiment d'infanterie, né à Rochemaure (Ardèche), fils de Ferdinand et de Lachain Pélagie, décédé à l'hôpital.
- 19 novembre 1870 : Hammer Louis, 21 ans, soldat à la 1ere batterie des mobiles du Haut-Rhin, né à Biesheim (Haut-Rhin), fils de Michel et de Zimmermann Thérèse, décédé à l'hôpital.

LES SOURCES

- Conseil d'enquête, Rapport officiel du conseil d'enquête sur les capitulations, 1872
- Charles Risler et Gaston Laurent-Atthalin, Neuf-Brisach, souvenirs du siège et de captivité, 1873, 1881.
- Valentin Durhone, Souvenirs et impressions d'un mobile lyonnais, 1886

- Léonce Rousset (le commandant), Histoire populaire de la guerre de 1870-1871, 1895
- Alphonse Halter, Histoire militaire de la place forte de Neuf-Brisach, 1962
- Journaux « Les Dernières Nouvelles d'Alsace » : 01.07.1970, 23.12.1970, 17.02.1971
- Journaux « L'Alsace » : 20.09.1991, 02.05.1992, 07.03.2006, 25.07.2006, 22.03.2011
- Alphonse Halter, Le chef-d'œuvre inachevé de Vauban, Neuf-Brisach, 1992
- Raymond Oberle, Alsace : 1870, l'année terrible, 2000
- Société d'Histoire CODAM, La guerre de 1870, les optants, 2002
- Vincent Heyer, Les oubliés de 1870, 2011
- Patrick Demer, La guerre de 1870 en images



NEUF-BRISACH, NEUBREISACH DE 1870 A 1918. BREF APERÇU HISTORIQUE

Aloyse BRUNSPERGER

La forteresse.

1870, année sombre pour cette forteresse, chef d'œuvre du maréchal Vauban. Assiégée pour la troisième fois de son existence, elle a subi une vaste destruction, plus de 80% de son parc immobilier. De plus, sa garnison capitule sous les coups de l'ennemi le 10 novembre et pour son ultime déshonneur, elle devient allemande après le traité de paix de 1871.

La ville sous la domination allemande.

La Porte de Colmar spoliée des armoiries du Roi de France par les révolutionnaires après 1789, sera ornée de l'aigle impérial allemand entouré d'une couronne de laurier. La reconstruction s'est faite au fil des ans et pour la première fois, la cité a été autorisée à construire une maison à deux étages (magasin David en 2013). Autre nouveauté, certaines maisons sont dotées d'un balcon, particulièrement rue Vauban.

Tout naturellement les quatre casernes intra-muros seront occupées par la troupe allemande et bien sur, au fil des ans, des familles d'outre Rhin s'installent en lieu et place des familles des fonctionnaires et militaires français. La voie ferrée Colmar – Breisach est inaugurée en 1878¹⁸. De ce fait, le bassin du canal du Rhône au Rhin a beaucoup perdu de son intérêt, le train étant plus rapide pour l'acheminement des marchandises.

L'église protestante de la garnison est construite en lieu et place d'une infirmerie pour chevaux en 1886 afin de permettre la tenue des cultes.

Le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur, les enfants des écoles sont choyés. Ils reçoivent ce jour là un petit pain sucré (Kaiserwekele). Mais en 1888, ce petit présent n'a pas été remis. Pourtant, en cette année, le second Reich a bien vu à sa tête trois empereurs. Mais Guillaume 1^{er} et Friedrich III sont décédés avant leur anniversaire et Guillaume II n'était pas encore Empereur à sa date anniversaire. Bien sûr, la remise du cadeau est aussi un temps fort pour inculquer aux enfants le respect de leur souverain. Les adultes font la fête. L'hymne appris aux enfants n'est pas l'hymne national mais une transformation de celui chanté en l'honneur du roi de Prusse (ancien titre de Guillaume 1^{er}). Il comportait huit strophes :

*Heil Heil Dir im Siegerkrantz,
Herrscher des Vaterlands
Kaiser Dir...etc*

¹⁸ *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, XVIII, 2005.



2. - NEUF-BRISACH (Novembre 1870). - Porte de Strasbourg



3. - NEUF-BRISACH (Novembre 1918). - Esplanade de la Porte de l'Est



L'usine électrique municipale est installée en 1899, fabriquant le courant à l'aide d'une machine à vapeur achetée en Allemagne par la municipalité de l'époque. Les villages

environnants demandent le raccordement. Rapidement, la machine à vapeur est au bout de son rendement. Dès 1907, un ancien moulin est acheté à Kunheim. Il fabriquera du courant électrique à partir de l'eau. Une vingtaine de villages est déjà raccordée au réseau en 1914.

Un groupement des artisans et commerçants a nettement pignon sur rue et semble être écouté tant par le conseil municipal que par diverses autorités. Des associations sportives se sont installées en ville, les coureurs à bicyclette, les footballeurs les athlètes de diverses disciplines. L'Harmonie municipale est créée en 1904 pour le plus grand plaisir des habitants, s'y ajoute une chorale nommée FROHSINN (*gaieté*). Le conseil municipal est aussi sollicité en 1904 pour financer l'étude d'une voie ferrée Markolsheim-Neuf-Brisach-Bantzenheim. Il donne un avis favorable. Cette ligne n'a jamais vu le jour en entier, seul le tronçon Neuf-Brisach-Bantzenheim a été construit et mis en service en 1917. Le conseil municipal est très sollicité au fil des ans¹⁹ par des affaires multiples et vues d'aujourd'hui, bien complexes. En effet, outre les devoirs administratifs, état civil, entretien des rues et bâtiments, (*réaménagement des entrées des Portes de Strasbourg et Bâle*), écoles, émoluments des enseignants et employés, subventions diverses, nomination du contrôleur des viandes, achat et entretien du taureau de reproduction, les marchés de fruits, légumes et animaux, etc, il faut y ajouter la gestion de l'hôpital, de l'usine électrique, de l'octroi (*impôt que le ville percevait sur les matières qui y entraient, mesure fiscale entièrement supprimée en 1948*), impôt sur les chiens, gestion d'une caisse de crédit et il faut de plus tenir compte des besoins et souhaits de la garnison²⁰.

La ville a fait de gros efforts pour la construction de logements pour les officiers. Un certain nombre est resté inoccupé. Suite à une pétition des artisans – commerçants et de huit conseillers, décision est prise le 10 mars 1913 par dix voix pour et deux contre, dont celle du maire, d'envoyer une délégation au ministère de la Guerre pour réclamer une affectation plus importante de troupe pour la ville. Un crédit de 200 marks par personne est voté pour la délégation, composée du maire, Monsieur Stengert, de deux conseillers, messieurs Démouché et Greilsammer et de messieurs Heinrich Conrad et Alfred Weiss, représentants des artisans - commerçants. Monsieur Greilsammer s'est excusé pour cause de maladie. La délégation est reçue au ministère par divers officiers. Les uns et les autres ont pu s'exprimer très librement. Les seules promesses militaires ont été d'envoyer une inspection rapidement et du côté de la délégation que la ville mettrait 4 à 5 hectares de terrain à la disposition ainsi que des logements pour les cadres. Le ministre n'a pas pu être contacté, étant occupé ailleurs.

Au retour, Le maire a rendu compte au conseil de cette réception lors de la séance du 2 décembre 1913.

La garnison, (La ville ne vit que par sa garnison)

Rapidement l'Etat-Major allemand a aussi des visées stratégiques pour cette forteresse importante, tout en étant conscient qu'elle ne pourra plus être utilisée comme au temps de Louis XIV.

¹⁹ Par exemple en 1911, il s'est tenu 12 séances du conseil.

²⁰ Exemple : le C.M. a accordé deux litres de bière, une paire de saucisse, un petit pain et deux cigares à chaque soldat d'un bataillon s'installant dans la garnison...en 1911. Volgelsheim a participé aux frais ou encore le CM a fait don à l'armée de deux bouts de rues intra-muros.

Aménagements militaires

Un immeuble important est construit intra-muros, l'actuelle caserne Mahon (en 2013, siège de la trésorerie). Ce bâtiment est destiné aux logements des cadres de l'école de sous-officiers, sise caserne Suzonni. Bien d'autres bâtiments militaires sont construits. Puis diverses transformations des constructions de Vauban sont entreprises, notamment l'ajout des casemates à droite et à gauche de la Porte de Belfort pour en faire l'hôpital militaire de garnison. Elles ont remplacé l'infirmerie- hôpital de garnison que les Français avaient installée dans les locaux du monastère des Capucins (démoli en 1945, site utilisé pour la construction *de l'école élémentaire actuelle*). Des points de défense bétonnés furent installés, notamment à la Porte de Colmar, et ailleurs.



La garnison augmente son emprise

Mais voilà, cette belle forteresse est jugée trop étroite pour les missions que les grands chefs militaires veulent lui imposer. Une deuxième caserne est construite... et quelques maisons pour les logements des cadres. S'y ajoutent aussi le Casino, le cercle mess des officiers, cette fois, à l'extérieur des remparts, donc sur les terres de la commune de Volgelsheim²¹.

²¹ Après guerre l'armée française lui a attribué le nom du premier général de la Révolution de l'armée du Rhin, mort au combat à Huningue, le Général Abatucci. Elle est devenue Square du Bord du Rhin .après le départ du 9° Régiment de Génie de l'armée de terre française, dernière unité militaire ayant occupée les lieux.



La garnison augmente son aire

Volgelsheim donne 9,10 hectares pour la nouvelle caserne et 1,68 hectare pour les dépendances et sera encore amputé de 36,16 hectares pour l'établissement d'un terrain de stockage de divers matériels militaires dont des aéronefs. Il est situé entre la voie romaine (RD 468) allant vers Biesheim et le Canal du Rhône au Rhin, soit entre Biesheim et Neuf-Brisach. Ce terrain de la plaine convenait parfaitement pour être équipé d'une piste d'atterrissage pour aéronefs mais aussi pour être le dépôt des matériels destinés aux armées des Vosges. Il était relié à la voie ferrée Colmar-Fribourg²².



La garnison, zone de défense

Mais les grands chefs militaires ont élaboré une mission bien plus importante, cette fois non pas dans la forteresse mais autour. En fait, Neuf-Brisach – Neubreisach devait être le point fort, l'appui des bunkers importants installés autour de la forteresse, à Biesheim, Algolsheim, Obersaasheim et d'un grand nombre de petits ouvrages bétonnés, pratiquement des Vosges jusqu'à Nambsheim. Cet ensemble, forteresse, bunkers, abris etc... devait servir à retenir l'ennemi supposé venir de l'ouest ou du sud, et à permettre l'utilisation des deux ponts sur le Rhin (route et rail) en cas de repli des armées allemandes. Ces ouvrages étaient très fortement équipés en artillerie et pouvaient être occupés par un équipage important²³. Ils ont été dynamités par le génie français en 1922/23, sauf celui de Heiteren qui en fait se trouve sur les terres du ban d'Algolsheim. Comme il est situé au bord de la route menant à

²² En 2013 ce terrain est en partie exploité par l'agriculture, en partie en friche.

²³ Voir Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried, n°22 de 2010.

Heiteren, il a reçu le nom de ce village. D'aucuns sont persuadés qu'il existait dans sa proximité une piste d'atterrissage pour aéronef.

La vie de la cité.

Bien des familles allemandes se sont implantées au fil des décennies. D'abord pour la reconstruction de l'intérieur de la forteresse (exemple la famille Malzacher). Puis, parce qu'il était possible de s'y développer en créant des commerces, des buvettes (monsieur Horte), l'hôtel de l'Etoile (monsieur Fritsch), des artisans, maçons, boulanger (Graf), photographe (Monsieur Muhlbauer), imprimeur (Monsieur Brockopf) etc... et aussi les familles des fonctionnaires et militaires. Un journal local paraissait trois fois par semaine (*Neubreisacherzeitung*). Et le temps passe, les uns et les autres vaquent à leur besogne. Le reste de la population d'origine fait avec.

La ville vit principalement de son commerce.

Outre les commerçants installés, les vendeurs sont pour la grande majorité des villageois des environs. Quant aux acheteurs, les habitants et les villageois originaires du canton et des villages environnants sont assez importants pour assurer la bonne marche du commerce local. Un apport supplémentaire de soldats amènerait bien sûr un plus. Les marchés hebdomadaires ou bimensuels apportent aussi leur lot de chalands et de vendeurs particulièrement ceux des premier et troisième lundis des mois, marchés aux petites bêtes : porcelets, volailles.



Le service de santé est déjà bien implanté dans la forteresse. Médecins, pharmacien, dentiste, sage-femme, l'hôpital rural et l'hôpital vétérinaire amenaient bien des visiteurs. Des religieuses prodiguent les soins. Certaines sont enterrées au cimetière communal. Le Concordat de 1801 a permis le mélange des religions dans la forteresse. Chaque culte a son lieu de prière : église, synagogue, temple. Les trois bâtiments subsistent encore en 2013, malgré l'absence totale de population israéliite.

Les administrations sont aussi présentes dans l'agglomération : perception, gendarmes, tribunal d'instance, forestiers, poste (PTT), cheminots, notaire, huissier. Les brasseries sont très nombreuses, par contre, restaurants et hôtels le sont moins. On parle d'une centaine de débits de boissons. La boisson préférée est très nettement la bière.

Les artisans locaux sont très nombreux et de métiers très divers. Ils assurent les suivis de leur profession. Bien des professions n'existent plus : modistes, couturières, lavandières, tailleurs, bouchers casher, maréchal-ferrant, selliers, bourreliers forgerons, brasseurs, cordonniers, maçons, droguiste, quincailliers, sages-femmes, etc.

Un moulin à céréales, actionné par les eaux du canal Vauban, plus exactement par « *la Rigole de Widensolen* » (dénomination officielle de la suite du canal Vauban) a existé derrière le cimetière. Les quelques phrases laissées par le meunier nous disent ses difficultés : « Die verdamte MÜHLE, hab ich Wasser, hab ich kein Weizen, Hab ich Weizen,

hab ich kein Wasser » (*Ce damné moulin, si j'ai de l'eau, je n'ai pas de blé, si j'ai du blé, je n'ai pas d'eau*). En lieu et place du moulin, un abattoir a été longtemps fonctionnel. Les lavandières avaient aussi leur local aux environs.



Aux métiers aujourd'hui disparus, il faut ajouter celui de tailleurs de glace. En fait, les maçons et autres ouvriers du bâtiment ne pouvant pas exercer leur profession en hiver, se louent pour trancher des « pains » de glace dans les rivières. Les morceaux récoltés sont stockés dans certaines caves, notamment dans celle du restaurant « Au Lion de Belfort » ou encore dans une cave à glace, aujourd'hui disparue, sise à l'angle des rues de St Jean – St Charles et qui font office de réfrigérateur pendant de longs mois, selon la quantité abritée.

La suite de l'article, consacrée aux années 1914 à 1918 va paraître dans un prochain annuaire.

COMPLEMENT

L'illustration ci-dessous n'avait pu être publiée à l'appui de l'article de Louis Schlaefli, dans l'annuaire de l'année passée, « Simples glanes sur la communauté juive de Marckolsheim », page 29 et suivantes.

Le voici.



« DIE QUARTIERLEISTUNG FÜR DIE BEWAFFNETE MACHT IM FRIEDEN »²⁴

18 AVRIL 1900

Norbert LOMBARD

Les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle annexés par le Deuxième Reich deviennent très vite une zone de manœuvre pour l'armée allemande car situés en première ligne dans un éventuel conflit avec la France. Des difficultés naissent dans les relations entre les autorités locales et les régiments en campagne du fait de la complexité des prescriptions concernant les devoirs des premiers envers les seconds. Afin de faciliter la mission des maires, le secrétaire impérial de l'arrondissement de Metz a l'idée de rassembler les prescriptions dans un petit manuel, distribué à toutes les communes d'Alsace-Moselle. Celui de Saasenheim, conservé aux archives municipales, permet de comprendre la militarisation de notre province à cette époque.

Une loi de la Confédération de l'Allemagne du Nord²⁵ qui s'applique progressivement à tous les territoires rattachés au II^e Reich

Le cantonnement (Einquartierung) des soldats est normalement assuré dans des casernes ou des baraquements construits sur les camps d'entraînement, lors des campagnes de tir annuelles de l'artillerie par exemple. Toutefois, à l'occasion de restructurations importantes de l'armée prussienne²⁶ ou pendant les grandes manœuvres d'automne, les communes sont tenues d'héberger la troupe selon des modalités détaillées dans une loi qui date du 25 juin 1868²⁷. Fortement inspirée par la Prusse, cette loi, initialement valable pour

²⁴ Les prestations de logement pour la force armée en temps de paix par Guillaume Stieb, secrétaire d'arrondissement impérial à Metz.

²⁵ En vertu du traité d'alliance signé à Berlin, le 18 août 1866, la confédération de l'Allemagne du nord comprend : le Royaume de Prusse (*Königreich Preußen*), le Grand-duché d'Oldenbourg (*Großherzogtum Oldenburg*), le Grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach (*Großherzogtum Sachsen-Weimar-Eisenach*), puis Grand-duché de Saxe (*Großherzogtum Sachsen*), le Duché d'Anhalt (*Herzogtum Anhalt*), le Duché de Brunswick (*Herzogtum Braunschweig*), le Duché de Saxe-Altenbourg (*Herzogtum Sachsen-Altenburg*), le Duché de Saxe-Cobourg et Gotha (*Herzogtum Sachsen-Coburg und Gotha*), la Principauté de Lippe-Detmold (*Fürstentum Lippe*), la Principauté de Reuss (branche cadette) (*Fürstentum Reuß jüngerer Linie*), la Principauté de Schaumbourg-Lippe (*Fürstentum Schaumburg-Lippe*), la Principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt (*Fürstentum Schwarzburg-Rudolstadt*), la Principauté de Schwarzbourg-Sondershausen (*Fürstentum Schwarzburg-Sondershausen*), la Principauté de Waldeck-Pyrmont (*Fürstentum Waldeck-Pyrmont*), la ville hanséatique de Brême (*Freie Hansestadt Bremen*), la ville hanséatique de Hambourg (*Freie und Hansestadt Hamburg*), la ville hanséatique de Lubeck (*Freie Hansestadt Lübeck*)

²⁶ La réorganisation (*Heeresvermehrung*) de 1897 a créé le XV^e Corps d'armée (30^e et 39^e divisions d'infanterie) stationné en Alsace.

²⁷ *Gesetz betreffend die Quartier-Leistung*, Loi relative aux prestations de logement pour la force armée pendant l'état de paix du 25 juin 1868, accompagnée de l'instruction pour l'exécution de cette loi, du 31 déc. 1868, avec les lois de mise en vigueur, ordonnances, etc., pour la Hesse méridionale, l'Alsace-Lorraine, Bade, la

la confédération de l'Allemagne du nord, s'applique automatiquement aux territoires annexés, directement administrés par le Reich²⁸.

Elle concerne, en temps de paix, toutes les habitations susceptibles d'accueillir des troupes²⁹, à l'exception des maisons impériales et royales, des représentations de pays étrangers, de la poste, des chemins de fer, des bibliothèques, des musées, des lieux de culte, des hôpitaux, maisons de repos et de retraite, des prisons et de toutes les habitations pendant les deux années qui suivent leur construction.

En temps de guerre, seuls les châteaux et édifices nécessaires au fonctionnement de l'Etat sont exonérés de l'obligation d'héberger des troupes.

Un guide pratique des prestations de logement pour la troupe

En quarante neuf articles, le mémento précise les obligations des communes concernant l'hébergement des troupes en manœuvre et le dédommagement des propriétaires selon une grille très détaillée.³⁰

Les besoins vont de trois chambres et une pièce pour l'ordonnance et pour les officiers généraux à des salles collectives pour la troupe, en passant par des locaux de travail, de garde, d'arrêt et des étables pour les chevaux.

Pour les officiers et les sous-officiers supérieurs, l'équipement des chambres est détaillé : un lit, un miroir, une table et des chaises, une armoire, une bassine pour la toilette et un broc d'eau à boire. L'éclairage, le chauffage et la vaisselle sont également précisés. Pour la troupe, si une pièce munie de lits ne peut pas être mise à disposition, le foin de la grange³¹ doit être renouvelé lors de l'installation des soldats.

La répartition entre les différentes maisons est à la charge de la commune, en respectant les normes. Lorsque les villages ne peuvent accueillir une unité au complet, le Landkreis se substitue aux autorités communales, à travers une commission³² composée du directeur du Kreis, du secrétaire général et de deux élus.

Les communes où des garnisons sont prévues d'être implantées³³ doivent mettre en place un cadastre d'hébergement³⁴ qui recense toutes les maisons disponibles pour l'hébergement des troupes, avec le détail des possibilités. Ce document, mis à jour chaque année, doit être consultable par les intéressés pendant quatorze jours, après son élaboration. Un délai de vingt et un jours est ensuite laissé aussi bien aux habitants qu'à l'autorité militaire pour faire des remarques, avant sa promulgation.

Des tarifs et dédommagements strictement encadrés

Bavière et le Wurtemberg, ainsi que les dispositions explicatives et modificatives, etc. Édition du texte original, par C. Thiel,...].

²⁸ Complétée par la loi impériale du 21 juin 1887, qui s'applique intégralement à l'Alsace, considérée comme *Reichsland* et donc administrée directement par les services de l'Empire, contrairement à la Bavière par exemple, qui bénéficie d'aménagements qui prennent en compte ses particularités.

²⁹ Toute la maison peut être réquisitionnée, à l'exception des pièces d'habitation du propriétaire et de sa famille et des pièces nécessaires à son activité.

³⁰ *Servistarif von 1. April 1897.*

³¹ Dont le toit doit être protégé de la foudre !

³² *Einquartierungskommission (die sog. Servisdeputation).*

³³ Par exemple les têtes de pont sur le Rhin qui garantissent le passage des troupes.

³⁴ *Einquartierungs-Kataster.*

Cette prestation au profit de l'armée est rémunérée sur la base d'un tarif fixé par le Reich. L'unité de règlement du logement des troupes en temps de paix est le soldat. Un officier général vaut 30 soldats, un officier d'état-major, 20 ; un officier subalterne 10 ; un adjudant 5 ; un sous-officier supérieur 3 et un sous-officier subalterne, 2.

Le montant de l'unité est différent pour chaque zone géographique³⁵ et révisé tous les cinq ans. L'unité s'entend de minuit à minuit et ne peut excéder 30 jours par mois. Le montant est modulé selon la saison, les mois d'hiver s'étendent du 1^{er} octobre au 31 mars. Le commandant des troupes de passage est chargé de fournir un justificatif qui servira au remboursement auprès de l'intendance dont dépend la commune qui héberge les troupes. Si la loi prévoit des dédommagements, elle prévoit également des sanctions contre les assujettis qui ne rempliraient pas leurs obligations.

Le livret se termine par un modèle de document à établir par les communes pour la répartition des logements mis à disposition de la troupe.

³⁵ Berlin et cinq zones géographiques couvrant le *Reich*.

ASSEMBLEE GENERALE DE LA SOCIETE D'HISTOIRE DE LA HARDT ET DU RIED SAMEDI 13 OCTOBRE 2012 RUSTENHART

Présents : M. Richard Alvarez, maire de Neuf-Brisach, M. Willy Bauer, adjoint au maire de Sundhoffen, M. François Beringer, maire de Blodelsheim, M. Justin Fahrner, adjoint au maire de Wittisheim, M. Gérard Hebbing, adjoint au maire de Oberentzen, Mme Anne Kieffer, maire de Rustenhart, M. Hubert Miehe, conseiller général du canton de Neuf-Brisach ; Mme Denise Rietsch, adjointe au maire de Horbourg, M. Claude Reignier, adjoint au maire de Muntzenheim, M. Etienne Sigrist, 1er vice-président de la Communauté des Communes Essor du Rhin et maire adjoint de Fessenheim, Mme Fabienne Stich, maire de Fessenheim, M. Francis Vesely, Adjoint au Maire de Geiswasser, M. Paul Walter, maire de Durrenentzen, M. Jean-Pierre Widmer, maire de Niederentzen.

Les membres du Comité Directeur de la SHHR :

M. Patrick Biellmann, M. Olivier Conrad, M. Paul Debès, M. Gérard Flesch, M. Marcel Haegi, M. Antoine Linder, M. Norbert Lombard, M. Pierre Marck, M. Jean-Pierre Ohrem, M. Louis Schlaefli, Mme Lucienne Schmitt, M. Jean-Philippe Strauel.

Les membres : Mme Marcelle Ackermann, Mme Astrid Ambiehl, Mme Anne-Marie Ambiehl, M. Paul Ambiehl, M. Joseph Armspach, Mme Béatrice Bataille, M. Gilles Bataille, M. Marcel Beisert, M. Jacques Bey, Mme Anne-Marie Bey-Dreyer, Mme Vanessa Bigel, M. Georges Bordmann, Mme Marie-Jeanne Bosshard, M. Gilbert Brefie, M. Jean-Pierre Bretz, M. Aloyse Brunsperger, M. Richard Bulber, M. Edmond Butzerin, M. Armand Clementz, M. et Mme André et Lily Bury, M. François Daab, M. Emile Decker, M. Jean Dreyer, M. Christian Durr, Mme Marie-Thérèse Fath, Mme Marie Jeanne Finger, Mme Caroline Fischer, M. Jean-Louis Fleith, Maire Honoraire de Holtzwihr, M. Raymond Gantz, président honoraire du Sivom Hardt Nord, M. Xavier Gartheiser, M. Jean Gindensperger, M. Henri Goetz, M. Marc Gringer, Mme Sabine Gringer, Mme Violette Gross, M. Christophe Haberkorn, Mme Anne-Marie Hanhart, M. Camille Hegy, M. François Hegy, M. Joseph Hegy, M. Jean-Claude Hecketsweiler, M. Richard Heinimann, M. Patrick Hernoux, M. Lucien Jecker, M. Jean-Marc Lavevée, M. Daniel Klein, Mme Madeleine Klein-Butscha, M. Paul Klein, M. René Koebel, M. Paul Kubiszyn, Mme Ghislaine Leflaec, M. Francis Lichtlé, Vice-président de la FSHA, M. Arthur Linder, M. Alain Mathis, M. Hubert Meyer, M. Marcel Meyer, M. Roger Meyer, Mme Marie-Sophie Muller, M. Raymond Neff, M. Franck Peterschmitt, Mme Mariette Rietsch, Mme Sonia Ritzenthaler, M. Alex Rust, M. Charles Schappler, M. Raymond Schelcher, M. Robert Schelcher, M. Roland Schmitt, M. Jean-Louis Schultz, M. Aimé Schwertz, M. Fernand Spatz, M. René Sigrist, M. Antoine Stath, Mme Anne-Sophie Stockbauer, Mme Marie-Thérèse Stoeckel, M. Jean Straumann, M. Jean-Pierre Ulsas, M. Léon Ulsas, M. Ernest Urban, président d'honneur de la SHHR, M. Jean-Pierre Vogel, M. Alphonse Wacker, M. Christian Werthe, M. Eddy Weege, Mme Christiane Walter, Mme Clara Zobrist, Mme Madeleine Zwinglestein.

Excusés : M. Antoine Herth député du Bas-Rhin, M. Eric Straumann député-maire de Houssen et conseiller général du canton d'Andolsheim, M. Michel Sordi, député-maire de Cernay, M. Gérard Hug, président de la communauté des communes Pays de Brisach, M. Marcel Bauer, maire de Séléstat, M. Robert Blatz, maire de Horbourg Wihr, Mme Christiane Danner, adjointe au maire de Baltzenheim, M. Bernard Gerber, maire d'Holtzwihr, M. Martin Klipfel, maire de Grussenheim, M. Robert Kohler, adjoint au maire d'Urschenheim, M. Gilbert Moser, maire de Niederhergheim, M. Jacques Olry, maire de Logelheim, M. Frédéric Pfliegersdoerffer, maire de Marckolsheim, M. Oliver Rein, maire de Breisach am Rhein, M. Benoît Roth, maire de Volgselsheim, M. Bernard Sacquépée, maire de Wickerschwihr, M. Dominique Schmitt, maire de Heiteren, M. Jean-Paul Schmitt, Maire de Nambenheim, M. Jean-Marc Schuller, maire de Sundhoffen, M. Bernard Schultz, maire d'Artolsheim, M. Georges Trescher, maire de Biesheim, M. Jean-Claude Ach, M. Fabien Baumann-Gsell, M. Raymond Baumgarten, M. Emile Beringer, M. Christian Bille, M. Joseph Burger, Mme Marie Madeleine Ehrhardt, M. Eric Ettwiller, M. Uwe Fahrer, M. Paul Forster, M. Christian Frey, M. Matthieu Fuchs, M. Jean-Miche Grunenwald, M. Jean Lienhart, M. Jean-François Mathiot, Mme Pauline Mazet, M. Jean-Louis Meyer, M. Marc Muller, M. Jean-Claude Oberlé, Mme Bernardette Simler, M. René Schwein, M. Michel Spitz, M. Amand Strauel, président des Amis d'Annette de Rathsamhausen, M. Sylvain Sutter, M. René Trunk, Mme Anne-Marie Uhl, Mme Micheline Vogel, M. Daniel Wersinger et Jean Jacques Wolf.

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE
du samedi 13 octobre 2012 à 14h30 à la Salle polyvalente de Rustenhart

1. Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale du 8 octobre 2011.

Le procès-verbal est adopté à l'unanimité des présents.

2. Rapport moral du président.

Le président Jean-Philippe Strauel remercie Mme Anne Kieffer, Maire de Rustenhart pour son accueil, salue les personnalités présentes, donne lecture de la liste des membres excusés et fait respecter une minute de silence à la mémoire des membres décédés au cours de l'année.

Le président présente ensuite son rapport moral. Il rappelle le territoire géographique couvert, présente les associations partenaires de la SHHR, passe en revue l'actualité historique du secteur dans l'année passée (remise d'un prix à Patrick Biellmann à Breisach am Rhein, les activités des sociétés partenaires, la création d'une société d'histoire et d'archéologie à Sainte Croix en Plaine, la découverte d'une nécropole mérovingienne à Artzenheim, la fin des fouilles à Biesheim-Kunheim, la restauration d'un moulin à Grussenheim, la publication d'un ouvrage sur l'histoire du Crédit Mutuel de Horbourg, la publication du livre de Fernand Spatz sur l'histoire du Sivom, la rénovation du site internet).

Le président évoque les perspectives 2013 (publication d'un nouvel annuaire, avec de la couleur, la thématique de la guerre 14/18 que Norbert Lombard détaille, le Salon du livre les 24 et 25 novembre 2012 à Colmar).

Olivier Conrad, responsable de la publication, présente dans le détail l'annuaire n° 24, riche de 196 pages, de 22 articles de 18 auteurs, dont 4 nouveaux.

3. Compte rendu financier.

Le trésorier Gérard Flesch présente les comptes de l'exercice écoulé. Le rapport financier met en lumière la comptabilité saine qui a permis à la SHHR de publier son 24^{ème} annuaire et de laisser un solde en banque de 10 988 €.

4. Rapport des réviseurs aux comptes.

M. Charles Hegy présente le rapport des réviseurs aux comptes qui confirme la bonne tenue des comptes de l'association. L'assemblée donne quitus au trésorier et décharge le Comité Directeur.

5. Désignation des nouveaux réviseurs aux comptes.

M. Charles Hegy étant en deuxième année, il ne peut plus se représenter. M. Aloyse Brunsperger a donné son accord pour continuer. M. Aloyse Brunsperger de Neuf-Brisach et M. Jean-Louis Fleith de Holtzwihr sont élus comme réviseurs aux comptes pour le prochain exercice.

6. Cotisation.

La cotisation est votée : elle reste à 20 euros et donne droit à l'annuaire.

7. Présentations.

Intervention de Mme Anne Kieffer, maire de Rustenhart, avec un historique et une présentation de la commune.

Exposé de M. Franck Peterschmitt sur l'histoire du lieu-dit du Rheinfelderhof et de la famille des Peterschmitt

Verre de l'amitié offert par la municipalité de Rustenhart.

Le Président,
Jean-Philippe STRAUDEL

Le Secrétaire,
Olivier CONRAD

Assemblée générale 13 octobre 2013 Rustenhart



(Photos Patrick Biellmann)

REVUE DE PRESSE

NEUF-BRISACH Société d'Histoire de la Hardt et du Ried

Publication du 24^e annuaire

Lors d'une récente réunion, le président de la SHHR, Jean-Philippe Strauel, a présenté le nouvel annuaire, fruit de près d'une année de travail. La publication de la SHHR a franchi un nouveau cap avec l'arrivée massive de la couleur.



Le comité de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried présente le nouvel annuaire. (c) SHHR

L'annuaire et ses 196 pages, arbore en première de couverture la carte de Cassini en couleurs, et en quatrième de couverture l'autre portrait de Lucien Weil. Le texte est enrichi de 224 illustrations dont 127 en couleurs. La mise en page a été refaite par le secrétaire Olivier Conrad.

Pour cette nouvelle publication, quatre nouveaux auteurs ont été publiés. Caroline Fischer présente une biographie et un catalogue des œuvres de Lucien Weil (1902-1961), un artiste peintre de Biesheim. Il faut notamment souligner la présence d'un carnet de dessin représentant la vie de Biesheim au début du XIX^e siècle. Paul Debes est l'auteur d'une remarquable étude d'une inscription grec-

que sur un outil chirurgical gréco-romain. Eric Erzwiler propose un extrait d'un journal de voyage dans la Hardt en juin 1786. Quant à Frank Peterschmitt, il évoque le Kriessfriedhof près de Rustenhart.

Du monde gallo-romain à aujourd'hui

Patrick Rellmann et Jean-Philippe Strauel, présentent une étude des pots de 800 monnaies découvertes sur le site gallo-romain de Gersheim-Meidenstrasseln. On y trouve également un article en allemand, mais traduit en français, sur de rares épones gallo-romaines, par Hans Ulrich Naben. La communauté juive de Muckelshausen et ses bûlts sont traités par Louis Schläppli et Claude Muller. Celui-ci relate aussi la bo-

taille de Rumersheim en 1709, Louis Schläppli étudie également la mine en milieu rural à travers l'exemple de Rustenhart à la fin du XVIII^e siècle. Il consacre à la mine cantonale une histoire centenaire de la Révolution à nos jours. Une étude sur les arbres fruitiers dans la Hardt au XVIII^e et XIX^e est le fruit du travail d'Olivier Conrad. Violaine Gnon présente le bicentenaire de la naissance de M^{re} Heckmann-Sintoy de Schoenen (1812-1892) et Jean-Marc Lalonde les inondations dans la plaine du Rhin en 1812. Un autre article biographique écrit par Norbert Lombard nous apprend que l'abbé Jean-Joseph Schmitz, un évêque de Sauerheim est à l'origine du foyer de Charité d'Alsace. Henri Goetz dévoile la mine de potasse oubliée de

Wadelshausen. Alcyon Brunsberger trace un témoignage sur la guerre 39 - 45 et Joseph Armbrach nous fait découvrir l'église de Logelheim. La découverte d'une chape de cimetière de 1902 à Neuf-Brisach, texte de Louis Schläppli, rappelle l'histoire de l'annexion de 1870.

Toutes les personnes intéressées, peuvent rejoindre les membres de la SHHR le samedi 13 octobre à 14 h 30 à la salle polyvalente de Rustenhart, où se tiendra l'assemblée générale suivie d'une présentation de Rustenhart par Agnès Kletter, maire de Rustenhart, et du Kriessfriedhof par Frank Peterschmitt. ■

► Pour plus de renseignements et commander le nouvel annuaire : <http://www.shhr.ch>

Dernières Nouvelles d'Alsace
26 septembre 2012

Rustenhart Le travail de fourmis des historiens

L'assemblée générale de la société d'histoire de la Hardt et du Ried (SHHR) s'est tenue récemment à Rustenhart en présence de nombreux membres.

La société d'histoire de la Hardt et du Ried (SHHR) a la particularité d'être interdépartementale et transfrontalière. Placée sous la présidence de Jean-Philippe Strauß, l'assemblée s'est déroulée dans la salle des fêtes en présence de la maire de la commune, Agnès Käffler, du conseil général du Haut-Rhin, Hubert Mielé, des représentants des communes membres de la société, elles sont au nombre de 66 actuellement et des membres des différentes sociétés d'histoire de la région.

En ouvrant la séance, le président a salué la maire de Rustenhart pour son accueil et a demandé aux présents d'observer un temps de recueillement en mémoire des membres décédés. L'ordre du jour a ensuite été abordé. Le président a présenté son rapport annuel et fait part des différentes activités de la SHHR, dont la production du 24^e annuaire de la société et a rappelé la participation de la SHHR au prochain salon du livre de Colmar les 24 et 25 novembre prochains. Le bilan financier a été présenté par le trésorier Gérard Fleisch, vérifié par les deux réviseurs aux comptes et approuvé par l'assemblée comme la reconstitution à 20% de la cotation des membres. Le secrétaire Olivier Conrad a exposé,



La comité et les personnalités officielles lors de l'assemblée générale de la société d'histoire de la Hardt et du Ried, association présidée par Jean-Philippe Strauß (à droite). Photo Christian Wurtler

et les articles contenus dans le 24^e annuaire de la SHHR.

Le soutien des bénévoles

Le président a rappelé que cette publication « n'est possible que grâce à nos membres qui aident et permettent le financement et le soutien des communes et collectivités locales ». Plus d'une vingtaine d'auteurs ont rédigé des articles de recherches historiques sur des sujets variés et agrémentés de nombreuses illustrations. À noter une trentaine de pages illustrées

par Lucien Weid artiste peintre de renom, né à Biesheim (1902-1963) second Grand prix de Rome en 1926 pour son œuvre *La Charité*, conservée actuellement au musée d'Unterlinden de Colmar. Caroline Fischer propose ainsi une intéressante biographie, un catalogue du peintre et un recueil de dessins de scènes de l'enfance alsacienne de l'artiste. Parmi les textes contenus dans ce 24^e annuaire, un article sur la commune de Rustenhart qui a été commenté par Agnès Käffler et un autre du conseiller municipal

qui Francis Peterschmitt sur le Rheinfeldenhof.

Concernant l'élaboration du prochain annuaire, le 25^e, la SHHR propose d'abord le thème de la guerre de 14-18 et notamment l'implantation des troupes allemandes dans les différentes communes et les histoires qui en découlent. Après l'assemblée, les participants ont eu le loisir d'attarder devant l'exposition photographique ayant pour thème la commune de Rustenhart.

Christian Wurtler

BIERE ALSAZ (circled in news)

Sommaire du 24^e annuaire de la SHHR

L'annuaire de la société d'histoire de la Hardt et du Ried affiche un impressionnant sommaire : étude des monnaies de Grossenheims-Heldensmatt de Patrick Bellenfant et Jean-Philippe Strauß. Un instrument chirurgical gréco-romain trouvé à Odenburg (Biesheim-Rastheim) de Paul Debes. Un lingot de plomb trouvé à Odenburg-Biesheim par Patrick Bellenfant. Deux épaves de cavaliers du Bas-Empire trouvées à Biesheim-Rastheim de Hans Ulrich Nuber. La sépulture mérovingienne de Mackenheims par Jean-Philippe Strauß. Sculptes glanes sur la communauté juive de Mackenheims par Louis Schläpfi. La croix et le bailli. A propos des Lœffel de Mackenheims de Claude Müller et la guerre dans la Hardt. Le comité du Bourg et la bataille de Rastheim. De la mine au milieu rural. Rustenhart à la fin de XVIII^e siècle de Louis Schläpfi. Les arènes fraiches dans la Hardt au XVIII^e et XIX^e siècles d'Olivier Conrad. La Hardt vue par une belle journée de juin de 1786

Extrait d'un journal de voyage de Biesheim-Bienwald par Eric Eltwiler. Notes d'histoire ecclésiastique de la révolution à nos jours de Louis Schläpfi. Le bicentenaire de la naissance de Me Hermann-Siméon de Schoenau (1812-1892) de Valérie Gross. Il y a 100 ans les inondations dans la plaine du Rhin en 1852 de Jean-Marc Lalaué. Le Rheinfeldenhof de Francis Peterschmitt. Un artiste peintre de Biesheim, Lucien Weid (1902-1963) de Caroline Fischer. L'abbé Jean-Joseph Schmitt, un enfant de Saasenheim à l'origine du Pöyer de Charité d'Alsace (1926-1972). La reine de potasse oxydée de Biesheim d'Hémi Goetz. Notes sur l'occupation à Biesheim d'Ode Lelouty et Catherine Gail. Ma guerre 1945. Mes calvaires. Témoignage authentique d'une petite fille née en 1935 d'Aloise Brunsperger. L'église de Logelheim de Joseph Aernspach. La grande guerre dans la Hardt et le Ried de Norbert Lombard. A Neuf-Brisach 4 y a un siècle : une chape de observatoire de 1912 par Louis Schläpfi et Norbert Lombard.

L'Alsace, 17 octobre 2012

HOMMAGE A GUNTER BOLL

Historien et enseignant



A l'assemblée générale de la SHHR en 2003 à Mackenheim (photo Jean-Philippe Strauel)



A l'occasion d'une visite du cimetière juif de Mackenheim en septembre 2003



Sur un chantier de restauration (photos G. Riesterer)

Articles de Gunter Boll publiés dans les
Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried

- « Le cimetière israélite de Mackenheim », annuaire 16, p. 51
- « Moritz, stey uff !" Maurice Samuel se souvient de son grand-père Léon Levy (1860-1940) », annuaire 16, p. 93,
- « Gunter Jekutiël ben Aharon de Grussenheim », annuaire 22, p. 23,
- « Joseph Hemendinger de Grussenheim », annuaire 22, p. 24,
- « Nouvelles données sur l'histoire des juifs du bailliage épiscopal de Marckolsheim 1578-1652 », annuaire 12, p.61-66. (avec Denis Ingold),
- « Une pierre dans un berceau vide : les exactions commises contre la communauté juive de Régisheim le 24 février 1840 » annuaire 13, p.81-84 (avec Denis Ingold),
- « Le carré des rabbins au cimetière juif de Biesheim », annuaire 15, p.61-64. (avec Denis Ingold).

INDEX DES NOMS DE LOCALITES ET PATRONYMES DE L'ANNUAIRE N° 24

Pierre MARCK

Localités	Page(s)	Localités	Page(s)	Localités	Page(s)
AGAUNE	175	CHEDWORTH	24	HAGUENAU	34,42,80,141,145-146, 150
ALTKIRCH	11,82	CLEEBOURG	85	HALLSTATT	6
AMMERSCHWIHR	87	CLERMONT-FERRAND	104,138	HAMMERSTADT	43
ANDOLSHEIM	65	COLMAR	43,44,49,57-59,64-65	HARTMANNSWILLERKOPF	178
ANNECY	87,177		65,69-73,81-82,84,86-87,97,	HATTSTATT	34,35,37,176
APPENWIHR	175-176		101,105,145,163-164,172, 176,	HEIMSBRUNN	87
ARGENTOVARIA	5		182	HEITEREN	43,45,46,53,86,88,93-94
ARTOLSHEIM	86,90	CONCORDIA	24	HERRLISHEIM	34,47,71,83
ARTZENHEIM	32	CORBRIDGE	24	HETTENSCHLAG	83, 175
ASPACH	86	DACHSTEIN	56	HILSENHEIM	87
AURILLAC	104	DAMBACH-LA-VILLE	34,40,90	HIMMELTHAL	140
AVENHEIM	80	DANGOLSHEIM	80	HIRSINGUE	86
BALDENHEIM	90	DARDANELLES	179	HITZFELDEN	79,83,87
BÂLE	43,44,70,73	DESSENHEIM	79,88	HOCHFELDEN	34
BALGAU	43,88,93,97	DEURNE	24	HOHENBURG	147
BALSCHWILLER	85	DIEFMATTEN	82	HOHENGOEFT	80
BAMBERG	29	DIEMERINGEN	88	HONGRIE	47
BAUMGARTEN	87	DINZHEIM	175	HORBOURG	10
BELFORT	57,84	DORNACH	86	HUSSEREN	85
BELLEVILLE	89	DOUAI	103	ILLHAUESERN	87
BERGBIETEN	80	DURMENACH	34	INGERSHEIM	87
BERGHOLTZ	87	EBERSHEIM	88	INNENHEIM	85
BERGHOLTZZELL	80	EBERSMUNSTER	175	ITALIE	89
BERWICK	41,42	EGLINGEN	86	ITTERSWILLER	87
BESANÇON	82	EGYPTE	94	KALTENHOUSE	90
BETSCHDORF	105	EHL	30	KAPPELEN	88
BIESHEIM	15,36,39,83,85,101,106-107,163	ELSENHEIM	82	KARLSRUHE	182
BILTZHEIM	81	ENSCHENBERG	81	KATZENTHAL	82
BISCHWILLER	83	ENSISHEIM	69,71,83-84	KAYSERGAUST	24
BITTERNE	24	ERQUY	104-106	KAYSERSBERG	88,97
BLIDA	81	ERSTEIN	83,88	KEHL	42
BLIESWIHR	175	ESCHAU	30	KIELCE	88
BLODELSHEIM	153-162	ESCHBACH	80	KINGERSHEIM	69,87
BOBRUISK	139	ESCHWILLER	86	KINTZHEIM	87
BOESENBIESSEN	33,163-167	FESSENHEIM	43,86	KIRRWILLER	80
BOLLWILLER	66	FLOSSENBURG	104	KNOERINGUE	86
BOLSENHEIM	80	FOHRENHOF	97	KOENIGSBERG	97
BOOFTZHEIM	82	FORT MORTIER	95-96	KOGENHEIM	90
BOOTZHEIM	84,88	FRANCFORT	177	KRAUTERGERSHEIM	57
BREISACH	9,10,182	FRANKEN	82,86	KREUZNACH	24
BRINCKHEIM	86	FREIBURG	182	KRUTH	86
BRISACH	43,72	GEISHOUSE	85	KUNHEIM	15
BRUGG	97	GEISPOLSHHEIM	80	LA-LECHERE-LES-BAINS	151
BUHL	86-87	GILDWILLER	80	LAPTISCHI	139
CAZOULÈS	138	GRAUFTHAL	80	LARGITZEN	86
CELJE	24	GRENDELBRUCH	82	LAUTERBOURG	42,43,44
CERNAY	30,84,88	GRESSWILLER	30	LEHENHEIM	175
CHALONS-SUR-SAÔNE	140	GROSMAGNY	81	LEIMBACH	86
CHATEAUNEUF-DE-GALAURE	140,144-151	GRUSSENHEIM5	6,7,8,10,35,66	LOGELHEIM	82,175-177
CHATENOIS	83	GUEBERSCHWIHR	80,86	LUCKENWALD	104
		GUEBWILLER	35,88		
		HAEGEN	80		

Localités	Page(s)
LYON	144,172
MACKENHEIM	28,30,31,36,39,88
MADRID	103
MANNHEIM	24
MARCKOLSHEIM	29-40,82, 88-91,179
MARMOUTIER	146
MAYENHEIM	72
MERTZEN	83
MESSKIRCH	138
METZ	87
MEYENHEIM	69
MINSK	139
MIRANDE	87
MOLSHEIM	87
MOMMENHEIM	83
MONT SAINTE ODILE	144,147-150
MONTARGIS	138
MONTBOUTON	82
MONTREUX-CHÂTEAU	84
MORSCHWILLER	87
MOSCOU	139
MÜHLBERG	24
MÜLHEIM	182
MULHOUSE	64,69, 70,72,80,84,86-88,101,103, 105-106,148,182
MUNCHEN	17,182
MUNCHHOUSE	153
MUNSTER	59,97
MUTTERSCHOLTZ	89-91
MUTZIG	34,89
NAMBSHEIM	88,97
NEEWILLER	87
NEUENBOURG	42,43
NEUF-BRISACH	48-51,64-65 182,93, 95,169-174,178-183
NEUWILLER	85
NIEDERBRONN	89
NIEDERENTZEN	81,86
NIEDERHERGHEIM	83
NIEDERMORSCHWIHR	85
NIEDERMÜNSTER	147-148
NIEDERNAI	37
NOVOSSYBKOW	139
OBERBRONN	33
OBERENTZEN	83
OBERHERGHEIM	49,79- 80 80,87,176
OBERNAI	91
ODEREN	87
OEDENBURG	5,6,7,8,10,11,14, 15,16,17,18,1920,21,24,25,26,27
OFFENBURG	151
OHNNENHEIM	164
ORBÉY	84,87
ORNAN	107
ORSCHWIHR	86
ORTENAU	88
OSTHOFFEN	32
OSTHOUSE	84
OTTMARSHEIM	88,93

Localités	Page(s)
OTTROTT	137,140,146,148-151
PAIRIS	97
PARIS	24,60-62,101,106,149
PASUVIS	24
PETRONELL	24
PFÄFFENHOFFEN	180
PFÄSTATT	87
RAEDERSHEIM	82
RANKWEIL	79
RASTATT	180
RÉQUISHEIM	36,69,72
REICHENHALL	24
REICHSHOFFEN	85
REININGUE	86
RHEINFELDEN	43
RHEINFELDERHOF	88,97-99
RHEINZABERN	15,24
RIBEAUVILLE	47,48-49,85,164
RICHBOROUGH	24
RIEDWIHR	5
ROGGENHOUSE	79,153
ROMAGNY	84
ROMANSWILLER	35
ROME	101-103
ROQUEFORT-LES-PINS	151
RORSCHWIHR	163-164
ROSENWILLER	30
ROSHEIM	141,145,150-151
ROUFFACH	40,80,82,97
ROYAT	138
RUMERSHEIM	41,43,80,153
RUSTENHART	45,47,48-51,74- 79-88,97
SAASENHEIM	137-151
SAINT-BRIEUC	105-106
SAINT-COSME	82
SAINTE-CROIX-EN-PLAINE	69,71,80,82,85,99
SAINTE-MARIE-AUX-MINES	81,84,90
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE	28,41
SAINT-GERVAIS-LES-BAINS	172
SAINT-HIPPOLYTE	82
SAINT-LOUIS	86
SAINT-MAURICE	175
SALIGNAC	138
SALLANCHES	173
SARREBOURG	38
SAUSHEIM	88
SAVERNE	30,56,57
SCHAFFHOUSE	33
SCHAPIL	35
SCHERWILLER	91,138
SCHILTIGHEIM	87
SCHLEITHAL	42,43
SCHNELLENBÜHL	90
SCHNERSHEIM	86
SCHOENAU	89-91,183
SELESTAT	29,30,35,40,43,88-91 163-164
SELTZ	44

Localités	Page(s)
SENGERN	86
SENTHEIM	84
SIERENTZ	85
SINDELBERG	146
SONDERDORF	86
SOULTZ	30,32,85
SOULTZMATT	36
SPA	151
SPONECK	10
STEINBRUNN	86
STETTEN	80,88
STOTZHEIM	86
STRASBOURG	29,31,35,38,39, 41,42,58,69, 81-82, 94-85,88, 91,104-107,138,140,145,148, 150-151,176,182
STRASBOURG-MEINAU	88
SULTZBURG	32
SUNDHOFFEN	65,175
SUNDHOUSE	90
TAGSDORF	85
TAMBOV	139-140
THAL	85
THANN	81,84,88
TREVERN	80-81
TRIER	24
TROIS-ÉPIS	164
TURCKHEIM	29,83
TÜRKEI	24
UFFHEIM	83
UFFHOLTZ	33,178
VALFF	34,83,85
VELM	24
VERSAILLES	42,43
VICHY	104
VIENNE	43
VIEUX THANN	85
VIROFLAY	106
WALTENHEIM	85
WANGEN	80
WECKOLSHEIM	53,175
WESTHOUSE	80,83
WETTOLSHEIM	36
WEYERSHEIM	180
WILDENSTEIN	85
WILLER	86
WILLERHOLZ	146
WINDECK	141,148-150
WINTZENHEIM	30,33,85,88
WISSENBOURG	42
WITTENHEIM	69
WITTERNHEIM	85-86
WITTISHEIM	83
WOLFISHEIM	80
WOODEATON	24
WÜRTZBURG	180
ZELLWILLER	164
ZÜRICH	69

Patronymes	Page(s)	Patronymes	Page(s)	Patronymes	Page(s)
ABD-EL-TIF	103	BUSCH	49	DUHAMEL DE MONCEAU	55-56,59-63
ABRAHAE	29	BUSSY	176	DURCKEL	86
ABRAHAM	32,36,136	CALVIN	99	DURWELL	85
ACH	33-36,38	CAMBACERES	106	EDEL	176
ADAM	89	CARDIJN	145	ELCHINGER	150-151
ADOLF	90	CAUSSARD	84,177	ELLENBOGEN	36
AFFOLDER	14,90	CHAMILLART	41-42	ELSER	50
AKTUARYUS	102-106	CHENAVARD	107-108	ELSSER	48
ALBRECHT I	97	CHRIST	86	ESCHBACH	146
ALEXANDRE SEVERE	14	CHRISTEN	147-149	ETTWILLER	69
ALLONAS	91	CLAMENS	103	FABRY	89
ANDRES	49	CLEMENTZ	49-51	FALLER	87
ANTONIN LE PIEUX	7	CLEMESSY	149	FEUCHT	29
ARCADIUS	7	CONRAD	55,93	FEUERSTOSS	141,148-149
ARMSPACH	175	COSTE	5,10	FINET	144-145,151
ARON	30-33,35	COURBET	107	FIRMANUS	6
ATHALRIC	28	COURT	48,51	FISCHER	101
ATTHALIN	148	COUSY	84-85	FITZ-JAMES	41
BAECHE	99	COUTURAT	103	FLECK	79,85
BAECHTOLD	137	CUISINIER	104	FLEUR	38
BALLAR	84	CUVILLIER	40	FOHRER	106
BANNWARTH	145,147,150	DAGAS	102	FORRER	16
BARRAULT	104	D'ALANZY	43	FRAENCKEL	29,32
BARTHOLDI	59,97	D'ARC	86	FRELIN	33
BASKIRTSEFF	103	DAUHN	43	FREY	151,176
BASTIEN-LEPAGE	108	DAVID	31	FREYBURGER	84
BAUMANN	66-67,176	DE BUSSIERE	148	FRITZEN	84
BELICAM	177	DE CORBERON	43	FROBERGER	86
BERMEITINGER	105	DE DARTEIN	148	GALL	163,166
BERNET	86	DE DURCKHEIM	94	GEIGER	50
BERNHEIM	136	DE FERRETTE	58	GEISMAR	35
BERNHEIMER	36	DE GONZAGUE	85	GEISTEL	146
BERWICK	41-42,44	DE HABSBOURG	97	GERBER	91
BEZALEL	35-36	DE HELL	58	GERCHON	32-33
BICKERT	33	DE MALMANN	144	GERWIG	176
BIELLMANN	5,14-15,163	DE MERCY	43-44	GIDOLI	176
BILGER	140	DE PASCALIS	148	GIESLER	17,25
BIRGAENTZLE	177	DE QUADT	43	GIESS	101-102,105-106
BLEIN	48-51	DE REINACH	58	GINSBURGER	39
BLIN	29	DE RIBEAUPIERRE	176	GOETSCHEL	33
BLOCH	33,35-37,47	DE SANDERSHEIM DE		GOETZ	152
BLUM	37	COLLIGNY	98	GÖTSCHEL	34
BOEHLER	45,58	DE VALCOURT	49	GOTTLIEB	29
BOLL	29	DE VANOLLES	57	GÖTZEL	30
BONHOEFFER	104	DE WALDNER	58	GREBEL	99
BORDMANN	81	DE WITT-GUIZOT	148-149	GREILSAMMER	39
BOTTEMER	80	DEBES	11	GREINER	98
BOULAND	108	DECAIRE	49-50	GRIMMEIS	87
BOURGEOIS	106	DECK	87	GROSHAENY	176
BRAND	141	DELACROIX	102	GROSS	89
BRAUN	38	DELS	33	GROSSHENNY	138
BREAURTE	108	DENEFFELD	12	GRUSS	85
BRENDEL	35	DENGLER	89	GUILLAUME I	89
BRENNWALD	69	DESORTES	59	HAMONET	105
BRET	65	DESROZEAUX	42	HARTMANN	82
BREY	86	DEUX-PONTS	45-46,49-51	HAUBTMANN	31
BRION	95	D'HARCOURT	42-44	HAULER	48
BROCARD	148-149	DIETLIN	86	HAYMANN	30
BRUCKER	91	DIRR	146	HECKMANN	89
BRUNNER	69,86	DU BOURG	41-44	HECKMANN-STINTZY	89-92
BRUNSPERGER	169	DUBOIS	176	HEILBRONN	136
BRUTSCHY	85	DUGLER	48		

Patronymes	Page(s)	Patronymes	Page(s)	Patronymes	Page(s)
HEMMENDINGER	39	LESUR	108	POLAK	95-96
HIMMELSPACH	87	LÉVI	31	POUSSIELGUE	108
HIRTZ	31,90	LEVY	33-39	PRIM	6
HIRZEL	35	LICHTENBERGER	48	RACK	89
HITLER	104	LINDENSCHMIT	15	RADIUS	45-46
HOFFMANN	45	LINDER	11,74-78	RAESS	82
HOLLARD	14	LION	38	RAFFEL	39
HOLTZAPFEL	31	LIPPMANN	47	RENDLER	88
HOSLY	149	LÖB	35	REYMANN	146
HUEBER	47	LOEFFEL	40	RIBEAUPIERRE	45
HUFFEL	105	LOMBARD	137,178-179,182	RIEGERT	80
HUMMEL	85-86	LORENCEAU	104	RINCKENBACH	91
HURSTEL	89	LORENTZ	47,80	RINGENBACH	176
HÜRTZEL	30-31	LOUIS XV	176	RINKENBACH	82
INGOLD	29	LUBICH	145	RISS	89
ISAAC	30	LUTHER	99	ROBIN 137,144-145,147,149-	151
JAHN	16	MALER	86	ROGER	101
JEHL	91	MARC-AURELE	7	ROHRBACHER	37
JOCHUM	48-49	MARCK	136	ROTH	90
JOST	84	MARTIN	13	ROUX	103,108
KAEFFER	90	MARX	39,140	RUBRECHT	88
KARON	88	MARY	93-95	RUCH	84
KASTLER	89	MATHEISS	30	RUDLOFF	91
KAYSER	91	MATHIS	29	SAINT ARBOGAST	84
KAZANSKI	17	MAURER	14	SAINT BARTHELEMI	87
KELLER 47,141,144,147,151		MAYER	165	SAINT DOMINIQUE	40
KELLERMANN	90	MEGRET DE SERILLY	56-57	SAINT JACQUES	147
KEMPF	85	MENA'HEM	32-34	SAINT JOSEPH	148
KIEFFER 74-77,80,152		MENET	64	SAINT MARC	79
KIENTZ	91	MERCKLEN	81	SAINT MARTIN	147
KISTER	81	METZGER	58-59,91	SAINT MAURICE	175
KLEBAUR	101	MEUCHLIN	30	SAINT NICOLAS	147
KLEIN	39	MEURANT	108	SAINT THERESE	88
KLIPFEL	90,91	MEYER	30,88	SAINT VALENTIN	97
KOCHER	84	MINERVE	6	SAINT-DENIS	89
KOEBEL	91	MINERY	49,79	SAINTE ODILE	144-147
KOENIG	82-83,90	MOCH	34,38	SALOMON	35
KRESS	176	MOCHE-NAFTALY	34	SAMUEL	31
KRETZ	86	MONIER	146-147	SANNER	47,49-51
KUBISZYN	151	MONNET	145	SAUR	176
KUBLER	89	MOREAU	102	SAYER	49
KUENEMANN	87	MOSCHÉ	33	SCHAEFFER	89
KUHN	48,50,83	MOYSES	34-35,38-39	SCHERB	83
KÜPFER	32	MULLER	40-41,50,97	SCHERER	50
KUSTERER	145	MÜNSTER	96	SCHERTZ	47
LA GALAIZIERE	48	MURY	91	SCHILLING	176
LA HOUSSAYE	42	NAPOLEON	79	SCHIM	51
LA MESLEE	87	NAVARRA	104	SCHLAEFLI 29,40,45,79,175,	
LACHMANN	151	NAWORTH	17	178-179	
LALÉVÉE	93	NEPPEL	87	SCHLUMBERGER	64
LANG	49,90-91	NETTER	33	SCHMITT 91,137-162	
LATINNI	6	NININGER	51	SCHMOLL	79
LAUFFENBURGER	151	NOLL	50,89	SCHNABEL	151
LAURENS	101,103,106	NUBER	15	SCHNEIDER	88
LEHEMAN	31	OBRECHT	11	SCHNERB	31-38
LEHMAN	31-32	OLSHAUSEN	16	SCHONGAUER	103
LEIB	35-36	PACCARD	87,177	SCHOTT	91
LELOUTRE	163-164	PAUVERT	102	SCHULLER	65
LENOSSOS	104-107	PETERSCHMITT	97-99	SEITZ	40
LEPAGE	113	PETITCOLIN	146	SEYES	30
LEPAPPE	80-81	PFLUG	31	SIMON	99
LESTIENNE	103	PICASSO	104	SPAETH	106-107

Patronymes	Page(s)
SPETTELHANTZ	83
SPIESS	90-91
STAMM	86
STEFFEN	85
STEIN	101
STINTZY	89
STOFFEL	177
STRAUEL	5,11,28
STRAUSS	37
STUMPF	90
STUTZIN	48
SÜFFERT	47
SUTTER	90
TISCHLER	16
TRUZ	31
TUGLER	49
ULMANN	39
VELASQUEZ	103,108
VILLARS	42
VONAU	48,85
VONTHRON	83
VOUCHER	48
WAGNER	90
WALL	83-84
WALON	104
WALTER	90
WANNENMAYER	30
WEBER	86,88,150-151
WECKERLE	47
WEIL	101-136
WEIL-LESTIENNE	103,106,110
WEISSMANN	140,151
WENCK	140
WENDLING	66,179
WEYL	32,35,37-38
WEYLER	34
WILLIG	82
WINCKER	40
WINCKLER	5,10
WOLFRAM	151
WORMSER	33
WURM	82
ZAGERMANN	6
ZIEGLER	82
ZSCHILLE	15
ZWILLER	108
ZWINGLI	99

Les index de l'ensemble des annuaires sont disponibles sur le site de la SHHR.